MYTHOLOGIE INDIENNE

V. Ions

Odège

Les mythologies de l'Inde, pourrait-on dire, portent la trace de toutes les expériences, de toutes les émotions humaines. Le peuple de ce pays peut se flatter d'avoir une mythologie remontant à plus de 3 500 ans, mythologie qui a été consignée par écrit après avoir été transmise oralement.

Légendes et poèmes épiques sont lus par les savants, étudiés par les enfants; dans chaque village, sur chaque marché, les conteurs les disent et les redisent. La sagesse, les aventures et l'aspect "roman" que l'on y trouve font partie intégrante de la vie et de la pensée de tout Indien de notre temps.

Aucun sentiment n'y est oublié; l'amour et la haine, le sublime courage et la vile lâcheté, la noblesse comme la bassesse, la compassion et l'humour, tous y ont leur place. Indra est le roi des dieux, mais... mais il s'enivre et aucune belle femme n'échappe à ses regards; Sâvitrî suit son mari jusqu'aux abords du monde infernal et, par sa ruse, obtient que Yama, dieu de la mort, lui rende la vie; le roi Yudhishthira arrive aux portes mêmes du ciel, mais ne veut pas entendre parler d'un paradis où il n'y aurait pas de place pour un compagnon fidèle: son chien; à la veille de la bataille, le héros Arjuna hésite à la pensée du sang qui sera répandu, mais il est encouragé pas Krishna à faire ce que doit faire tout homme: son devoir.

Nous avons également là une grande littérature. Tout comme l'Inde elle-même, elle remonte à la plus haute antiquité elle a constitué le véhicule des croyances des générations successives, les développant et les enrichissant d'une manière qui ferait honneur à n'importe quelle autre civilisation.

Ces croyances vénérables suscitèrent également l'apparition du bouddhisme et du jaïnisme, religions qui apportèrent chacune sa note particulière à l'ensemble. Le serpent-roi se glisse sous le Bouddha en méditation pour l'élever au-dessus du sol marécageux; il étend son capuchon au-dessus de lui pour le protéger de l'orage. Quand Mahâvîra meurt, les lumières de l'univers s'éteignent.

L'art de l'Inde est comparable à sa splendide mythologie, et l'on en a fait généreusement usage ici pour illustrer un livre à la fois distrayant, instructif et fertile en émerveillements.

MY 01
H 550451.9

Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
Public.Resource.Org

https://archive.org/details/mythologieindien00vero

MYTHOLOGIE INDIENNE

250

MYTHOLOGIE INDIENNE

Veronica Ions

Traduction de L. Jospin

O.D.E.G.E. PARIS

Sommaire

11 Religion et histoire

13 Premières divinités

14 Divinités du védisme
14 Varuna. - 15 Prithivî et Dyaus. - Indra. - 17 Les Marut. - Vâyu. - Tvashtri. - 18 Les Ribhu. - Agni. - 19 Soma. - 20 Chandra. - Aditi et les Aditya. - Vivasvant. - Savitri. - 21 Sûrya. - Ushas. - 22 Ratri. - Les Açvin. - Rudra. - 23 Vishnu.

23 Les nouveautés de l'époque brâhmanique

24 Les temps et la création du monde

32 Création de l'homme et de la mort

38 Panthéisme et polythéisme

40 La mythologie hindoue

40 La "trinité" hindoue
41 Brahmâ. - 42 Çiva. - 46 Vishnu. - 48 Les avatâra de Vishnu. - Matsya. - Kûrma. - Varâha. - 50 Narasimha. - 51 Vâmana. - Paraçurâma. - 54 Ramachandra (Rama). - 60 Krishna. - 72 Bouddha. - Kalkin.

73 Les dieux védiques dans l'hindouisme
73 Indra. - 77 Yama. - 78 Varuna. - 79 Agni. - Sûrya. - 80 Vâyu. - 81 Soma.

84 Les dieux nouveaux
84 Kubéra. - Kârttikeya. - 88 Viçvakarman. - Dharma. - Kâma.

89 Les déesses
89 Sarasvatî. - 90 Lakshmî. - 91 Dévî. - 94 La triade féminine. - Aditi. - 95 Çaranyû. - Prithivî. - 96 Rati. - Diti. - 97 Manasâ. - Shashthî et Çitalâ.

100 Divinités animales
100 Ganeça. - 101 Garuda. - 102 Hanumant.

105 Autres animaux mythiques
105 Jambavant. - 108 Sugrîva. - Bali. - Les Nâga.

109 Montagnes, cours d'eau et lacs divinisés
109 Montagnes. - Fleuves et rivières. - 110 Lacs sacrés.

111 Les ennemis des dieux

115 Les ennemis des hommes

117 Autres esprits

117 Troupes de divinités secondaires

© 1967 Veronica Ions. © ODEGE-Presse, S. A. Paris 1968 pour le texte français. Imprimé en Italie par Officine Grafiche Arnoldo Mondadori, Verona. Dépôt légal 3ème trimestre 1968. N° d'éditeur: 837. H. 55.0451.9.

118 Demi-dieux et rishi

119 Le *Mahâbhârata*

126 La mythologie bouddhique

126 Le Bouddha: ses vies antérieures. - 128 Sa naissance. - Son enfance. - 129 Son mariage. - Les quatre signes. - 132 Sa quête de l'Illumination. - Son Illumination. - 133 Sa prédication. - 134 L'opposition à sa personne. - Son désir de la mort.

135 Cosmologie et panthéon du bouddhisme

136 La mythologie jaïna

138 Le cycle universel. - Le monde selon le jaïnisme.

140 Éléments de bibliographie

140 Remerciements

140 Index

Illustrations en couleurs

6 Tour du temple de Parthasarathi, à Triplicane

26 Deux divinités primitives

27 Portrait de Çiva à Éléphantâ

30 Çiva Natarâja, Seigneur de la danse

31 Çiva et sa famille devant un bûcher funéraire

34 Hari-Hara, fusion de Vishnu et de Çiva

35 Le sanglier Varâha, avatâra de Vishnu

49 Vishnu et ses avatâra

52 Le temple de Rajarani à Bhuvaneçvar

53 Râvana rallie ses démons

56 Krishna et Râdhâ

57 Krishna et le serpent

74 Sûrya, dieu solaire

75 Durgâ triomphe de Mahisha

82 Plafond du temple de Dilvara

83 La déesse Saraçvatî

98 Kâma, dieu de l'amour

99 Garuda, roi des oiseaux

103 Cour des Chevaux, à Çrîrangam

106 Arjuna s'assurant la faveur des dieux

107 Porte nord de Sânchî

127 Mañjuçrî, patron bouddhique de la sagesse

130 Le Bouddha assis en méditation

131 Çakra ordonnant l'échange des nourrissons

Religion et histoire

Telle qu'elle est accessible aux historiens, la civilisation de l'Inde est l'une des plus anciennes du monde; la mythologie de ce pays s'est développée au cours de toute cette période historique, et même davantage. Cette mythologie se distingue d'ailleurs de celles de la plupart des autres pays, et en tout cas des mythologies occidentales, en ceci qu'elle fait toujours partie de la civilisation vivante; précisons que nous ne pensons pas seulement aux masses ignorantes, mais bien à toutes les couches de la société. Les Indiens ont toujours eu tendance à conserver leurs croyances antiques et à les refondre (peut-être à les déformer?) de façon qu'elles reflètent de nouvelles conditions sociales ou s'intègrent à une philosophie nouvelle. De la sorte, les dieux et les mythes qui s'y rattachent se sont multipliés, bien que prêtres et philosophes aient souvent tenté de faire évoluer ce polythéisme de fait vers un panthéisme ou un monothéisme.

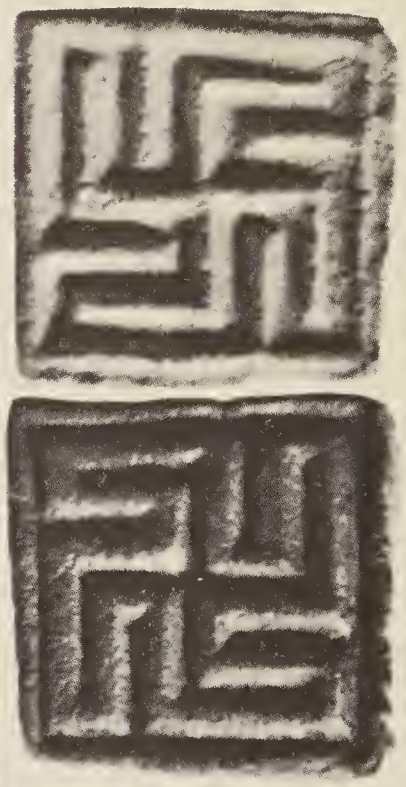
En Inde, le clergé a toujours exercé une influence considérable; il est parfois parvenu, du moins parmi les classes instruites, à modifier profondément les croyances. Dans certains cas, les modifications qu'il favorisait ne faisaient qu'aller au-devant de l'évolution naturelle de la mythologie indienne sous la pression des circonstances historiques: changements de dynasties, invasions, situations économiques, et, conséquence de tout cela, apparition d'un type spécial de société, où les divers peuples de l'Inde avaient leur place. Ces changements étaient particulièrement propres à modifier les croyances mythologiques, car les mythes de l'Inde, comme les religions autour desquelles ils se sont développés, sont étroitement liés à la structure sociale du pays. On peut dire que cela vaut pour toutes les mythologies, mais il reste que la mythologie indienne, du fait qu'elle a survécu aux stades archaïques de la civilisation, et qu'elle s'est intégrée à cette civilisation quand celle-ci est devenue extrêmement évoluée et complexe, cette mythologie, disons-nous, a pu, par exemple, renforcer la doctrine des castes, de telle sorte que même la volonté d'un gouvernement ne peut pas extirper cette doctrine de l'esprit des citoyens, instruits ou non. D'autres innovations sacerdotales furent dictées par de nouvelles idées philosophiques, que bien peu comprenaient (généralement les prêtres eux-mêmes et eux seuls), mais qui affectèrent la vie de tous. Tout comme en Égypte, où la mythologie chercha d'abord à expliquer les phénomènes naturels, puis servit à justifier la position du souverain et finit par être un langage symbolique exprimant les idées des philosophes, aux Indes les cultes ésotériques utilisèrent la masse des mythes qui s'étaient accumulés au cours des millénaires, comme source de symboles permettant d'exprimer des idées abstraites. Il était inévitable que les mythes finissent parfois par être transformés pour correspondre aux idées qu'ils étaient chargés de présenter.

Les modifications du milieu social et philosophique ne

Mohenjo-daro. Une partie du champ de fouilles, sur le site de l'une des grandes villes de la civilisation pré-aryenne, vers 2000 av. J.C. Le soin apporté au plan et à l'architecture atteste un niveau évolué. On devine à distance les ruines d'un stûpa bouddhique construit il y a deux mille ans.

A gauche: *Le Seigneur des Animaux. Portant les cornes de taureau, qui caractérisent les divinités pré-védiques, puis Çiva, ce dieu ithyphallique à trois faces est assis sur une estrade, dans la position des yogi, entouré d'animaux votifs: des gazelles, un éléphant, un tigre, un rhinocéros et un buffle. La coiffure et l'attitude rappellent aussi le sermon du Bouddha dans le Parc aux Gazelles. Sceau de Mohenjodaro. Vers 2000 av. J.-C.*

Ci-dessous: *Déesse debout entre les branches d'un pipal sacré (le pipal est un arbre tropical). Presque agenouillé devant elle, un dieu se présente en suppliant; il conduit un animal mythique, hybride d'homme, de taureau et de bélier, qui semble destiné au sacrifice. Les couronnes cornues portées par la déesse et le suppliant indiquent leur nature divine. Au premier plan, sept servantes. Sceau trouvé à Harappâ; vers 2000 av. J.-C.*



Ci-dessus: *Porte-bonheur, symbole de la chance. Dans l'hindouisme, le svastika fut associé au soleil, ainsi qu'à Ganeça. Harappa, second millénaire av. J.-C. British Museum. Taureau devant un encensoir, symbole courant sur les sceaux de la civilisation de l'Indus, ce qui fait penser à un lien avec la religion iranienne. Mohenjodaro, vers 2000 av. J.-C.*

furent pas les seuls facteurs en jeu. Facteurs moins évidents, mais d'égale importance: les efforts des prêtres ou brâhmanes pour conserver leur influence, voire leur pouvoir, sur le peuple, en adoptant les croyances et divinités de celui-ci, plus primitives que les leurs, et en les insérant dans le nouveau système au moyen de mythes. Les brâhmanes surent garder le peuple en main durant les périodes de domination étrangère, et surtout depuis l'an 300 av. J.-C. environ jusqu'à l'an mil; de la sorte, ils s'assurèrent encore mieux la confiance des envahisseurs.

Aucune de ces tendances n'était absolument dominante. C'est ce que prouve l'extrême complexité de la mythologie hindoue telle qu'elle existe aujourd'hui; c'est ce que prouvent mieux encore les nombreuses contradictions, plus ou moins marquées, qui existent entre les récits concernant pratiquement toutes les divinités du panthéon indien, ainsi que le relent d'anti-brâhmanisme sensible dans certains mythes. Une partie de ces contradictions, et des grandes différences que l'on constate aujourd'hui entre la foi des classes instruites et celle des paysans, peut s'expliquer par les systèmes exagérément complexes qui sortirent de tout cela. Comme les brâhmanes s'occupaient avant tout de philosophie, et que leurs rituels devenaient sans cesse plus enchevêtrés, le commun peuple s'en trouva exclu et, par là, rejeté vers sa religion antérieure; celle-ci comportait du reste une mythologie plus en rapport avec ses propres préoccupations. Plus souvent encore, le peuple adopta les croyances nouvelles à condition de pouvoir assimiler les nouveaux dieux aux anciens, dans un effort pour concilier toutes les religions du pays. Il y fut certainement encouragé par les idées qui étaient en train de se constituer en milieu sacerdotal. Celle de réincarnation (inconnue des envahisseurs aryens et jamais mentionnée dans les Veda) fut poussée jusqu'au point où n'importe quel être: dieu, héros, esprit ou homme, put être l'incarnation de n'importe quel autre. En appliquant ce principe aux dieux anciens et nouveaux, il devint possible de prétendre que les prêtres adoraient la même divinité que le peuple, mais sous un autre nom et en une autre incarnation ou avatâra.

Malgré ces apparences de confusion et de diversité, l'un des caractères les plus remarquables de la mythologie indienne est qu'elle est identique à elle-même, d'un bout de ce continent à l'autre; il n'y a qu'une exception sans importance: les rares tribus qui vivent encore isolées dans leurs montagnes ont des mythes qui leur sont propres. Les croyances de ces peuplades archaïques sont, en gros, celles des premiers peuples pré-aryens (dravidiens, pour une large part); ceux-ci apportèrent leur contribution à la mythologie indienne avant 2000 av. J.-C., mais leur religion connut un renouveau plus tard. La variété des mythologies n'obéit pas à une répartition géographique ou ethnologique, mais dépend plutôt des différences sociales ou en matière d'instruction. Dans le domaine religieux, le bas peuple est retardé par rapport aux couches instruites; parfois même, ses croyances ne sont pas restées stationnaires, mais ont régressé. Toutefois, et sa complexité sont communs à tous les Indiens. Quel que puisse être l'attachement d'un Hindou d'une secte pour tel dieu particulier, il ne peut ignorer les autres.

Représentation idéalisée du taureau de la civilisation de l'Indus, avec les signes d'écriture, non encore déchiffrés, qui datent de plus de quatre mille ans. Harappā.

A gauche: *Tête et buste en terre cuite, probablement offrande votive ou amulette invoquant la protection d'une déesse de la fécondité. Vers 150 av. J.-C. Mathurâ. Victoria and Albert Museum.*

PREMIÈRES DIVINITÉS

Les peuples dravidiens, qui pénétrèrent peu à peu dans la presque totalité de l'Inde et de Ceylan, représentaient un croisement entre les autochtones et leurs vainqueurs, les Proto-Dravidiens, lesquels semblent avoir envahi l'Inde par vagues successives, depuis 4000 av. J.-C. environ jusqu'à 2500 av. J.-C. La vallée de l'Indus fut le siège d'une civilisation avancée. Les villes principales y étaient Harappâ et Mohenjo-daro. Bien que nous n'ayons encore retrouvé aucun texte littéraire, les vestiges archéologiques nous donnent une idée des religions dravidiennes; ils tendent à confirmer une théorie conçue à partir de l'évolution ultérieure des dieux et cultes de l'Inde: les divinités pré-aryennes auraient été d'origine mésopotamienne, plus précisément iranienne; leur réapparition aurait été l'une des raisons du déclin des dieux aryens.

Peuple agriculteur, les Dravidiens adoraient des dieux ayant un lien quelconque avec la fécondité. Ce culte comportait deux éléments principaux: l'adoration d'un phallus, représenté sur les sceaux trouvés à Harappâ, où un dieu est assis, jambes croisées et portant des cornes de taureau (on sait que le taureau est un symbole universel de la virilité), et le culte de plusieurs déesses-mères représentées, de façon très réaliste, par des sceaux où nous voyons des plantes sortir du ventre d'une déesse, ou encore une déesse nue, devant laquelle on offre un sacrifice humain. Ces personnages sont accompagnés d'officiants qui sont des animaux: pour la déesse, ce qui semble être un hybride de taureau et de bélier, et pour le dieu, un daim, un éléphant, un tigre, un rhinocéros et un buffle, ou, dans d'autres cas, des serpents votifs.

Comme nous le verrons, Çiva et sa parèdre, divinités qui ne prirent de l'importance qu'assez tard, devaient ressembler à ces personnages par bien des détails. Çiva est souvent représenté dans l'attitude d'un yogi, les jambes croisées, et accompagné de son symbole, le taureau; quant à sa parèdre, elle est liée au sacrifice humain.

Varuna, souverain de l'univers, soutien de la création et gardien de la loi cosmique. Aucune transgression humaine ne lui échappe; il ligote les pécheurs avec la corde qu'il porte sur l'épaule. Sculpture sur pierre, XI^e siècle.

DIVINITÉS DU VÉDISME

Vers 1700 av. J.-C., une nouvelle vague de conquérants anéantit la civilisation de l'Indus. Les envahisseurs apportaient avec eux leur religion, qui fut celle de l'Inde tout entière, pour un millénaire environ. Ces Aryens étaient alors un peuple guerrier, au niveau de civilisation relativement bas. Ils avaient le teint clair, buvaient sans retenue, étaient d'excellents cavaliers et conducteurs de chars et connaissaient l'usage de l'épée; ces deux dernières caractéristiques leur assurèrent une victoire facile sur les Dravidiens qu'ils désignaient du terme méprisant de "Dasyu", hommes à peau sombre. Contrairement à ceux-ci, les Aryens n'avaient jamais, jusque-là, été longtemps sédentaires; leurs dieux se rapportaient moins au sol sur lequel ils vivaient qu'aux éléments de l'univers. Notre connaissance directe de ces dieux nous vient des Véda, recueils d'hymnes qui semblent avoir été achevés vers 800 av. J.-C. A cette époque, cependant, le panthéon aryen, tout en conservant des éléments antérieurs, était devenu plus intellectuel; la mythologie reflétait des préoccupations morales et une hiérarchie entre les dieux.

Varuna

Bien que relativement peu d'hymnes védiques soient en l'honneur de Varuna, c'est lui qui passe pour être le gardien de l'ordre cosmique, le souverain de l'univers, l'objet d'une vénération plus profonde que celle dont jouissent les divinités plus manifestement aryennes. Varuna est le *primum movens* de l'univers. Il est représenté tout d'abord comme créant le monde: marchant dans les airs, il crée par l'exercice de sa volonté créatrice, ou mâyâ, et utilise le soleil comme instrument; il détermine les dimensions des trois mondes et les façonne; ce sont les cieux, la terre et l'air qui est entre eux. Mais l'activité créatrice de Varuna est continue: toujours par l'exercice de sa mâyâ, il

A gauche: *Indra, roi des trois mondes. Le dieu des guerriers siège sur son trône, tenant comme sceptre le vajra, arme sur laquelle repose sa suprématie (elle est plus souvent représentée sous la forme d'un disque). Ses pieds s'appuient sur un chien de chasse, son compagnon selon les Veda. Sculpture sur bois, du sud de l'Inde.*

fait tomber la pluie, couler les fleuves et, par là, maintient ses créatures en vie. Son souffle est le vent. En un sens, il est incarné dans sa création, ou du moins partout présent en elle, car il la surveille continuellement, le soleil étant son œil, et lui-même soutenant le firmament. Selon d'autres récits, il siège en majesté dans son palais d'or aux mille colonnes et aux mille portes; ce palais se trouve au ciel, entouré de gardes toujours en éveil, dont l'un n'est autre que le soleil: celui-ci monte chaque jour vers la demeure de Varuna, au zénith, et fait son rapport sur ce qu'il a vu. Ainsi, la fonction de Varuna est morale plus encore que créatrice: sa mâyâ est en même temps le principe de la vérité ou de la justice, et ce dieu possède donc la fonction, sacerdotale, de juger ses créatures. Il apprécie dans quelle mesure ils ont transgressé le *rita*, ensemble de lois que les hommes ne sauraient comprendre. Varuna punit néanmoins les hommes qui les ont transgressées; pour ce faire, il se munit d'une corde avec laquelle il les ligote; elle symbolise les péchés, par quoi ils se rendent eux-mêmes prisonniers de leur ignorance. Les hommes ne peuvent pas savoir comment il se fait qu'ils soient trouvés coupables, car les arrêts de Varuna sont incompréhensibles; ils doivent se contenter de craindre, d'espérer le pardon et d'être d'une extrême prudence dans tous leurs rapport avec le dieu.

Varuna ne conserva que relativement peu de temps sa position si élevée; un par un, les attributs pour lesquels on redoutait "celui qui embrasse tout l'univers" passèrent à d'autres dieux. Au moment où s'achève la période védique, deux phases distinctes de cette évolution se sont déjà écoulées. La première transformation intervint quand Varuna devint membre de ce qui fut peut-être la première des nombreuses triades indiennes de dieux. Celle-là était composée de Varuna, Mitra et Aryaman. Mitra était presque entièrement semblable à Varuna; comme lui, il ligotait les mortels avec leurs péchés (la seule chance que l'homme avait de se faire pardonner consistant à implorer les deux dieux); mais Varuna dut céder une partie de ses compétences: Mitra devint le gardien et le juge du jour, lui-même restant seulement celui de la nuit. Les fonctions d'Aryaman sont mal définies; il devait cependant être, lui aussi, un dieu des cieux, car la triade était appelée "les Aditya", ou divinités célestes; comme Varuna, la triade se vit attribuer l'origine de tous les dons du ciel, le cycle du soleil et de la lune, la régulation des vents et des eaux, ainsi que l'existence des saisons. Mitra, en particulier, fut désormais considéré comme un dieu du blé ou de la fertilité.

La seconde modification fut apportée au statut de Varuna quand les Aditya, qui semblaient jusque-là être un groupe de dieux d'origine iranienne, englobèrent tantôt trois, tantôt neuf dieux de la tradition aryenne. Cette modification de la constitution du groupe entraîna des changements de fonction; désormais, les Aditya ne furent plus que des dieux mineurs, représentant le soleil dans ses douze phases annuelles. En même temps, on s'efforçait de conserver l'idée de "trinité" à l'aide de personnages empruntés au panthéon aryen: soit Vâyu (le vent), Agni (le feu) et Sûrya (le soleil), soit Indra, Agni et Sûrya.

Prithivî et Dyaus

Prithivî, la Terre, et Dyaus, le ciel (au sens géographique et au sens religieux), symbolisés respectivement par une vache et un taureau, étaient, eux aussi, des divinités anciennes; on les adorait en tant que dieux de la fécondité, et l'on croyait qu'ils avaient donné le jour à tous les autres dieux et aux hommes. Leur importance diminua néanmoins et, s'ils subsistèrent dans les panthéons ultérieurs, leur descendance fut bien moins impressionnante. Ushas, l'aube, fut leur fille, et Agni, le feu, leur fils. Mais leur principal titre de gloire est Indra. Prithivî devint l'"héroïne" et Dyaus, le "dieu vigoureux", qui engendrèrent Indra. Au moment où Indra surgit du flanc de Prithivî, le firmament, le sol et les montagnes se mirent à trembler, et tous les dieux prirent peur Prithivî elle-même fut terrorisée, cacha son fils et lui refusa tous soins. Aucun des dieux ne voulait venir au secours du nouveau-né, car ils pensaient, avec raison, que la venue de cet enfant annonçait de grands bouleversements dans l'ordre divin, et peut-être même leur crépuscule. Comme nous le verrons, Indra ne tarda pas à justifier ces craintes.

Indra

Indra est un dieu de l'orage; il détient le foudre, ou vajra, arme qu'il porte dans la main droite. Comme les rois-guerriers aryens, il a le teint clair, une peau rose ou dorée; on le décrit tantôt comme un cavalier, tantôt comme conduisant un chariot d'or tiré par deux chevaux bais dont les crinières et les queues flottent au vent. Il a une nature violente, une soif insatiable de soma (ce breuvage enivrant qui lui donne sa force) et défend énergiquement les dieux et les hommes contre Vritra, démon qui symbolise l'aspect sauvage et rude de la nature et plus spécialement la sécheresse. Étant celui qui apportait la pluie à une région mal arrosée de l'Inde, Indra était, de tous les dieux védiques, celui que l'on invoquait le plus volontiers, celui sur qui portèrent les tout premiers mythes. Les récits sur sa naissance et ses exploits de nourrisson expliquent cette dévotion et traduisent en termes de mythe la rivalité d'Indra et de Varuna (qui correspond sans doute à une rivalité entre la caste brâhmanique ou sacerdotale et la caste militaire, celle des Kshatriya), ainsi que l'éviction de Varuna par Indra, qui, après lui avoir repris plusieurs de ses fonctions et qualités, le détrôna comme maître des dieux.

Prithivî avait été mal inspirée d'essayer de cacher la naissance de son fils; aussitôt, en effet, cet enfant prodige se mit à manifester l'énergie et l'impulsivité qui le caractérisent. A l'époque de sa naissance, les hommes étaient en train de prier les dieux de venir à leur aide contre le démon Vritra, qui avait mis sous séquestre le bétail du ciel (les nuages), réduisant ainsi les humains à

mourir de faim par suite de sécheresse. Comme il entendait les hommes crier: "Qui viendra à notre aide?", Indra arracha des mains de Tvashtri le soma qu'ils étaient en train d'offrir aux dieux et en but une quantité considérable, la valeur de cent vaches. Le breuvage le fortifia tant que le dieu nouveau-né remplit les deux mondes. Saisissant le foudre, qui appartenait jusque-là à son père, Indra s'élança dans un char tiré par deux chevaux, pour combattre Vritra, accompagné de ses serviteurs et de sa suite. A l'approche d'Indra, Vritra gronda; le ciel fut ébranlé et les dieux battirent en retraite. Prithivî eut peur pour son fils; mais Indra était inspiré par sa grande soif de soma et par les hymnes des prêtres, sur terre; les sacrifices des humains renouvelaient ses forces. Par-dessus tout, il possédait le vajra, ou foudre. Il assaillit et prit les quatre-vingt dix-neuf forteresses de Vritra, puis fit face au démon lui-même. Vritra se croyait invulnérable, mais Indra eut tôt fait de découvrir ses points faibles et de lui faire mordre la poussière avec son foudre. De ce fait, le bétail des nuages fut remis en liberté et des torrents d'eau abreuvèrent la terre. Dans certaines versions, Indra renouvelle cet acte héroïque à la fin de chaque saison sèche, ce qui amène les hommes et les dieux à reconnaître à nouveau son pouvoir.

Indra s'interrompit à peine pour écouter les louanges des prêtres et des autres dieux. Dès sa naissance, il avait pris l'initiative d'apporter la pluie. Par cet acte, il supplantait Varuna (il faut cependant reconnaître qu'il lui avait fallu, pour ce faire, un effort bien supérieur à celui qui était nécessaire à ce dernier). Son geste suivant fut de se tourner contre son père (parfois confondu avec Varuna). Le saisissant par la cheville, il le fit tomber au sol et le tua. Les plaintes de sa mère furent vaines: Indra avait vaincu avec l'arme de son père, de sorte qu'en un certain sens ce dernier s'était tué lui-même à travers Indra. En tuant Dyaus, Indra scellait son indépendance et la perfection de sa divinité; son parricide établissait ses droits à la succession paternelle, de même que sa victoire sur Vritra lui avait valu de supplanter presque entièrement Varuna comme maître des dieux. Par ses premiers actes héroïques, Indra devint le roi des trois mondes. Ayant conquis le souffle vital et la force du soma, il les donna aux autres. Il représente en conséquence le pouvoir d'intervention personnelle et l'activité du guerrier, tandis que Varuna représente la nécessité de l'ordre cosmique. Si la force de Varuna repose sur le droit et sur le pouvoir magique, celle d'Indra procède manifestement de la personne même du dieu, soutenu par les offrandes humaines. Les hommes ne peuvent comprendre les voies de Varuna, mais, en lui faisant succéder Indra, ils peuvent espérer affecter, voire diriger, le courant des faveurs divines.

Indra est infatigable dans sa lutte contre les démons. Il ne cesse de vaincre Vritra, sous la direction de qui les Dânava parviennent à rompre l'équilibre éternel institué entre dieux et démons, déva et asura, bien et mal, lumière et ténèbres; il oblige les Dânava à battre en retraite et à rentrer dans l'océan obscur. Il défend aussi les hommes et les animaux contre les machinations d'autres démons. Du fait qu'il apporte la pluie, Indra avait déjà droit à un culte de fécondité; le mythe suivant explique comment il conquit définitivement cette fonction sur les autres dieux. A un certain moment de la longue

Indranî, désig née comme parèdre du roi des dieux védiques. Une tradition ultérieure dit qu'Indra l'enleva de force. Sculpture sur pierre, VIII^e siècle

guerre qui les oppose aux dieux les démons, partant du fait que ces derniers tirent des sacrifices offerts par les hommes une bonne partie de leur force, décident d'affaiblir les dieux en utilisant du poison et des enchantements pour dénaturer les plantes consommées par les hommes et les animaux. Ils y parviennent si bien que les hommes cessent de se nourrir et les bêtes de brouter, de sorte que la famine les fait toucher à la mort. Mais les dieux ne sont pas sans recours: ils offrent des sacrifices et parviennent à purifier les plantes. Pour célébrer cette victoire, on organise une grande cérémonie, lors de laquelle on était convenu d'offrir en sacrifice les premières plantes qui auraient repoussé après la dispersion du poison. Mais il survient une dispute pour savoir auquel des dieux ce sacrifice serait offert en premier. On décide alors de trancher la question au moyen d'une course de vitesse. Indra et Agni sont vainqueurs et, à partir de ce moment, Indra sera toujours considéré comme une source de fécondité, rôle auquel ses parents (le taureau et la vache) le destinaient tout naturellement.

Peu à peu, Indra usurpa quelques-unes des autres fonctions de Varuna et son rôle de dieu de la fécondité se mua en rôle proprement créateur. Comme plusieurs autres personnages créateurs des religions indiennes, cependant, Indra n'a pas tiré l'univers du néant; il l'a plutôt remodelé, après en avoir pris possession. C'est ainsi que, comme Varuna, il utilise le soleil comme instrument et fixe les limites de l'espace; les six vastes espaces qu'il détermine suffisent pour contenir tout ce qui existe. Il entreprend alors de construire l'univers comme une maison: il plante quatre piliers d'angle et, entre eux, dresse les murs du monde; il donne comme toit, à sa construction, le ciel nuageux. La maison ainsi construite a deux larges portes: celle d'Orient s'ouvre toute grande chaque matin pour laisser entrer le soleil; celle d'Occident s'entr'ouvre chaque soir, pour qu'Indra puisse plonger le soleil dans l'obscurité ambiante. Ces portes servent aussi aux dieux pour venir profiter des sacrifices et libations. Indra assura la permanence de sa création en fixant le firmament, en remplissant les deux mondes et l'atmosphère, en soulevant la terre et en l'étendant. Il est également à l'origine des grands fleuves.

Fortifié par le soma, Indra a le pouvoir de régler les climats et les jours, les mois et les saisons. Les Véda insistent sur le fait qu'il aime le soma et ne peut s'en passer (c'est seulement beaucoup plus tard que certains verront là une faiblesse). A l'époque védique, Indra est sans conteste le plus grand des dieux, bien qu'il n'inspire peut-être pas la même terreur que Varuna au temps de son ancienne splendeur. Durant la dernière partie de la période védique, Indra devint un souverain plus majestueux, mais aussi plus passif. On le représente régnant dans son paradis, le svarga, entouré d'Indrânî, sa parèdre, et des Vasu, ses conseillers. S'il est toujours accompagné par un chien de chasse (plus tard, le chien devait devenir un animal impur), il n'a plus ses chevaux: sa monture est un grand éléphant blanc nommé Airâvata, qui a quatre défenses et dont l'énorme masse neigeuse est comparée au Mont Kaïlâsa, qui allait être la demeure du paradis de Çiva.

Les Marut

Les Marut, esprits de la tempête et du tonnerre, étaient les fils de Rudra et Indra ne s'en séparait jamais. C'étaient de beaux jeunes gens, vigoureux et courageux qui, d'après le Rigvéda, étaient soit vingt-sept soit cent huit. Ils portaient des heaumes et des pectoraux d'or et se drapaient les épaules dans des peaux brillantes. Ils aimaient à se nettoyer en se grattant les uns les autres et à orner leurs poignets et leurs chevilles de bracelets d'or. Quand ils prenaient leur course, ils "chevauchaient le tourbillon et c'était à l'orage que commandaient leurs rênes"; tiré par quatre daims aux pieds agiles, leur char lançait des éclairs, car ses roues étaient en or. Ils étaient fortement armés, de haches et d'arcs et de flèches, mais surtout de lances étincelantes. Avec ces armes, ils mettaient en pièces le bétail du ciel (les nuages) et pourfendaient les rochers du ciel (autre nom des nuages), de sorte que des torrents de pluie tombaient sur la terre et que l'œil du soleil était caché. Comme Indra, leur chef, les Marut étaient tantôt des jeunes gens insouciants, tantôt de redoutables guerriers, et ils se révélaient fort utiles à ce dieu quand il attaquait le démon Vritra: ils effrayaient la suite de ce dernier par leurs cris de guerre et leur habileté à disperser le bétail du ciel.

Vâyu

Vâyu est le dieu de l'air ou du vent; on dit parfois qu'il naquit du souffle de Purusha. Bien que rarement invoqué dans les Véda, ce fut un dieu ancien et important, membre de l'une des premières triades, avec Agni et Sûrya, rôle dans lequel il fut supplanté par Indra quand celui-ci fut devenu un dieu de premier plan. Malgré cet incident, Vâyu conserva son individualité et il existe encore aujourd'hui. On croit parfois qu'il est le père des Marut et que, comme eux, il monte un chariot traîné par des daims. D'autres fois, il ressemble plutôt à Indra, et monte un char tiré par deux chevaux roux, ou, plus souvent, partage avec Indra, qui tient les rènes, un chariot tiré par mille chevaux dont le cadre d'or touche au ciel. Vâyu ne se contente pas du rôle de dieu naturiste: son souffle donne la vie à tous les autres dieux et aux humains. Vâyu épousa la fille de Tvashtri, le dieu artisan.

Tvashtri

Comme Indra, Tvashtri est un fils de Dyaus, mais son pouvoir réside dans la magie plus que dans la force physique et il n'a pas régné très longtemps sur les dieux ni sur les hommes. A l'origine, cependant, c'est lui qui vint au secours d'Indra et lui donna sa vigueur. C'est de Tvashtri qu'Indra reçut le soma qui le fortifia pour combattre Vritra; ce fut aussi Tvashtri qui fabriqua pour les dieux la coupe miraculeuse qui, d'elle-même, se remplit constamment de soma, cette source de leur vigueur. Dans certains récits, sa principale intervention d'artisan-artiste surnaturel consista à aider Indra à battre Vritra en confectionnant pour lui le vajra ou foudre, parfois décrit comme une massue ou un marteau, mais parfois aussi comme une sorte de disque percé d'un trou en son centre. Il fabriqua également les autres foudres

d'Indra et des armes pour les divers dieux; il est vénéré comme le "patron" des artisans habiles. Ce rôle lui resta plus tard, quand il prit le nom de Viçvakarman.

Dans les hymnes antiques, toutefois, ses pouvoirs sont plus étendus: non content de modeler, il contient en sa personne même les archétypes de toutes les formes de la création, auxquelles il donne ensuite la vie. Son influence subsiste après le moment initial de la création, car c'est aussi lui qui met dans les hommes le pouvoir de se reproduire et qui leur accorde une descendance; il crée le mari et la femme l'un pour l'autre. Même le ciel et la terre lui doivent leur forme, et ses adorateurs, l'eau et la nourriture. Père nourricier et protecteur de tous, il est également le gardien du sacrifice et on l'invoque pour s'assurer que les offrandes seront bien reçues, soit par lui, soit par d'autres dieux. Il est ainsi l'intermédiaire (ou éventuellement l'obstacle à la venue) de toutes les bénédictions, celui qui possède les richesses, qui dispense la prospérité. Durant cette phase de son pouvoir, Tvashtri passa parfois pour s'opposer à Indra qui lui aurait manifesté son hostilité en tuant son fils Viçvarûpa (le Polymorphe).

Les Ribhu

Les Ribhu étaient des esprits artisans, fils d'Indra et de Saranyu, fille de Tvashtri. Parfois, ils se livraient à une compétition pacifique avec leur grand-père, Tvashtri, mais en d'autres occasions, il s'agissait d'une véritable rivalité, peut-être explicable par la tension existant entre Tvashtri et leur père, Indra. C'est ainsi qu'on leur attribuait la création des cieux et de la terre; d'autres récits disent qu'ils avaient aidé Indra à les créer, qu'ils soutenaient la voûte céleste, qu'ils avaient créé un homme appelé Vibhvan, ou qu'ils avaient le pouvoir de rajeunir les parents âgés et malades, en "rapprochant la vieille vache du veau", c'est-à-dire en leur donnant le pouvoir générateur par lequel un homme conquiert l'immortalité en la personne de ses enfants.

Rivaux plus ou moins pacifiques de leur grand-père, les Ribhu passaient pour avoir confectionné des chevaux et le char d'Indra, ainsi que ceux des autres dieux, et pour avoir perfectionné la coupe éternellement pleine de soma qu'avait fabriquée Tvashtri, en en tirant quatre coupes distinctes (il se pourrait que ces coupes représentent les phases de la lune). Ils créèrent aussi un animal surnaturel, la "vache d'abondance", qui vivait dans le ciel d'Indra et avait le pouvoir de dispenser toutes les bénédictions possibles. Les Ribhu firent l'herbe et autres plantes fourragères, et creusèrent le lit des cours d'eau. En remerciement des œuvres utiles qu'ils ne se lassaient pas d'accomplir, et, en particulier, pour avoir créé les quatre coupes à soma, les Ribhu se virent octroyer l'immortalité. Ayant ainsi acquis un caractère divin, ils eurent droit aux louanges et à l'adoration. En tant que créateur, Indra lui-même est parfois qualifié de Ribhu.

Agni

Agni, le dieu du feu, était une autre divinité importante du panthéon ancien. Il fut d'abord un dangereux rival d'Indra; ensuite, ce dernier en fit son vassal, après avoir obtenu qu'il renonce à être celui de Varuna. Du fait de ses fonctions, Agni pourrait bien être d'origine iranienne, ce qui expliquerait sa domination première et la rivalité d'Indra. Néanmoins, Agni posséda bientôt une mythologie comparable, sous bien des rapports, à celle d'Indra. Comme, sur terre, il est le produit de la friction de deux bois, l'un supérieur et l'autre inférieur, donc l'un mâle et l'autre femelle, le Feu passe pour être le fils de la Terre et du Ciel, donc de Prithivî et de Dyaus, et, par conséquent, le frère d'Indra. Comme Indra, Agni naquit adulte et commença aussitôt à se nourrir de ses parents. Les ayant consumés (on pourrait tout aussi bien dire: consommés), il chercha une autre source d'énergie et, de même qu'Indra vivait de soma, se nourrit des libations de beurre fondu versé sur le foyer sacrificiel. Pour lécher ce beurre, Agni avait sept langues, dont chacune porte un nom spécial. Comme Indra, il utilisait l'énergie ainsi obtenue pour porter secours à d'autres: de même qu'Indra donnait aux hommes le souffle de vie, Agni symbolisait l'étincelle vitale, l'élément vital non seulement chez l'homme et les animaux, mais jusque chez les végétaux. Il consumait, certes, mais cette destruction était le prélude nécessaire à une nouvelle création. On le considère comme perpétuellement jeune, bien que, pour avoir été à l'origine des rites sacrificiels, il puisse être considéré comme le plus vieux de tous les prêtres. Fils du ciel et de la terre et archétype des prêtres, Agni est le médiateur entre les dieux et les hommes; messager des dieux, il se rend chez les hommes; véhicule des sacrifices que ceux-ci offrent aux dieux, il conduit les dieux vers les lieux de culte.

L'un des ses mythes de naissance fait allusion à la tradition qui fit de lui le dieu régnant sur la terre, tandis que Vâyu ou Indra régnaient sur l'air, et Sûrya sur le ciel; en même temps, il est vrai, ce mythe suggère qu'Agni comprenait ces trois mondes et les dieux qui régnaient sur eux. Il passe, en effet, pour être "trois fois né"; entendons par là qu'il naquit (et renaît constamment) au ciel, sous la forme du soleil, ou parfois, plus spécialement, des flammes solaires; il naquit une seconde fois dans l'atmosphère, où il fut allumé au sein des eaux des nuages d'orage, et d'où il descend sur terre sous la forme de l'éclair; il naquit, enfin, une troisième fois, sur la terre, où il est allumé non seulement par les mains des prêtres (feu du sacrifice), mais aussi par les mains de chaque père de famille, qu'il avertit, protège et nourrit (feu du foyer). La fumée de ces feux terrestres remonte dans les airs, où elle constitue les nuages. Présent dans tout l'univers, Agni touche donc à tous les aspects de la vie, si profanes soient-ils; en conséquence, on invoque en lui non seulement une divinité du ciel ou des éléments, mais aussi un esprit domestique, dont la particularité est d'être également proche des dieux suprêmes.

Outre le rôle de créateur et d'animateur, Agni partage avec son frère Indra quelques autres caractéristiques. De plus en plus, on insiste, à son propos, sur la fonction d'anéantissement des démons. La plus connue de ses batailles est celle qu'il livra aux Kravyad, sorte de râkshasa connus comme cannibales. Bien qu'en un certain sens Agni fût lui-même un Kravyad, il fut appelé, avec

Agni, dieu du feu, avec son compagnon habituel, un bélier. Agni est le médiateur entre les trois mondes: ciel des dieux, atmosphère et terre; les deux têtes qu'il a ici représentent le feu domestique et le feu du sacrifice. Sculpture sur bois, Inde méridionale

Soma, dieu du sacrifice; le fait qu'il était d'importance primordiale pour Indra lui valut d'être considéré comme celui qui dispensait la force et les richesses, voire comme un guerrier. Dans cette sculpture sur bois du sud de l'Inde, il porte l'arc et les flèches et se rend à cheval au combat.

les autres dieux, à les détruire. Pour cela, il renonça à son apparence habituelle, celle d'un homme rouge possédant trois têtes enflammées, trois jambes et sept bras, et portant une guirlande de fruits; il prit celle d'un hideux Kravyad aux défenses d'éléphant. Mugissant comme un taureau, il aiguisa ses défenses de fer et chargea la troupe des Kravyad, les transperçant, les mettant dans sa bouche et les avalant. D'autres Kravyad eurent le cœur percé de lames chauffées au rouge.

Bien qu'il consommât lui-même les viandes offertes en sacrifice, Agni jouissait d'une dispense spéciale qui lui permettait de rester pur, quoi qu'il mangeât; il pouvait même purifier les objets impurs en les consumant. Cette dispense lui avait été accordée par le sage Bhrigu qui, un jour, avait enlevé une jeune fille fiancée à un asura (démon). Sachant qu'Agni avait accès à tous les lieux, l'asura lui demanda où était la jeune fille et qui l'avait prise. Agni, fidèle à sa réputation d'honnêteté, le lui dit et lui permit ainsi de la récupérer. Ayant découvert qui avait renseigné l'asura, Bhrigu maudit Agni en l'obligeant à manger de tout, des choses impures comme des choses pures. Mais Agni sut le convaincre et lui démontrer qu'il avait été obligé, étant un dieu, de dire la vérité, donc que la malédiction était injuste. Bhrigu ne pouvait pas la reprendre, mais il la modifia en y ajoutant la dispense qui assura désormais la pureté d'Agni.

On raconte aussi que le feu ("agni") fut apporté à l'humanité par un demi-dieu, Mâtariçvan; ceux qui reçurent ce don furent les Bhrigu, famille sacerdotale descendant du sage Bhrigu; ce furent eux qui instituèrent le culte d'Agni sur la terre.

Parfois, on dit qu'Agni se nourrit non pas de beurre fondu, mais, comme Indra, de soma. Par suite de son association avec Brihaspati, le Seigneur de la Prière, Agni passe aussi pour avoir aidé Indra à créer l'univers. Ses fonctions se développèrent encore à la fin de la période védique, à une époque, par conséquent, où Indra était presque parvenu à l'absorber. Durant cette période, Agni fut considéré comme un dieu du ciel et de l'orage et, comme la fumée devient nuage, comme celui qui dispense la pluie. Cette extension des fonctions du dieu du feu ne devait pas durer, mais son universalité et le rôle essentiel qu'il joue dans le sacrifice lui ont assuré une place de choix dans les panthéons successifs.

Soma

Le soma est le liquide laiteux et fermenté que l'on tire de la plante du même nom; ce produit ne faisait jamais

défaut dans le sacrifice védique lors duquel il était bu par les prêtres, ce qui indiquait que les dieux agréaient l'offrande. Nous l'avons vu, Indra et Agni étaient tout spécialement avides de jus de soma et en tiraient leur force. Comme la sève des arbres et le sang des animaux, le jus de soma passait pour être le fluide vital de tous les êtres, autant qu'Agni était, en eux, l'étincelle de vie. Les pouvoirs de ce breuvage ne tardèrent pas à être personnifiés sous le nom de Soma. Source du pouvoir d'Indra dans sa lutte contre les ennemis des dieux, Soma aussi en vint à être un guerrier, et sa gloire augmenta parallèlement à celle d'Indra. Mieux: dans une certaine mesure, il *était* Indra et lui emprunta plusieurs de ses fonctions. Indra lui-même passait pour avoir découvert le soma dans l'Himâlaya et l'en avoir ramené afin de partager avec les autres dieux la vigueur qu'il procurait; ceux-ci furent alors capables de résister à leurs ennemis, les démons. C'est pourquoi, comme nous le verrons, les démons s'efforçaient désespérément de conquérir cette source de force et d'immortalité. Un autre mythe raconte que la plante appartenait primitivement aux Gandharva (esprits du ciel), car elle poussait dans les montagnes où ils demeuraient, et qu'ils la donnèrent à la déesse Vâc, l'une des épouses d'Indra, déesse des eaux appelée "la vache mélodieuse dont le pis donnait la vie et l'eau". Bien que le soma, ou, comme on l'appelle souvent, amrita (immortalité, ambroisie), ait parfois été représenté comme l'objet passif de contestations entre les dieux, ou entre dieux et démons, son pouvoir était tel que le dieu qui le personnifiait fut parfois mis au-dessus d'Indra lui-même, puisque celui-ci était infirme sans soma. C'est ainsi que Soma prit le rang de dieu de premier plan; tout-puissant, guérissant toutes les maladies, dispensant la richesse, régnant sur les autres dieux, et finissant par être qualifié de dieu suprême. Le rite consistant à extraire le jus du soma prit une importance cosmique. Le filtre utilisé pour cette opération symbolisa le ciel, et le jus lui-même, la pluie, de sorte que Soma devint le Seigneur des Eaux. La couleur jaune du jus, et le bruit qu'il faisait en passant à travers le filtre, furent l'éclair et le tonnerre. La liqueur réchauffait comme les rayons du soleil et, laiteuse, elle évoquait, en s'écoulant dans le récipient, un taureau fertilisant un troupeau de vaches.

De même que, dans d'autres mythologies, la lune est associée à la régulation des eaux et, d'une façon générale, à la fertilité, de même, aux Indes, le dieu qui personnifiait l'eau de la vie fut associé à la lune. On déclara que Soma participait à la nature de la lune, tandis qu'Agni participait à celle du soleil. Ainsi, le fait qu'Agni manifeste une si grande soif de soma put devenir un élément du mythe relatant le mariage de Soma avec Sûrya, la vierge solaire. Peu à peu, l'utilisation rituelle de soma comme agent d'ivresse éthylique diminua, puis cessa tout-à-fait; on eut alors recours à un mythe étiologique: Brahmâ aurait maudit les alcooliques après avoir, dans l'inconscience de l'ivresse, commis un inceste avec sa fille; ou encore: un Sage, nommé Sukra, aurait maudit ce breuvage après avoir absorbé par erreur dans une coupe de vin les cendres d'un de ses disciples.

Chandra

Candra ou Chandra était le dieu de la lune et le dispensateur de la fécondité. Selon des mythes relativement récents, ce n'est pas par hasard que Soma absorba Candra, car Candra lui-même apparut tandis que l'on procédait au barattage de l'océan de lait; or le but de cette opération était précisément d'obtenir l'amrita ou soma. Il est donc tout naturel que Candra, bien que considéré, à l'origine, comme un dieu indépendant, ait fini par n'être qu'un autre nom de Soma. Tous les soirs, Candra surgit à nouveau de l'océan.

Aditi et les Âditya

Aditi, dont le nom signifie "libre" ou "sans entraves", passait habituellement, aux époques ultérieures, pour être la mère des dieux; en fait, elle n'était la mère que de certains d'entre eux, et en particulier des dieux d'origine iranienne, primitivement appelés asura (avant que la souveraineté absolue d'Indra et des autres dieux aryens n'ait valu au mot "asura" la signification exclusive de "démon"). Aditi semble représenter le ciel sans limites; elle passe pour soutenir la voûte céleste, entretenir l'existence de la terre et être la reine du monde. Dans les Veda, le mari d'Aditi est Vishnu, mais ce dieu est plus généralement considéré comme son fils. La confusion règne également concernant les noms de ses enfants, les Âditya; jamais, cependant, l'on ne discuta de savoir lequel, parmi eux, avait la primauté. Il allait de soi, en effet, que c'était Varuna, que l'on appelle parfois l'Âditya, sans plus (ce mot signifie lumière éternelle ou céleste). Tous ces fils représentaient, en un certain sens, les forces éternelles qui se trouvent derrière les corps célestes, plutôt que ces astres eux-mêmes. A l'origine, ils n'étaient que sept; plus tard, on porta leur nombre à douze, afin de représenter le soleil durant les douze mois de l'année. Outre Varuna, ces sept fils étaient Mitra, Aryaman, Indra, Savitri, Bhaga et Amça. Les deux derniers ne furent jamais très importants, mais Savitri fut adoré comme personnification du soleil couchant. Malgré sa mère, un huitième fils, qu'elle n'aimait pas, devint la personnification du puissant soleil levant, Mârtânda, plus connu sous le nom de Vivasvant. Quand les Âditya naquirent, Aditi conçut de l'amour pour les sept premiers, mais non pour le huitième: il avait l'aspect d'un paquet informe, et elle le jeta. Il fut ramassé par le dieu-artisan, qui, de cette masse informe, tira Vivasvant. Les morceaux non-utilisés tombèrent à terre et devinrent des éléphants. C'est pourquoi les éléphants ont part à la nature divine. L'un des principaux Âditya ultérieurs fut Pûshan, qui veillait sur l'univers, gardait le bétail et toutes les créatures, contribuait à la succession des jours et des nuits, et guidait les défunts vers l'autre monde.

Vivasvant

Bien que, soleil levant, Vivasvant fût une divinité puissante, il ne fut guère plus heureux sur le plan conjugal que sur le plan filial. On le maria à Çaranyû, fille de Tvashtri. Celle-ci prépara, pour le jeune couple et tous les dieux assemblés, un grand festin de noces auquel elle

invita le monde entier. Malheureusement, juste après la cérémonie, la mariée disparut et il fallut créer, à l'intention de Vivasvant, une autre jeune fille qui lui ressemblât à s'y méprendre. De ce mariage avec une femme double naquirent deux paires de jumeaux, les Açvin d'une part, Yama et Yamî d'autre part. Comme nous le verrons, l'invention de ce mythe et de ses variantes fut, plus tard, attribuée à Sûrya.

Savitri

Savitri, dieu aux cheveux d'or, personnifiait le soleil du matin et du soir. Il était appelé "l'engendreur" ou le "stimulateur", bien qu'il fût célébré pour donner chaque soir à la Nuit l'ordre de descendre. Mais, de même qu'Agni crée à travers la destruction, Savitri stimule toutes choses en les obligeant à se reposer. On le voit circuler sur son char d'or tiré par deux chevaux étincelants, entre ciel et terre; tous les jours, sur son passage il il fait disparaître maladies et tribulations en dispensant la longévité aux humains et l'immortalité aux dieux.

Sûrya

Sûrya était le dieu solaire principal; peu à peu, Savitri et Vivasvant furent absorbés par Sûrya, dont ils ne furent plus que des aspects. Sûrya a les bras et les cheveux dorés, et se déplace sur un char en or, tiré par sept juments, ou bien par une jument à sept têtes. On en vint à le nommer "Âditya honoris causa", car on l'appelle "œil de Varuna et de Mitra"; dans les mythes où c'est l'un de ces deux dieux qui est le créateur, Sûrya leur sert d'instrument lors de la création. Sous son aspect "Savitri", Sûrya est adoré en tant que dispensateur de la vie qui stimule l'intelligence humaine, commande aux eaux et aux vents et exerce la domination sur toutes choses, mobiles ou immobiles, et même sur les autres dieux. Se mouvant lui-même selon des lois immuables, il donne à la terre et aux cieux leur stabilité, car il leur impose des limites. Comme Agni, comme Indra, Sûrya passe généralement pour être le fils de Dyaus. Ces trois fils de Dyaus sont les dieux les plus importants de la période védique; au début, ils étaient égaux entre eux et constituaient la première triade (en fait, la notion de triade tirerait son origine, dit-on, des trois aspects du dieu solaire), triade dans laquelle seul Sûrya conserva sa place. Rares sont les mythes védiques le concernant, peut-être précisément parce que sa position de grand dieu n'était pas contestée. Un mythe ancien veut qu'il ait engendré les Açvin, leur mère, appelée Açvinî à la suite de cela, étant une nymphe qui s'était déguisée en jument. On dit parfois que Soma ou Candra est un autre fils de Sûrya. D'après ce mythe, Sûrya est la source originale de l'amrita, qu'il transmet à la lune, Soma, pour que ce dieu la distribue parmi les dieux, les hommes, les animaux et les plantes. Donc, le soleil alimente également la lune, lui permettant de renaître quand elle a été presque entièrement dévorée par les dieux avides de soma.

Ushas

Ushas, l'aurore, était l'une des divinités les plus populaires du védisme; elle a inspiré quelques-uns des plus beaux hymnes. Vêtue de robes cramoisies et de voiles d'or, on la compare à une jolie fiancée, ou à une épouse dont la beauté paraît plus grande à son époux chaque matin où il la contemple à nouveau. Bien qu'éternelle, elle est toujours aussi jeune; elle donne à tous le souffle

Ushas, déesse de l'aube, l'une des divinités védiques les plus populaires. Amie de l'homme, son doux visage suggère celui d'une jeune épouse; sa jeunesse est d'ailleurs éternelle. Sculpture sur bois, Inde méridionale.

de la vie, leur porte la richesse et la lumière. Mais elle apporte aux hommes la vieillesse. Fille de Dyaus et sœur d'Agni, dont elle célèbre la triple naissance dans la mer, au ciel et dans les nuages, elle est vénérée comme amie de l'homme et comme médiatrice entre le ciel et la terre. Parfois, on la dit sœur des Âditya ou épouse de Sûrya. Son véhicule, un char étincelant tiré par sept vaches rousses, est semblable à celui de Sûrya.

Ratri

Ratri, la Nuit, est la sœur d'Ushas et, comme elle, associée à Agni. Elle porte des robes sombres parsemées d'étoiles brillantes. On l'attend avec autant d'impatience que sa sœur car, quand elle s'approche, les hommes peuvent se reposer, les oiseaux rentrent au nid et le bétail se couche. Déesse bienveillante, Ratri est invoquée par ceux qui veulent être protégés contre les dangers de l'ombre, brigands et loups féroces, de sorte que les hommes la prient de les cacher sous son aile. Elle-même n'est pas à craindre, car aussitôt qu'elle étend son ombre sur la terre, elle fait signe à sa sœur Ushas de revenir.

Les Açvin

Les Açvin, fils jumeaux de Sûrya ou de Vivasvant, étaient des cavaliers, nés d'une nymphe qui s'était métamorphosée en jument. Comme leur père, ils étaient en rapport avec la lumière céleste, mais l'accord n'est pas atteint au sujet de leur nature précise. Hérauts d'Ushas, qu'ils précédaient chaque matin dans leur char d'or attelé de chevaux ou d'oiseaux, ils étaient considérés comme les divins jumeaux de l'aurore. Selon d'autres interprétations, ils étaient le jour et la nuit ou bien, en tant que fils de Dyaus, le ciel et la terre. D'une façon générale, cependant, leur lien avec le soleil des premières lueurs de l'aube est évident. Ils sont décrits comme jeunes et beaux, agiles et brillants. On leur rendait un culte plus enthousiaste encore peut-être que celui d'Ushas, car, outre que, comme elle, ils étaient à la fois très vieux et toujours jeunes, ils disposaient d'un pouvoir supplémentaire, celui de donner la jeunesse aux humains. Ils passaient pour être les médecins des dieux au svarga (paradis d'Indra); dans cette fonction, ils portaient les noms de Dasra et Nâsatya. Beaucoup de récits portent sur leur bienveillance envers les hommes, mais le plus important est celui où il est question du sage Chyavâna. Chyavâna était très vieux et décrépit; un groupe de jeunes garçons, ayant trouvé son corps hideux et recroquevillé, sur le bord d'un chemin, le bombardèrent de mottes de terre. Chyavâna en fut fou de rage, mais le père de ces garçons réussit à le calmer en lui offrant sa fille en mariage. Après cela, les Açvin visitèrent son ermitage, et l'un d'entre eux, ayant pitié de cette femme qui avait un mari si vieux, lui fit la cour. Elle lui résista cependant et, poussée par son mari, leur déclara, pour les insulter, qu'il leur manquait quelque chose (elle ne précisa pas quoi). Les Açvin lui promirent que, si elle leur disait de quoi il s'agissait, ils rendraient la jeunesse à son mari. Chyavâna se baigna dans un étang, indiqué par les Açvin et en sortit rajeuni; alors sa femme, Sukanya, apprit aux Açvin qu'il leur manquait d'avoir été invités à boire le soma avec les dieux à l'occasion

Vishnu parcourant le monde. Dans les Veda, il incarne l'énergie solaire et ses trois pas sont des manifestations de la lumière: le soleil, l'éclair et le feu. La tradition des trois pas subsista et, dans les mythes ultérieurs, elle fait partie de la scène où Vishnu, sous son avatâra de nain, soumet Bali; c'est la scène représentée ici. Bas-relief de Mâvalipuram, VII^e siècle.

d'une fête que l'on était en train de célébrer. Les Açvin se hâtèrent de s'y rendre et demandèrent du soma. Indra le leur refusa; ils avaient pratiqué la médecine parmi les hommes et pris les formes les plus variées. Alors Chyavâna se mit à offrir un sacrifice aux Açvin et Indra, furieux, fonça contre lui, une montagne dans une main et son foudre dans l'autre. Chyavâna réagit en créant un monstre, Mada, qui avait des dents énormes et des mâchoires si larges que l'une pouvait contenir la terre et l'autre les cieux. Au moment où Mada allait engloutir le monde, dieux compris, Indra céda et accueillit les Açvin parmi les immortels buveurs de soma.

Rudra

Rudra, dont le nom signifie "celui qui hurle", était un dieu védique, relativement secondaire, de la tempête et

des vents, père des Marut (compagnons d'Indra), que l'on appelle aussi les Rudra. Parfois, les Rudra passent pour être des personnifications des divers aspects de Rudra, étrange combinaison de traits tutélaires et effroyables; c'est une caractéristique que ce dieu partage avec Çiva, grand dieu hindou qui tire son origine de Rudra, ce qui donne à ce dernier toute son importance. Sous son aspect terrible, Rudra est décrit comme un homme roux ou au contraire très brun, au tempérament impétueux, aux goûts sanguinaires, bavant comme une bête sauvage et chevauchant un sanglier; dieu-brigand, il est le patron des voleurs; c'est aussi l'archer divin qui tire les flèches de la mort et de la maladie, visant les dieux, les humains et le bétail. Comme Agni, toutefois, avec lequel il se confond parfois, Rudra n'est pas seulement destructeur: il lui arrive aussi de guérir, voire de créer. Sous cet aspect, il est le maître du bétail et des bêtes sauvages, le dieu intelligent et généreux, le seigneur des chants et des sacrifices; divin médecin, on chante son art de la guérison. On le décrit alors comme aussi brillant que le soleil, aussi resplendissant que l'or, comme le meilleur et le plus beau des dieux. Maître du bétail, il est représenté sous l'aspect d'un taureau. On l'invoque pour être protégé des sentences secrètes et de l'inimitié de Varuna; lui-même, considéré comme une sorte de juge, anéantit les œuvres des méchants et nourrit les hommes vertueux.

Plusieurs passages des Veda disent que le nom de Rudra vient du verbe "pleurer". Il était le fils d'Ushas et de Prajâpati, le créateur. Un jour, son père le trouva en larmes. Il dit à Prajâpati qu'il pleurait parce qu'il n'avait pas de nom, et parce que le mal qui était en lui n'avait pas été éloigné. Son père l'appela donc "Pleureur". Plus tard le culte de Çiva associa ces larmes avec le désespoir inspiré par l'idée de vivre éternellement; ce désespoir était lui-même lié à la personne du yogi préaryen, Seigneur des Animaux, prototype de Çiva et du yogi-ascète.

Vishnu

Vishnu était, dans les Veda, une autre divinité de rang inférieur, dont le caractère et la position changèrent radicalement avec le temps. Manifestation de l'énergie solaire, qui embrasse toutes choses de ses rayons dorés, Vishnu a accompli un exploit qui surpasse tous les autres, en faisant les trois pas par lesquels, traversant les sept mondes, il les a mesurés. Ces pas marquent, dit-on, le lieu du lever du soleil, son zénith et le lieu de son coucher; ou bien les manifestations de la lumière: le feu, l'éclair et le soleil. D'autres versions suggèrent qu'ils représentent la terre, l'air et les cieux, car les deux premiers pas sont visibles aux hommes, tandis que le troisième leur est caché. En prenant la mesure du monde, Vishnu a participé à sa création, soit de façon indépendante (comme on le crut à des époques ultérieures), soit comme auxiliaire d'Indra qu'il accompagnait pour combattre Vritra et d'autres démons. Parfois, on le considérait comme un aspect d'Agni: comme lui, servait de médiateur entre les dieux et les hommes; en tant que "parent", c'était lui qui accueillait au paradis les adorateurs fidèles. Son aspect bienveillant était mis au premier plan et il méritait déjà son titre de "protecteur indomptable".

Les nouveautés de l'époque brâhmanique

Vers la fin de la période védique, des tendances nombreuses et diverses se manifestèrent. Des dieux qui avaient commencé par n'être que de simples personnifications de forces naturelles firent l'objet de mythes de plus en plus élaborés qui tendaient à les rendre personnels ou même anthropomorphes. En même temps, cependant, chacun des dieux passa, à une époque ou à une autre, pour avoir accaparé certaines fonctions de tels autres, ce qui effaçait les distinctions entre eux. Si beaucoup élevaient une prétention au titre de créateur, ou à la domination sur l'univers, aucun ne s'imposa vraiment comme Seigneur suprême. L'une des grandes préoccupations de l'ère brâhmanique fut la recherche de l'identité de l'Être Suprême, ou de l'Esprit Universel, qui expliquerait toute la création et tous les autres dieux. On spécula beaucoup sur le problème de la hiérarchie, sur la question de savoir si l'un des dieux védiques devait occuper la position suprême, et si une divinité nouvelle, Brahmâ, devait être considérée comme une manifestation de l'un des dieux anciens, ou si, au contraire, c'était une personnage réellement nouveau. Un élément supplémentaire vint ajouter à la complexité de toute cette controverse: à travers toute la période védique (et peut-être à cause de la hiérarch confuiese des dieux), le pouvoir des prêtres, ou brâhmanes, ne cessa de croître; leur fonction essentielle, le sacrifice, se développa en proportion. A l'époque brâhmanique, les choses allèrent si loin que le sacrifice lui-même fut adoré par certains rites! Il constituait en effet moins un hommage rendu aux dieux qu'un moyen de faire apparaître des forces magiques assurant la continuité des cycles universels du temps, lesquels, à leur tour, réglaient l'existence des dieux à l'intérieur de l'univers, et le cycle de leurs morts et de leurs nouvelles naissances.

LE TEMPS ET LA CRÉATION DU MONDE

D'après des croyances qui apparurent durant la période brâhmanique, le temps universel est un cycle perpétuel de création et de destruction, chaque cycle complet correspondant à cent ans de la vie de Brahmâ. A la fin de cette période, le monde entier, y compris Brahmâ lui-même, les dieux, les sages, les démons, les hommes, les animaux et la matière sont dissous dans le Mahâpralaya (Grand Cataclysme). Celui-ci est suivi de cent ans de chaos, au bout desquels naît un nouveau Brahmâ, et le cycle recommence. Ce système comporte beaucoup de subdivisions et de sous-cycles. Le plus important est le kalpa, simple journée dans la vie de Brahmâ, mais équivalant à 4 320 millions d'années terrestres. Quand Brahmâ se réveille, les trois mondes (cieux, région moyenne et région inférieure) sont créés et, quand il dort, ils sont ramenés au chaos; tout ce qui n'est pas parvenu à la libération passe en jugement et doit se préparer à une nouvelle naissance, conforme à ses mérites, pour le moment où Brahmâ se réveillera pour une nouvelle journée. Le kalpa se divise en mille mahâyuga (Grands Ages), dont chacun se divise à son tour en quatre âges ou yuga, appelés krita, trétâ, dvâpara et kali.

Le kritayuga est un âge d'or qui dure 1 728 000 ans, et pendant lequel Dharma, le dieu de la justice et du devoir, passe pour avoir quatre jambes. Les hommes sont heureux, bien portants et vertueux; ils n'adorent qu'un dieu, qui est blanc.

Le trétâyuga, qui dure 1 296 000 ans, est une ère moins heureuse, dans laquelle la vertu diminue d'un quart, et pendant laquelle Dharma a trois jambes. Dans l'ensemble, les hommes font leur devoir, mais agissent pourtant parfois pour des raisons moins nobles et sont querelleurs. Les brâhmanes sont beaucoup plus nombreux que les pécheurs et la divinité est de couleur rouge.

Durant le dvâparayuga, la vertu n'existe qu'à moitié, et Dharma se tient, en équilibre instable, sur deux jambes. Durant cette période, qui dure 864 000 ans, le dieu est jaune, couché et malheureux, et les disputes se multiplient. Néanmoins, beaucoup de brâhmanes, de kshatriya et de vaïçya ont soin de remplir leurs devoirs.

Quant au kaliyuga, ou période de dégénérescence, c'est le temps que nous vivons. Dharma n'a plus qu'une jambe et reste sans défense; les trois quarts de la vertu ont disparu. Durant cette période, qui compte 432 000 ans, et pendant laquelle la divinité est noire, la plupart des hommes sont des çûdra ou esclaves. Méchants, querelleurs et mendiants, ils sont malheureux parce qu'ils ne méritent pas le bonheur. Ils tiennent en honneur ce qui est méprisable, mangent voracement et sans discrimination et vivent dans des villes pleines de voleurs. Ils sont dominés par leurs femmes, qui sont viles, bavardes, lascives et trop prolifiques. Ils sont opprimés par leurs rois et par les catastrophes naturelles, les famines et les guerres. Seule la venue de Kalkin, le destructeur, peut mettre fin à leurs misères.

La destruction est précédée par les présages les plus effroyables. Après un siècle de sécheresse, sept soleils apparaissent dans le ciel, qui font disparaître les dernières traces d'eau. Poussé par le vent, un feu consume la terre, puis le monde inférieur. Alors apparaissent des nuages ressemblant à des éléphants ornés d'éclairs, et, explosant littéralement, ils déversent une pluie qui dure sans interruption pendant douze ans, submergeant le monde entier. Ensuite, Brahmâ, qui se trouve à l'intérieur d'un lotus flottant sur les eaux, absorbe les vents et s'endort, jusqu'à l'heure de son réveil, et du renouvellement de la création. Durant cette période, les dieux et les hommes sont temporairement réabsorbés dans le *Brahman*, ou Esprit Universel.

La création à venir consistera en un redéploiement des mêmes éléments. Sur le plan géographique, le monde mythique semble changer fort peu. Notre terre affecte la forme d'une roue; elle est le centre de sept continents concentriques. Au centre du monde se dresse le Mont Meru, dont le sommet, haut de 84 000 lieues, est l'emplacement du paradis de Brahmâ; celui-ci est entouré par le fleuve Gange, sur lequel se trouvent les villes d'Indra et autres divinités. Les contreforts du Mont Meru sont le séjour d'esprits bienveillants comme les Gandharva, tandis que les vallées sont peuplées de démons. Le monde entier est soutenu par le capuchon du serpent Çésha; celui-ci passe parfois pour être lové sur le dos d'une tortue flottant sur les eaux originelles; ou bien encore, le monde est supporté par quatre éléphants; on dit aussi qu'il est soutenu par quatre géants, et que

A gauche: *Le prélude à la création, selon le vishnuisme. On voit Vishnu couché sur le serpent Ananta, sur les eaux cosmiques, sous l'œil de Bhumi ou Prithivî, déesse de la Terre. La fleur de lotus dont sortira Brahmâ, pour créer à nouveau le monde, va surgir de l'ombilic de Vishnu. Dans le panneau du haut, on voit la hiérarchie divine qui s'annonce: Vishnu chevauchant Garuda, qui engloutit le serpent; Brahmâ; enfin Çiva. Peinture Râjasthâni, fin du XVII^e siècle*

Kalkin, dixième et dernier avatâra de Vishnu, encore à venir. Le dieu lui-même descendra sur terre à la fin du kaliyuga, notre époque, monté sur le cheval blanc Kalkin, et il détruira le monde en vue d'une création nouvelle. Grès poli, provenant de Kompong Thom, X^e siècle

Page suivante à gauche: *Deux divinités archaïques.* A gauche: *une déesse-mère donnant le sein à un enfant. Bronze dû à une tribu kond. Ces tribus ont pratiqué le sacrifice humain, mais, ensuite, leurs déesses de la fécondité ont cessé de réclamer du sang.* A droite: *terre cuite du II^e siècle av. J.-C. (Bengale), représentant une déesse de la fécondité. Ce genre de divinité subsista durant l'époque védique et réapparut dans l'hindouisme, avec le culte des devî (déesses) et de Devî (titre-nom propre). La présente figurine réunit les symboles de l'abondance et les yeux fixes, dits "de poisson", qui caractérisent les divinités dans l'attente d'un sacrifice. Victoria and Albert Museum*

Page suivante à droite: *Çiva, le Grand Seigneur. Figure centrale, regardant vers l'extérieur, du groupe sculpté de Mahtshamurti, dans le temple rupestre d'Elephantâ. Par son impassibilité, sa sérénité, il représente l'Absolu ou l'Éternité. On devine, à droite, le profil masculin qui symbolise sa virilité, sa volonté indomptable. Il y a un troisième visage, invisible sur la reproduction, qui traduit son aspect féminin. Début du VII^e siècle*

les tremblements de terre se produisent quand ils font passer leur charge d'une épaule sur l'autre.

Au début de chaque cycle de création, les eaux du cataclysme recouvrent l'univers. Plusieurs mythes expliquent la succession des détails de la nouvelle création. L'une des versions védiques les plus populaires de ce thème mythique raconte qu'un œuf d'or, l'œuf cosmique symbolisant le feu, flotta sur les eaux pendant mille ans. A la fin de cette période, il éclata et révéla le Seigneur de l'Univers, qui prit la forme du premier homme, ou homme éternel, dont l'âme se confond avec celle de l'Esprit universel et qui, ayant été le premier à détruire tous les péchés par le feu, fut appelé Purusha. Bien qu'il soit resté si longtemps seul, à se parler à lui-même, quand il sortit de l'œuf et qu'il jeta les yeux sur les eaux vides qui l'entouraient, il fut pris de peur; c'est pourquoi les hommes redoutent la solitude. Il se rassura en se disant que, comme il était le seul être dans l'univers, il n'avait rien à craindre. D'autre part, il n'éprouvait aucun

plaisir, et c'est pourquoi personne ne ressent de plaisir quand il est seul. Il éprouva ensuite le désir d'une présence, et se divisa en deux, une moitié masculine et une moitié féminine; mais, découvrant son manque d'unité, il se réunit à son autre moitié, Ambikâ ou Virâj, qui devint ainsi sa femme et eut une descendance: l'humanité. Cela fait, Purusha et Virâj prirent successivement la forme de couples de tous les animaux: taureau et vache, cheval et jument, âne et ânesse, bouc et chèvre, bélier et brebis, ainsi que de toutes les autres créatures jusqu'aux plus infimes, les fourmis, et chacun de ces couples eut une descendance.

Un autre mythe de création dit que le créateur fut Nârâyana, qui, suivant les versions, est un aspect tantôt de Brahmâ, tantôt de Vishnu. Pendant un laps de temps énorme, Nârâyana resta couché sur les eaux originelles (ou Nara), flottant sur une feuille de figuier d'Inde et suçant son doigt de pied (position qui symbolise l'idée d'éternité). Après avoir ainsi conversé avec lui-même pendant longtemps, il forma l'univers en prenant pour matière première sa volonté créatrice. Le langage surgit de sa bouche, les Veda, des humeurs de son corps, et l'amrita, de sa langue; le firmament jaillit de son nez, le ciel et le soleil des pupilles de ses yeux, les lieux de pèlerinage, de ses oreilles, les nuages et la pluie, de ses cheveux, les éclairs, de sa barbe, les roches, de ses ongles, et les montagnes, de ses os.

Un mythe ancien, conçu vers l'époque où le sacrifice, et surtout le sacrifice humain, prit une grande importance, subsista, avec quelques modifications, jusqu'à nos jours. Comme il fait l'économie des eaux originelles, il est à égale distance entre les mythes où figure le grand cataclysme et les plus anciens, qui, sans donner d'explication, disent qu'Indra, ou Varuna, ou encore Indra, Agni et les Marut, créèrent le monde (notons cependant que ces créations de conception antique semblent consister en un ordonnancement d'une matière préexistante plutôt qu'en une construction *ex nihilo*). D'après ce mythe, les dieux offrirent un sacrifice en compagnie de Purusha, l'Esprit Universel, qui prit la forme d'un géant et fut le premier homme. Dans ce sacrifice, le Printemps était le beurre, l'Été était le combustible, et l'Automne était l'offrande accessoire. De la tête de Purusha surgit le ciel, de son ombilic, l'air, et de ses pieds, la terre. De son esprit jaillit la lune, de son œil, le soleil, de ses oreilles, les quatre points cardinaux, de sa bouche, Indra et Agni, et de son souffle, Vâyu. Les quatre castes, dont les couleurs symboliques sont en rapport avec les couleurs des quatre divinités des yuga, procédèrent également de Purusha: les brâhmanes, de sa bouche, les kshatriya, de ses bras, les vaïçya, de ses cuisses et les çûdra, de ses pieds. Plus tard, ce mythe fut adapté à Brahmâ, qui remplaça Purusha après avoir hérité des fonctions d'Esprit Universel. C'est d'ailleurs ainsi que le brahman, notion abstraite, purement philosophique à l'origine (c'était l'esprit du monde, avec lequel il fallait s'identifier pour parvenir au salut ou "délivrance"), devint Brahmâ, divinité beaucoup plus personnelle. A une époque plus récente, Brahmâ fut universellement considéré comme la source des castes et leur justification.

Tous les mythes récents nomment Brahmâ comme créateur, en un sens ou un autre. L'un d'eux, par exemple, dit que le Seigneur de l'Univers couva, mille années durant, l'œuf cosmique, qui se trouvait à la surface de l'océan. Tandis qu'il était ainsi étendu, en communion avec lui-même, un lotus, plus clair que mille soleils, jaillit de son ombilic et s'étendit tant qu'il parut pouvoir contenir le monde entier. De ce lotus sortit Brahmâ, qui s'était créé lui-même et qui disposait pourtant des pouvoirs de Seigneur de l'Univers. Il se mit à sa tâche créatrice, mais, comme il n'était pas omniscient, commit plusieurs erreurs. A sa première tentative, il créa l'igno-

Le début de notre époque de dégénérescence fut annoncé, selon la doctrine des brâhmanes, par l'apparition du Bouddha, neuvième avatâra de Vishnu. Cherchant à minimiser la portée de la nouvelle religion, les brâhmanes définissent le Bouddha comme l'esprit de la négation (niant les doctrines essentielles), au lieu de rendre justice au grand initiateur que cette statue détaille avec tant d'amour. XI^e siècle, Bayon

rance, et la rejeta; elle survécut toutefois, et devint la Nuit, dont naquirent les êtres d'Obscurité. Brahmâ n'avait pas encore réussi à créer quoi que ce fût d'autre et, dans leur excès de faim, ces créatures entreprirent de le dévorer. Il se défendit en les adjurant de ne pas manger leur propre père. Certaines d'entre elles ne voulurent rien entendre et cherchèrent à le manger quand même; elles devinrent les râkshasa, ennemis des hommes, tandis que leurs congénères moins sanguinaires devinrent les yaksha qui sont parfois hostiles aux hommes mais, le plus souvent, leur sont favorables. Cette expérience instruisit Brahmâ et il créa ensuite un certain nombre d'êtres immortels et célestes. Il créa également les asura à partir de sa hanche, la terre à partir de ses pieds, et toutes les autres parties du monde à partir d'autres parties de son corps.

Mais une autre version donne à l'histoire une autre fin. Dans ce mythe, Brahmâ fut découragé par ses échecs et créa quatre sages ou muni qui furent chargés de faire le travail à sa place. Malheureusement, ces sages se souciaient moins d'accomplir la tâche de la création que d'adorer Vasudeva (l'esprit universel; plus tard, ce fut l'un des noms de Krishna). Brahmâ s'irrita de voir les sages se livrer à des pratiques austères au lieu d'effectuer le travail pour lequel ils avaient été créés; sa colère donna naissance à Rudra, qui intervint et acheva le travail.

La version du mythe donnée par le Code de Manu combine plusieurs éléments des deux versions que l'on vient de lire, tout en y ajoutant un élément nouveau: Manu est un être humain, un sage, qui survit à la destruction de l'un des mahâyuga (Grande Époque) et joue un rôle de premier plan dans la création du suivant. Ce mythe de création, conçu par Manu lui-même, est centré sur une idée qui devint classique durant la période brâhmanique: fortifiés par leur science et leurs austérités, les sages peuvent acquérir des pouvoirs supérieurs à ceux des dieux eux-mêmes, car ils parviennent à se faire absorber dans l'esprit universel. Manu déclare que l'esprit qui existait par lui-même éprouvait du désir (ce désir peut être personnifié sous le nom de Kâma, dieu du désir, qui devient ainsi le principe créateur). Il désira en effet créer des êtres vivants à partir de son propre corps; de la sorte, il créa tout d'abord les eaux, Nara, et y versa une semence. Il poussa ainsi un œuf d'or, brillant comme le soleil. A cause du Nara, son premier séjour, l'esprit qui existait par lui-même prit le nom de Nârâyana; il se développa dans cet œuf sous le nom de Brahmâ, que l'on appelle parfois aussi Purusha, "le mâle". Après une année de contemplation dans l'œuf, Brahmâ divisa son corps en deux parties, une mâle et une femelle. Dans la moitié femelle, il fit entrer Virâj (élément mâle), et Virâj créa à son tour Manu, qui créa alors le monde. Parfois, il est dit que chaque ère a son Manu, et l'on ne sait pas exactement si tous les Manu sont, ou ne sont pas, en réalité un seul être. Nous allons donner une version du mythe qui donne à penser que le même Manu exista sur au moins deux ères. Selon le sage Mârkandeya, Manu, qui était un grand rishi (sage), échappa lui-même à la destruction par le cataclysme général qui marqua la fin de la dernière période.

Manu s'était livré à des pratiques austères pendant dix mille ans et était devenu égal en gloire à Brahmâ lui-même. Un jour, comme il méditait sur la rive d'un fleuve, un poisson lui adressa la parole, lui demandant de le protéger contre un autre poisson qui le pourchassait. Manu le prit et le mit dans un récipient. Mais le poisson grossit tellement qu'il manqua de place et demanda à être porté au Gange. Il devint trop gros même pour le Gange et Manu le transporta dans l'Océan. Là, enfin, le poisson fut satisfait et révéla à Manu qu'il était Brahmâ en personne. Il prévint en outre Manu de la prochaine destruction du monde par les flots et lui indiqua comment construire une arche et y faire entrer les sept rishi et la semence de tout ce que reconnaissaient les brâhmanes. Quand Manu eut fait tout cela, le déluge commença; peu à peu, il submergea toutes choses, sauf l'arche qui, restant à la surface, fut tirée par des câbles attachés aux cornes du poisson, jusqu'au moment où elle reposa sur le plus haut sommet de l'Himâlaya où Manu l'amarra à un arbre. Après bien des années, le niveau de l'eau commença de baisser et Manu descendit, avec son arche, dans les vallées, où ce sage entreprit l'œuvre de la création pour la grande ère suivante. Après avoir adoré le poisson et s'être livré à des mortifications, Manu offrit un sacrifice de lait, de beurre fondu, de fromage blanc et de petit-lait. Au bout d'un an, ces produits se transformèrent en une belle femme qui vint auprès de Manu, lui dit qu'elle était sa fille, et lui apprit que, si elle l'aidait à célébrer un sacrifice, il serait riche en enfants et en bétail et obtiendrait toutes les bénédictions qu'il voudrait. Manu fit donc ce qu'elle lui enjoignit, et ils se livrèrent à une longue ascèse; au temps voulu, et conformément aux prédictions de la femme, Manu engendra la race humaine et reçut beaucoup d'autres bénédictions.

On sait que, peu à peu, la philosophie indienne se détacha des préoccupations matérielles et en vint à considérer la vie, avec ses incarnations successives, comme une source de malheur; cela affecta les mythes de création. L'histoire de Prajâpati, ou Brahmâ Prajâpati, qui fut créé par l'esprit, est caractéristique de cette pensée pessimiste. Quand Prajâpati sortit des eaux originelles, il jeta un regard autour de lui et pleura. Des larmes qu'il écarta de la main sortit l'air; de celles qui tombèrent dans l'eau sortit la terre; de celles qu'il fit remonter en se frottant les yeux sortit le ciel. Puis, en se débarrassant des enveloppes de son corps, Prajâpati créa successivement: les asura et l'obscurité; les humains et le clair de lune; les saisons et le crépuscule; les dieux et le jour; enfin la mort.

A gauche: *Çiva Natarâja (lit.: Roi des Danseurs, ou Seigneur de la danse) dansant sur le cadavre d'un démon nain, qu'il vient d'abattre. Sa victoire sur l'esprit du mal a des conséquences cosmiques, car la destruction du mal présage une création nouvelle et l'institution de l'ordre divin. L'auréole a une double signification: elle rend hommage à Çiva, et elle représente le cycle création-destruction-nouvelle naissance. Bronze du X^e siècle, provenant de Madras. Victoria and Albert Museum*

A droite: *Çiva et sa famille près d'un bûcher funéraire. Sous le nom de Bhûteçvara, il hante les cimetières et lieux d'incinération. Sa parèdre Pârvatî tient Kârttikeya sur se genoux et regarde Ganeça et Çiva enfiler les crânes des morts comme des perles. Peinture de Kângrâ, 1790. Victoria and Albert Museum.*

CRÉATION DE L'HOMME ET DE LA MORT

On dit que le premier homme et la première femme furent Yama et sa jumelle Yamî. Ils étaient les enfants de Vivasvant, le soleil levant, et de Çaranyû, fille de Tvashtri. A la demande instante de Yamî, ils fondèrent l'espèce humaine, bien que Yama ne fût pas certain que Varuna et Mitra voulussent qu'eux, Yama et Yamî, devinssent mari et femme.

Quand l'espèce humaine eut été fondée, Yama devint pour elle une sorte de pionnier: il fut le premier à explorer les régions cachées, et découvrit la route qui prit le nom de ''chemin des pères''; c'est celle qui permet aux morts de se rendre au ciel; l'ayant découverte, Yama fut non seulement le premier homme à mourir, mais, de plus, le Roi des Morts. Au début, les morts durent, comme Yama, faire toute cette route à pied. Mais ensuite, Agni fut nommé responsable du chemin des pères (en sanscrit: pitri); alors, quand on incinérait un mort, son feu faisait la distinction entre ce qu'il y avait de bon et de mauvais en lui. Les cendres, qui restaient à terre, représentaient tout ce qu'il y avait de mauvais ou d'imparfait, tandis que le feu enlevait dans les airs, intacts, la peau et les membres du défunt. Là, brillante comme les dieux et portée soit par des ailes, soit par un char, l'âme purifiée rejoignait son corps glorieux et était accueillie par ses ancêtres; ceux-ci mènent, au royaume de Yama, une vie de réjouissance. La vie future se déroulait donc dans un séjour délectable, elle était parfaite à tous égards; tous les désirs s'y accomplissaient, en présence des dieux, et un ''temps éternel'' était consacré à la poursuite des plaisirs. Parfois, on distingue le séjour des dieux de celui des pères, ou royaume de Yama; quoi qu'il en soit, les routes qui mènent à ces deux paradis sont aplanies par Agni, puisqu'elles commencent, sur terre, par le feu du sacrifice et celui du bûcher funéraire, respectivement.

A gauche: *Nirrita, dieu d'origine védique, associé à Yama, à cheval sur un homme et le dirigeant vers le sud-ouest, point cardinal dont il est le gardien. Comme le sud est la direction de Yama et de la mort, il est logique que Nirriti, parèdre de Nirrita, soit la déesse du déclin. Peinture de Trichinopoly, 1820. Victoria and Albert Museum*

Mais tous les morts n'avaient pas accès au paradis de Yama. Étant une forme de Mitra, et associé à Varuna, Yama était un juge des morts, portant le nom de Dharmarâja. Le dharma (vérité, droit, justice), selon lequel Yama jugeait les mortels qui demandaient accès à son paradis, était une forme du *rita* de Varuna, la Loi insondable. De même que, jadis, Varuna liait les coupables à l'aide de leurs péchés contre le rita, de même Yama condamnait les méchants et les incroyants soit à l'annihilation, soit au séjour dans un royaume d'obscurité appelé Put. Tel un berger, Yama jouait de la flûte, et buvait le soma en compagnie des autres dieux. A mesure que les morts s'approchaient de lui, il donnait aux fidèles des gorgées de soma, ce qui les rendait immortels. Il était secondé dans cette tâche par ses messagers, un pigeon et un hibou, ainsi que par deux chiens de garde à la robe sombre et rayée, dont chacun avait quatre yeux. Plus tard, on lui attribua un assistant appelé Chitragupta, ainsi que d'autres "huissiers".

Au début du moins, l'accent était mis sur les plaisirs du paradis de Yama, royaume de lumière où la vie s'écoulait sans soucis, où la nature était douce et l'air plein de rires et de musique céleste. La maison de réunion de Yama, construite par Tvashtri en or bruni, était aussi splendide que celle du soleil. Là, sous le nom de Pitripati (roi des pères), Yama était servi par des esclaves qui mesuraient la durée de la vie des mortels; il était entouré et adoré par des rishi et des pitri, vêtus de blanc et couverts d'ornements dorés. Cette maison était toute pleine de sons mélodieux, de parfums et de fleurs brillantes.

Toutefois, le paradis de Yama n'était pas sans rivaux; en particulier, il était égalé par les splendeurs et les délices des paradis de Varuna et d'Indra. Dans le sien, Varuna n'était plus le juge des morts, comme il l'avait été au temps où il siégeait à côté de Yama; il était déjà devenu le seigneur de l'océan. Construit par Tvashtri ou Viçvakarman à l'intérieur de la mer, ce paradis avait des murs et des voûtes d'un blanc immaculé, entourés d'arbres célestes faits de joyaux brillants, et qui portaient des fleurs et des fruits en permanence; des oiseaux chantaient partout. Dans sa blanche maison de réunion, Varuna trônait avec sa reine, tous deux couverts de bijoux, d'ornements d'or et de fleurs. Ils étaient servis par les divinités secondaires: les Âditya, les Nâga (serpents), des Daïtya et des Danava (démons de l'océan), les esprits des cours d'eau, des mers et autres étendues liquides, ainsi que par des personnifications des points cardinaux et des montagnes.

Quant au paradis d'Indra, également construit par Tvashtri, il était appelé Svarga et se trouvait au sommet du Mont Meru, mais pouvait être déplacé à volonté, comme un char. A l'instar des autres paradis, il était orné d'arbres célestes et tout plein de chants d'oiseaux et de parfums de fleurs. Indra siégeait en gloire dans la maison de réunion, en vêtements blancs ornés de guirlandes de fleurs, portant des bracelets étincelants et une couronne. Il était accompagné par sa reine, et servi par les Marut, les principaux dieux, des sages et des saints, dont les âmes pures, exemptes de péché, resplendissaient comme la flamme. C'est encore ainsi que certains imaginent, de nos jours, le paradis d'Indra. On n'y trouve ni souci, ni souffrance, ni crainte, car il est habité par les esprits de la prospérité, de la religion, de la joie, de la foi et de l'intelligence. C'est aussi au paradis d'Indra que l'on rencontre les esprits du monde physique: vent, tonnerre, feu, eau, nuages, plantes, étoiles et planètes. La création se renouvelle au moyen des chants et des danses des Apsara et des Gandharva, deux classes d'esprits célestes, des héros ou guerriers divins se livrent à des jeux d'adresse; enfin, des rites sacrés sont célébrés. Les messagers des dieux passent et repassent dans leurs chars célestes. On pensait que le paradis dont le maître était le dieu-guerrier servait avant tout de séjour, permanent ou temporaire, aux guerriers. Selon le *Mahâbhârata*, par exemple, Indra accueille son fils Arjuna, qui a des dons exceptionnels dans l'art de la guerre, et le retient plusieurs années sur le Mont Meru; il reçoit dans son paradis les héros tombés, pour l'un ou l'autre camp, car tous ceux qui ont accompli leur devoir de soldats y sont admis. Certains y jouissent de privilèges spéciaux, comme Bhîshma, qui retrouva sa situation de vasu (les vasu sont les conseillers d'Indra).

A mesure que ces autres paradis se multipliaient, le rôle de Yama se modifia; en outre, l'idée s'était fait jour que le paradis récompensait la vertu, au lieu d'être simplement le séjour de la plupart des morts, à moins qu'ils aient le malheur de ne pas avoir d'enfants pour offrir à leur intention les sacrifices appropriés. Au début, la perspective d'aller au séjour des pères était simplement moins séduisante que celle de recevoir, de la part des dieux, des honneurs spéciaux; plus tard, on en vint à croire que le royaume de Yama était non pas un paradis, mais un enfer, dont les supplices furent décrits avec des détails de plus en plus poussés, et Yama lui-même devint un personnage terrorisant. Les avis diffèrent sur le nombre d'enfers qu'il y a dans son royaume; certains disent des centaines de milliers, d'autres disent vingt-huit, d'autres sept seulement. Les supplices infligés sont appropriés au péché particulier du damné. Par exemple, les gens cruels sont bouillis dans de l'huile; ceux qui ont fait souffrir des animaux sans nécessité sont attachés à un emplacement où un monstre les déchire sans jamais les achever; ceux qui ont tué un brâhmane vont dans un enfer où le plancher est une fournaise et le plafond une poêle à frire; les rois tyranniques sont écrasés entre deux meules; ceux qui ont tué des moustiques sont torturés par l'insomnie; les gens inhospitaliers sont métamorphosés en

Page suivante à gauche: *Détail d'une statue de Harihara. La tête est nettement divisée: sa moitié gauche est surmontée par la coiffure cylindrique de Vishnu, tandis que l'arcade sourcillière droite, sur laquelle on peut voir le troisième œil de Çiva, est couronnée par la chevelure touffue de ce dieu, dans laquelle se trouve le croissant de lune, symbole de Nandin. La main droite porte le triçûla, trident de Çiva. Grès khmer, VI^e siècle; trouvé à Préï Krabas*

Page suivante à droite: *Vishnu en Varâha, avatâra sanglier, montant des profondeur de l'océan. Dans le creux de l'un de ses bras gauches, il porte la déesse de la Terre, Bhumî ou Prithivî, qu'il a sauvée. D'en haut, Brahmâ (à d.) et Çiva (à g.) contemplent la scène, tandis que des humains célèbrent un culte. Sculpture sur ardoise, style de Chauham, XII^e siècle. Victoria and Albert Museum*

vers et jetés dans un enfer où ils se mangent les uns les autres; ceux qui ont épousé quelqu'un d'une autre caste sont obligés d'enlacer des statues chauffées au rouge; les princes et ministres qui ont provoqué des dissensions religieuses sont précipités dans un fleuve impur où ils sont cuits et donnés en pâture aux bêtes aquatiques.

Ces théories complexes sur la vie future se développèrent en opposition aux croyances généralement reçues dans les milieux plus philosophiques de la période brâhmanique. De même que le peuple avait personnifié la notion de brahman pour en faire un créateur, Brahmâ, de même une croyance de plus en plus marquée en la métempsychose (transmigration des âmes) fut le seul élément de la doctrine brâhmanique sur la mort et la vie future que les masses aient largement adopté; le peuple se méprit sur la signification de la doctrine brâhmanique selon laquelle l'âme se libère enfin du cycle éternel des nouvelles naissances, ou *samsâra*, quand elle comprend son identité avec l'esprit universel.

On croyait généralement que les méchants allaient au sud de l'un des enfers de Yama, ou bien renaissaient comme vers, papillons de nuit ou serpents venimeux, tandis que les bons étaient envoyés soit au séjour des pères, par une route dirigée vers le sud-est et qui traversait la lune, soit en direction des dieux, vers le soleil (donc au nord-ouest). De même que l'on faisait des différences entre les méchants, on en fit entre les bons. Yama cessa de présider au séjour des pères et les dieux n'occupèrent plus cette région, étant allés dans l'un ou l'autre des divers paradis. Ceux qui, désormais, suivirent le chemin menant au séjour des pères furent ceux qui avaient respecté leur dharma (offert des sacrifices, distribué généreusement des aumônes et pratiqué l'austérité), autrement dit suivi la tradition. Ces hommes traversaient d'abord une fumée, puis une nuit, arrivaient ensuite au séjour des pères, et passaient enfin sur la lune. Là (songeons à l'association Soma-lune et soma-ambroisie), ils devenaient la nourriture des dieux; les dieux les libéraient ensuite dans l'espace et, de l'air, ils passaient successivement dans les nuages, la pluie et donc de nouveau la terre où, devenant de la nourriture, ils provoquaient, chez les femmes et les hommes, l'apparition du principe de vie, de sorte qu'ils revenaient au monde. Dans le même ordre d'idées, on croyait que les étoiles étaient les âmes des morts (surtout des saints et des héros), ou parfois celles des mortes.

Les morts vertueux qui avaient le droit de "suivre le chemin des dieux" étaient ceux qui, durant leur vie, avaient eu la foi, autrement dit qui étaient parvenus à se fondre avec l'esprit universel et, par là, à se libérer du samsâra. Le feu de leur bûcher funéraire purifie leurs natures corporelles qui deviennent flammes; puis ils traversent le jour, le monde des dieux et l'éclair. Ensuite, l'Être Suprême les conduit au royaume du brahman, divin esprit universel sans commencement ni fin qui ignore le déclin, où les morts y connaissent un bonheur éternel.

Parmi les personnes qui restaient attachées à l'idée d'une vie future passée en présence des dieux védiques, la notion de "chemin des dieux" était sujette à contresens. Bien que l'idée de métempsychose, ou succession de naissances en fonction du karman (sort fixé par les actes accomplis durant les vies précédentes), fût universellement admise, les croyances antérieures se perpétuaient. On croyait que ceux qui avaient mené une vie de vertu avaient droit à une sorte de parenthèse dans le cycle de leurs naissances: ils restaient quelque temps dans le paradis d'Indra. D'autres conservaient l'idée que l'homme pouvait profiter, dans le paradis d'Indra, de ses bonnes actions, avant d'aller purger sa peine en enfer. Ou bien, dans le cas des rois (qui, par définition, ne peuvent pas ne pas commettre d'injustices), on croyait qu'ils devaient subir une vision de l'enfer avant d'être admis au ciel.

A gauche: *Rudra, le dieu védique qui est à la fois bienveillant et terrible. C'est une forme ancienne de Çiva, ce grand dieu membre de la future trinité hindoue, et c'est surtout sous le nom de Bhaïrava qu'il lui ressemble. Néanmoins, aussi polyvalent que Çiva, il est également le guérisseur. Sculpture provenant des temples rupestres d'Ellora, VIII^e siècle.*

A droite: *Dieu relativement secondaire dans les Vêda, Vishnu devint, dans l'hindouisme, le Grand Préservateur, le dieu bon et compatissant qui, avec Vrahmâ (le Créateur) et Çiva (le Destructeur), constitua la trinité de cette religion. Sculpture Pâla, VIII^e siècle.*

A gauche: *Brahmâ, le Créateur, montrant trois de ses quatre têtes. Dieu de la sagesse et gardien des Veda, Brahmâ passe pour avoir engendré l'humanité dans son ensemble, mais plus spécialement les brâhmanes. Des cordons sacrés sont bien en évidence sur ses bras. Grès de Battambang, X^e siècle.*

Çiva Lingodbhava. Représentation courante du linga ou organe sexuel masculin, symbole du pouvoir créateur de Çiva et de la force qui, à en croire ses fidèles, fait de lui le plus grand des dieux. Granit de Tanjore. X^e siècle.

PANTHÉISME ET POLYTHÉISME

Si paradoxal que cela soit, pour une période qui s'est souciée avant tout de mettre ses croyances en système, l'époque brâhmanique et celle qui l'a suivie immédiatement sont marquées par la confusion dans le domaine religieux. On inventait constamment de nouveaux systèmes, tout en conservant les anciens; il fallut construire des mythes pour expliquer à la fois la tendance au panthéisme, favorisée par les spéculations abstraites des prêtres, et les rivalités qui subsistaient dans le vieux panthéon védique où des dieux comme Varuna, Indra, Mitra, Agni et Soma se disputaient la suprématie. Le compromis le plus courant consista à donner à Varuna le rôle de dieu d'un panthéisme, bien que Brahmâ fût considéré comme le dieu-univers, ou esprit universel, qui se trouvait derrière lui. Ainsi, Brahmâ, le créateur, s'était confondu avec le *brahman*, esprit du monde. D'autres divinités se subdivisèrent, chacune de leurs fonctions recevant un nom particulier; ce processus fut favorisé par une tendance corollaire: l'absorption des divinités secondaires par les plus importantes. Par exemple, Sûrya eut des noms supplémentaires signifiant "le nourricier" (Savitri), "le brillant" (Vivasvant), "faiseur de lumière", etc. Un réveil de tendances anciennes dans l'évolution des croyances de l'Inde ajouta encore à la complication de ce système. Par exemple, on remit en honneur les influences iraniennes, comme le prouve la place que prit Agni (il était peut-être néanmoins d'origine indienne), ou encore le Soleil et la Lune, ainsi que l'importance attachée à l'opposition entre lumière et obscurité, symbole de l'opposition entre dieux et démons, ou paradis et enfer. Des tendances dravidiennes se devinent derrière le fait que les déesses devinrent des "Puissances" indépendantes, et non plus de passives parèdres de leurs époux; derrière, aussi, la place réservée au sacrifice et aux cultes de fécondité.

Le plus important de tout fut l'apparition de Çiva et l'ascension de Vishnu. Si Çiva est en partie l'héritier de Rudra, il rappelle une divinité pré-aryenne adepte du yoga, le Seigneur des Animaux et ses parèdres font penser aux déesses-mères de la même période qui exigeaient des sacrifices. Vishnu ressemble moins à son homonyme védique qu'à une autre divinité non-aryenne, Varuna, dont le *rita* est entretenu par Vishnu sous le nom de dharma.

Comme le pouvoir des prêtres augmentait parallèlement à l'inintelligibilité de leurs idées, les laïcs durent se forger dans une certaine mesure leurs propres croyances, ce qui modifia en partie la conception de la divinité. L'expression populaire des mythes et la réapparition des cultes anciens furent souvent tolérées par les brâhmanes dont le souci principal était, à l'époque, de conserver leur popularité dans leur propre peuple, afin d'avoir la confiance des conquérants étrangers qui gouvernaient l'Inde. Ils consolidèrent encore leur position en répandant des idées nouvelles concernant le sacrifice (rite dont, bien entendu, ils avaient le monopole). Le sacrifice consistait généralement en une offrande de soma ou, plus tard, de lait ou de caillé; il passait pour indispensable au maintien de l'énergie divine et à la continuation du cycle normal de l'univers. Les prêtres finirent donc par tenir en mains les dieux qui dépendaient d'eux pour leur subsistance; les dieux furent ainsi victimes d'un affaiblissement relatif, tandis que les prêtres voyaient leur pouvoir augmenter à proportion; vint le jour où l'on put dire ouvertement qu'ils étaient plus grands que les dieux qu'ils "servaient"!

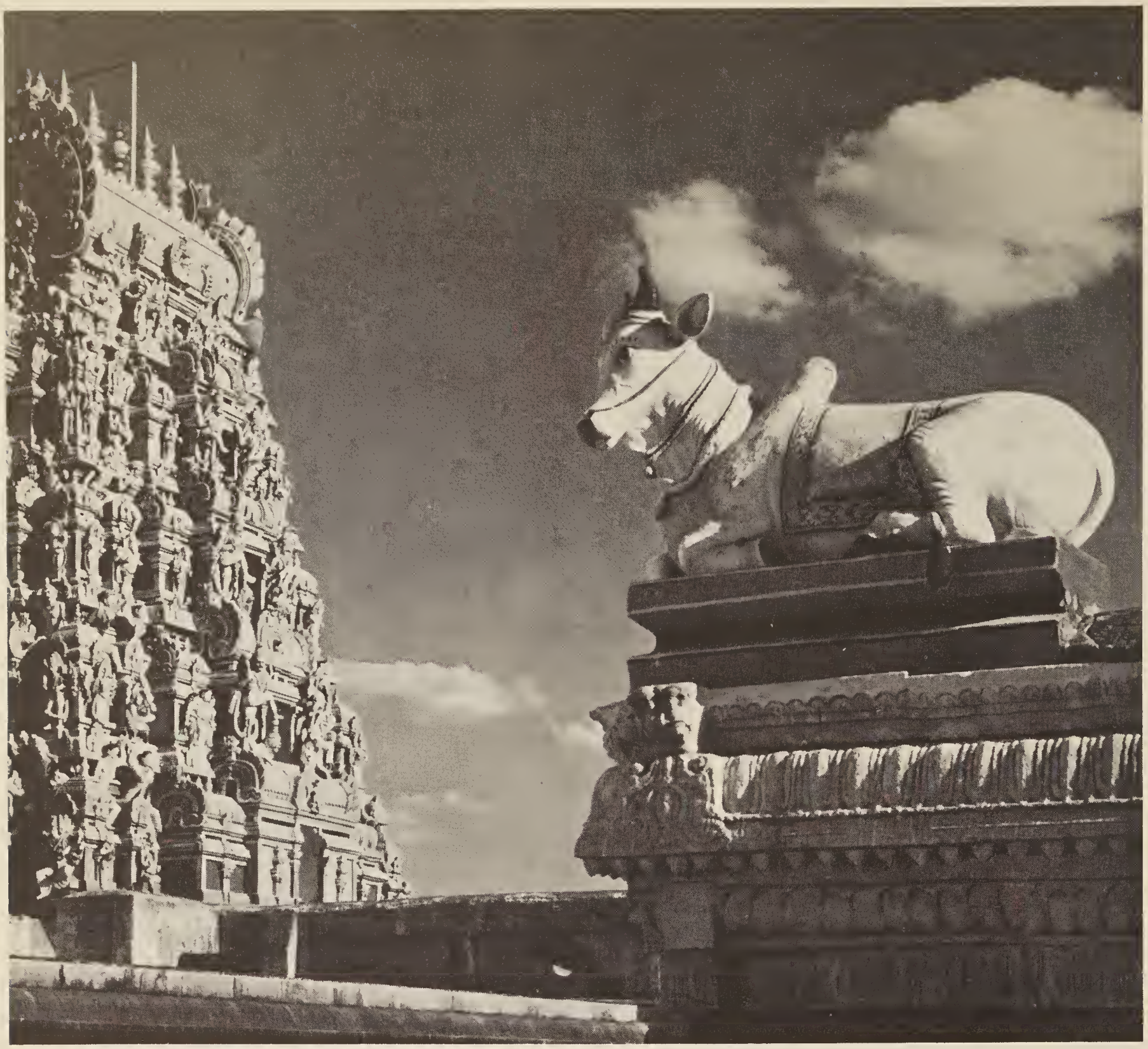
C'est ainsi que, grâce à leur qualité de spécialistes du sacrifice, les prêtres furent les premiers à échapper à la suzeraineté des dieux. Les sages firent un pas de plus, car, par leurs austérités et par les connaissances qu'ils accumulaient, ils purent être assimilés à l'âme du monde avant même de mourir; nous avons vu que l'un d'eux, Manu, put même survivre aux cataclysmes périodiques et jouer le rôle de créateur, récompense encore infiniment supérieure à la délivrance du cycle des naissances successives.

Ces transformations intéressèrent la religion telle qu'elle était généralement pratiquée, bien que la foi ésotérique, en insistant sur la valeur incomparable de la connaissance, de l'union de l'âme individuelle avec l'Absolu, tendît à contester la valeur du sacrifice. Cette insistance sur la connaissance, ou sur une philosophie aussi profonde que possible, était une étape sur le chemin qui mena, de la croyance au soma comme source de force, à la croyance aux vertus énergétiques de l'austérité. L'un des facteurs d'hérésie (celles-ci ne manquèrent pas) fut la contradiction qui existait entre les pratiques sacerdotales et les idées des philosophes. Parmi les hérésies, nous devons mentionner la jaïnisme et le bouddhisme. Les Jaïna mettaient au premier plan le salut personnel, obtenu par l'austérité et l'ahimsâ ("non-nuisance"); ils croyaient que les dieux du panthéon traditionnel étaient incapables d'atteindre au niveau spirituel des saints de la terre; ils rejetaient l'idée de divinité suprême en faveur d'un Absolu consistant en une pluralité d'âmes. Le bouddhisme, autre mouvement hérétique du V^e^ siècle av. J.-C., rejetait également le sacerdoce (comme Mahâvîra, le Bouddha était un kshatriya, un membre de la caste militaire), et le système des castes en général. Comme les cultes du "réveil" hindou, le bouddhisme plonge ses racines dans des croyances plus anciennes, par exemple la mythologie de la lumière et des ténèbres (la dynastie du Bouddha était celle dite du soleil), et dans certaines croyances pré-aryennes touchant la nouvelle naissance grâce à la mort et le détachement spirituel du monde.

Pour un millier d'années, le bouddhisme fut la religion dominante dans l'élite, tandis que le peuple en pratiquait couramment une forme simplifiée à son usage (entendons qu'elle comportait une mythologie). Mais on continuait d'adorer les divinités védiques ou celles qui en étaient issues, et le culte du feu, comme celui du soma, étaient très répandus. C'est grâce à cette continuité sous-jacente de la croyance aux dieux traditionnels que le réveil hindou du V^e^ siècle de notre ère fut possible.

Les nouveaux cultes proposaient, des divinités incarnées, une conception plus aisément acceptable et mettaient au centre de la religion des mythes antiques. Mais leur doctrine comportait également plusieurs des notions philosophiques venues des *Upanishad*, textes qui avaient été le point de départ du bouddhisme. Ainsi, l'hindouisme devint une religion globale, qui put aller jusqu'à prétendre que le Bouddha, fondateur de son plus dangereux rival, n'était qu'une manifestation, un avatâra, de sa propre divinité suprême. Si l'ère brâhmanique avait postulé un dieu-père ou créateur, si les auteurs des *Upanishad* avaient donné à entendre que, derrière le dieu créateur, il y avait un Esprit Universel ou Être Suprême, auquel les hommes doués pour la spiritualité pouvaient s'unir par la méditation (avec ou sans austérités), le nouvel hindouisme assimila les dieux de sa trinité à cet Esprit Universel, tout en indiquant que ces divinités suprêmes, non contentes d'englober, par leurs natures diverses, les dieux de l'ancien panthéon, pouvaient, en vertu de la notion d'avatâra, s'incarner sur terre sous forme de héros.

L'hindouisme était radicalement différent du bouddhisme, comme le prouvent son souci des événements de l'histoire terrestre et la façon dont il développa la notion créée par les brâhmanes, celle de dharma. Le dharma devint la droiture et la justice, incarnées dans des obligations sociales, celles de la caste. Désormais, suivre le dharma, ce fut marcher sur le chemin du salut, et le sacrifice passa au second plan. La "sécularisation" eut une autre conséquence. En fait, les philosophes favorisèrent involontairement un certain cabotinisme dans l'accomplissement de pratiques ascétiques encore plus creuses que celles des cultes sacrificiels dénaturés. Et, de même que, dans la pensée du vulgaire, le yogi était plus admirable à cause de ses prouesses physiques qu'à cause de ses progrès spirituels, de même, les cultes nouveaux de Vishnu et de Çiva, conçus primitivement comme un contrepoids spiritualiste aux abstractions du bouddhisme, favorisèrent dans bien des cas un polythéisme grossier, un retour aux croyances pré-védiques. Ce retour en arrière est manifeste dans les grandes épopées. Bien que le *Mahâbhârata* n'ait pris sa forme définitive que vers le V^e^ siècle ap. J.-C. et soit, aujourd'hui encore, considéré comme scripturaire, il est, fondamentalement, un recueil des mythes qui avaient eu cours au millénaire précédent.



La mythologie hindoue

La trinité hindoue

Comme nous l'avons vu, l'idée d'une triade divine est enracinée dans les plus antiques croyances de l'Inde et semble devoir son origine aux cultes solaires, car le soleil "à trois corps" avait trois fonctions: il créait par sa chaleur fertilisante, il conservait par sa lumière, et il détruisait par ses rayons brûlants. La triade, en tant que telle, subsista, mais ses membres changèrent: les Âditya (Varuna, Mitra et Aryaman) cédèrent la place à Agni, Vâyu et Sûrya, puis Vâyu fut, à son tour, détrôné par Indra. Parfois, on croyait simplement que ces dieux étaient les trois plus importants; d'autres fois, on les considérait comme les composants d'un seul et unique dieu englobant le monde entier: Agni étant le dieu de la terre, Vâyu ou Indra celui de l'atmosphère et Sûrya celui du ciel. Dans le *Rigveda*, Indra est étroitement lié non seulement à Agni, mais aussi à Vishnu (sous sa forme ancienne). Puis, durant la période brâhmanique, et surtout celle des Upanishad, ce fut Vishnu, et non Indra, qui fut le principal dieu du panthéon védique à avoir survécu, ce qui le désignait pour prendre place dans la triade. De même, Rudra Çiva fut très tôt assimilé au feu, par sa fonction de dieu de l'éclair rouge, et put ainsi prendre la place d'Agni. La première combinaison de dieux hindous fut Harihara, qui n'est que Vishnu et Çiva traités comme un seul dieu. Pourtant, cette union allait à l'encontre de la tradition de la triade, et c'est peut-être pour respecter la forme que l'on ajouta à ces deux dieux Brahmâ, qui était officiellement le dieu-univers, de façon à composer une trinité.

Mais cette trinité n'était pas un simple prolongement de la triade du feu: elle introduisait une idée nouvelle, cel-

Nandin, le taureau qui sert de monture à Çiva. Gardien de tous les quadrupèdes, il est le camérier de Çiva, et s'occupe de la musique qui accompagne le Tândava, danse de Çiva Natarâja. Décoration des abords du temple de Çiva à Perûr.

le de la conjonction et de l'unité des trois actes, création, conservation et destruction, idée qui s'inscrivait dans la doctrine nouvelle du cycle constitué par la vie, la mort et la nouvelle naissance. Dans une large mesure, la triade avait, en tant que telle, une signification mystique. Mais, bien que l'idée d'un dieu trinaire comprenant les trois composants de la trinité fût ancienne, elle prit une importance inédite dans les sectes; en effet, les Vishnouites et les Çivaïtes affirmèrent (et tentèrent de prouver au moyen de mythes) que le dieu qu'ils servaient respectivement était non seulement le plus grand de tous, mais, en fait contenait en lui-même la triade tout entière. L'un de ces mythes raconte que Vishnu et Brahmâ se disputèrent sur la question de savoir lequel d'entre eux était le plus vénérable. Quand ils se furent querellés pendant quelque temps, il apparut devant eux une colonne de feu, semblable à une centaine de flammes capables de consumer l'univers. Les deux dieux furent stupéfaits de cette vision et décidèrent de trouver la source de la colonne. Vishnu prit donc la forme d'un énorme sanglier et descendit la colonne pendant mille ans, tandis que Brahmâ prenait l'apparence d'un cygne léger et remontait la colonne pendant un millier d'années également. Aucun n'atteignit une extrémité, et ils revinrent à la rencontre l'un de l'autre. Quand ils se rejoignirent, épuisés, là où ils s'étaient séparés, Çiva leur apparut; ils comprirent alors que la colonne de feu était le linga de Çiva et confessèrent qu'il était le plus grand et le plus vénérable des dieux.

Brahmâ

En tant que créateur, Brahmâ passe parfois pour avoir été le premier des dieux, le constructeur de l'univers et le gardien du monde. Dans d'autres cas, néanmoins, il est considéré comme étant lui-même la créature de l'Être Suprême, Pitamaya, le père de toute l'humanité, lequel possède l'existence par définition. Dans les Purana, Brahmâ est le fils de l'Être Suprême et de Mâyâ, son énergie; ou bien il est sorti de l'œuf d'or cosmique qui flottait sur l'océan cosmique; ou bien encore, il est né d'un lotus surgi de l'ombilic de Vishnu.

Bien qu'il passe parfois pour s'être créé lui-même, le rôle de Brahmâ, quand il est considéré en tant que membre de la trinité hindoue, est exclusivement celui de créateur, sa fonction de dieu de l'univers passant généralement soit à Vishnu, soit à Çiva. Comme le monde est déjà créé, on accorde une bien plus grande attention à ces autres dieux, le Conservateur et le Destructeur, qui ont "détourné" à leur profit les mythes primitivement rapportés à Brahmâ, par exemple l'énumération de ses dix formes, qui, à propos de Vishnu, devient la doctrine des avatâra. De ces mythes, il ne survit que des traces, par exemple dans le mythe de la création de Manu, où Brahmâ se présente sous les traits d'un poisson. Dans l'ensemble de la mythologie hindoue, Brahmâ est souvent présenté comme inférieur à Vishnu ou à Çiva, ou bien encore comme la victime d'un sage ou d'un démon qui, par leur ascèse, obligent Brahmâ à leur faire une concession, de sorte que, pour finir, l'un des deux autres grands dieux doit intervenir pour rétablir l'ordre.

Théoriquement, Brahmâ est révéré à l'égal de Çiva et de Vishnu. Il est le dieu de la sagesse, et l'on dit que les quatre Veda ont surgi de sa tête. Son paradis passe pour contenir, à un degré supérieur, toutes les merveilles de ceux des autres dieux et de la terre.

La monture de Brahmâ est une oie. Sa peau est rouge, il arbore des vêtements blancs. Il a quatre bras et porte soit les Veda et son sceptre, soit une cuiller sacrificielle, soit un rosaire, soit un arc, soit une aiguière. Mais ses quatre têtes restent son trait le plus saillant. A l'origine, il n'en avait qu'une, il en acquit quatre autres, puis en perdit une. Ayant créé, à partir de sa propre substance, une femme semblable à lui, Brahmâ s'en éprit. Timide, cette jeune fille (qui s'appelle indifféremment Satarupâ, Sâvitrî, Sarasvatî, Vâc, Gâyatrî et Brâhmanî) fut gênée par ses regards d'adoration et se détourna pour les fuir. Mais, comme elle passait à droite du dieu, puis à sa gauche, puis derrière lui, une tête supplémentaire lui poussait dans chacune de ces directions. Pour finir, elle monta au ciel et une cinquième tête apparut alors, pour la regarder. Brahmâ s'unit à cette déesse, qui était à la fois sa fille et sa femme, et de cette union sortit l'espèce humaine.

C'est Çiva qui priva Brahmâ de sa cinquième tête; les détails de l'aventure varient selon les versions du mythe. Toutes tendent cependant à illustrer la tension qui existait entre ces deux dieux. Parfois, on dit qu'ils naquirent simultanément de l'Être Suprême et se disputèrent immédiatement la primauté. D'autres disent que Çiva sortit de la tête de Brahmâ, et d'autres encore, qu'il le créa, à la suite de quoi Brahmâ lui aurait rendu un culte et lui aurait servi de conducteur de char. En ce qui concerne cette cinquième tête, une version veut que Brahmâ ait prétendu être supérieur à Çiva, qui lui aurait alors coupé une tête avec l'ongle. Une seconde version dit que Çiva coupa la tête parce que Brahmâ avait dit à Vishnu un mensonge, dans l'espoir d'établir sa supériorité sur ce dernier dieu. Dans une troisième version, Çiva punit Brahmâ d'avoir, en état d'ivresse, commis un inceste avec sa fille. Il en existe une variante qui dit que celle-ci était Sandhyâ, parèdre de Çiva, et qu'elle tenta d'échapper aux avances de son père en se métamorphosant en daine; mais Brahmâ la poursuivit à travers le ciel sous la forme d'un daim. Çiva, qui voyait tout cela, tira une flèche qui coupa la tête du daim et Brahmâ lui rendit hommage ensuite. La quatrième version dit que Brahmâ demanda qu'il lui naquît un fils, Çiva, et que Çiva, qui lui avait promis de lui accorder n'importe quelle requête, tint sa promesse, mais le punit pour son insolence, en prononçant une malédiction qui le priva d'une tête. Or, ce faisant, Çiva commettait un brahmanicide, puisque Brahmâ passait pour être le premier des brâhmanes. En punition de ce crime, il fut paralysé, ce qui le livrait aux attaques d'un démon créé par Brahmâ. Il s'enfuit et fut obligé de faire pénitence.

Outre qu'il avait donné la vie à l'espèce humaine en général, Brahmâ était le père de Daksha qui naquit de

Brahmâ à cinq têtes chevauchant une oie. Né avec une seule tête, Brahmâ en acquit quatre de plus afin de ne pas perdre de vue la parèdre qu'il s'était créée. Plus tard, Çiva lui en coupa une, ce qui lui en fit quatre seulement. Ici, Brahmâ tient un sceptre, un rosaire et une aiguière. Dessin sur talc, sud de l'Inde. Victoria and Albert Museum.

son pouce et devint le chef des prajâpati, sages associés à la création de Brahmâ. Daksha avait donné sa fille en mariage à Çiva; néanmoins, il insulta le dieu, jusqu'au moment où, intimidé par sa violence, il fut obligé de reconnaître la supériorité de Çiva sur lui-même et son propre père, Brahmâ.

Çiva

Rudra, le précurseur védique de Çiva, était le dieu rouge de l'éclair et de l'orage, le dieu terrifiant qui vivait dans les montagnes, le dieu du bétail et de la médecine qu'il fallait se rendre propice. A cause de l'éclair, Rudra fut associé à Agni, dieu du feu, qui consumait et transmettait le sacrifice. Ayant Rudra pour ancêtre, Çiva pouvait prétendre à sa succession comme prêtre des dieux et candidat à la suprématie divine.

Contrairement à Brahmâ, personnification d'un principe abstrait relativement récent, Çiva combinait à ses antécédents védiques des traits remontant à une période encore antérieure au védisme. Il avait en effet des caractères hérités du dieu du yoga dans la civilisation de l'Indus, et, surtout dans les épopées, on disait que sa puissance venait de l'ascèse, donc plutôt du yoga que du sacrifice. Cette puissance confirmait d'ailleurs son droit à être le prêtre des dieux. En tant que yogi, Çiva est décrit comme ayant un visage aussi blanc que la neige, portant une peau de tigre et ayant les cheveux en broussaille. Il élargit la fonction de dieu du bétail, qui lui venait de Rudra: il la combina à celle du Seigneur des Animaux, divinité pré-aryenne. On sait que le taureau est, universellement, un symbole de fécondité, et cet aspect du Seigneur des Animaux était attaché à Rudra. Mais ce dieu pré-aryen exigeait des sacrifices, ce rite de mort, de violence et de meurtre était lié à la fécondité animale et végétale; fondement du culte des peuples agriculteurs, le sacrifice était aussi celui de la mythologie indienne, aux périodes pré- et post-aryennes. Ainsi, Çiva est confirmé, dans son aspect de dieu de la fécondité, par son assimilation au yogi Seigneur des Animaux, cependant que l'aspect violent de Rudra est encore plus marqué chez lui. C'est ainsi que Çiva le Destructeur devient, en même temps, Çiva le fertilisateur, le créateur, le "dieu de bon augure". En ce sens, son activité destructrice est capitale pour celle de Brahmâ, le créateur, et c'est pourquoi Brahmâ est parfois déclaré inférieur à Çiva. Telle est la raison pour laquelle Çiva porte les noms de Mahâdeva (Grand Dieu) et d'Içvara (Seigneur). Son pouvoir suprême de créateur est célébré dans le culte de son symbole essentiel, le linga (phallus).

Çiva donne à tout instant des preuves de son art de pratiquer l'ascèse en vue d'augmenter sa puissance. Par exemple, dans la version épique du récit de la victoire d'Indra sur Vritra, ce dernier avait acquis le pouvoir de susciter des illusions, une énergie infinie, et même une domination absolue sur les dieux, car Brahmâ n'avait pas pu lui refuser ce pouvoir, après que Vritra se fût livré à l'ascèse. De tous les dieux, seul Çiva eut alors une force suffisante, qu'il avait acquise par son yoga, pour être mesurée à celle de Vritra. Et c'est Çiva qui, en soutenant Indra et en lui prêtant le secours de sa vigueur, lui permet de triompher de Vritra.

Une autre fois, Çiva acquit une force qui le rendit supérieur à tous les dieux réunis. Un jour, les asura avaient reçu de Brahmâ le don de trois châteaux qui ne pouvaient être conquis que par un dieu, et cela seulement s'il pouvait les détruire d'une seule flèche. Depuis ces bastions, les asura firent la guerre aux dieux, aucun de ceux-ci n'ayant la force de lancer le trait fatal. Indra, roi des dieux, demanda conseil à Çiva; celui-ci répondit qu'il prêterait la moitié de sa force aux autres dieux, de sorte qu'ils seraient capables de vaincre leurs ennemis. Mais les dieux ne purent même pas supporter la moitié de la force de Çiva et préférèrent lui prêter la moitié de la leur; il se mit alors en mesure d'anéantir les asura. Seulement, au lieu de rendre aux autres dieux leur moitié de force, il la garda pour son usage personnel, ce qui fit de lui, désormais, le plus grand de tous les dieux.

On le décrit parfois comme le pourfendeur de démons; dans cette fonction, il s'appelle Natesa; on le représente dansant sur la dépouille d'un asura. Parfois, il porte une peau d'éléphant ayant appartenu à un asura tué par lui.

Mais ses dons n'étaient pas toujours aussi mal employés: on adorait en lui celui qui donnait la longévité, le dieu de la médecine, et son aide était précieuse pour fortifier les guerriers. En un certain sens, il manquait de discrimination dans ce rôle, il était prêt à aider quiconque l'adorait. Dans le *Mahâbhârata*, par exemple, il est dit qu'Arjuna se rendit dans l'Himâlaya pour y sacrifier aux dieux afin qu'ils lui fussent propices, avant le commencement de la guerre; il rencontra Çiva, déguisé en montagnard, et se battit avec lui. Quand il découvrit qui était son adversaire, il l'adora, et reçut non seulement son pardon, mais, en outre, une arme magique très précieuse. D'autre part,

Açvathâman, qui était de l'autre camp dans la guerre du bhârata et qui, lui aussi, se battit obstinément contre Çiva jusqu'à ce qu'il comprît qui il était, se jeta spontanément, en l'honneur de ce dieu, sur un bûcher sacrificiel, car c'était la seule offrande qu'il pût faire; pour le remercier, Çiva entra dans son corps, ce qui lui permit de massacrer tout ce qui se trouvait à sa portée.

Un autre de ses bienfaits est de distribuer les sept fleuves sacrés. Le Gange, qui fait le tour de la ville de Brahmâ, sur le Mont Meru, dans l'Himâlaya, descend de la montagne avec impétuosité. Pour diviser le courant, Çiva se tient derrière les eaux, qui se fraient un chemin à travers ses boucles et se divisent ainsi en sept branches, qui sont les fleuves sacrés de l'Inde. Çiva rendit aux dieux, et par là au monde en son entier, un service capital pendant que l'on barattait l'océan de lait pour produire l'amrita, ou ambroisie, qui était destiné à renforcer les dieux dans leur lutte contre les démons. Au bout d'un certain temps, le serpent Vâsuki, que les dieux utilisaient pour imprimer un mouvement de rotation à la montagne qui leur servait de batteur, cracha du poison; ce poison allait couler dans l'océan de lait, contaminer l'ambroisie et causer la perte des dieux; mais Çiva fit un pas en avant, recueillit le poison dans sa bouche, et faillit l'avaler; il ne fut sauvé que par les efforts de son épouse Pârvatî qui, en l'étranglant, retint le poison dans sa gorge, de sorte que celle-ci devint bleue.

Outre le fait que sa gorge est bleue, Çiva est représenté comme un homme au teint clair, qui a cinq visages, quatre bras et trois yeux. Le troisième œil apparut un jour au centre de son front: par jeu, Pârvatî lui avait couvert les deux yeux, et plongé ainsi le monde dans les ténèbres, ce qui le menaçait de destruction. Cet œil est une arme redoutable, car, en le dardant sur ses ennemis, Çiva peut les anéantir par le feu. C'est avec cet œil qu'il tue tous les dieux et toutes les autres créatures lors des destructions périodiques de l'univers. Ses autres armes sont un trident appelé Pinâka; ce symbole de l'éclair caractérise Çiva en tant que dieu de l'orage; puis une épée, un arc nommé Ajagava, et une massue terminée par un crâne, appelée Khatvânga. On peut aussi compter parmi ses armes les trois serpents qui sont enroulés autour de son corps et, le cas échéant, relèvent la tête pour menacer ses ennemis; l'un est lové dans sa chevelure dressée et enchevêtrée et il darde sa tête au-dessus de celle du dieu; le second est soit sur son épaule, soit autour de son cou; le troisième, enfin, n'est autre que son cordon sacré.

Outre ces armes, la plupart des attributs personnels de Çiva soulignent les aspects violents de ce dieu, ceux sous lesquels il est le plus connu. Citons sa coiffure de serpents et son collier de crânes, qu'il porte quand il hante les cimetières, sous le nom de Bhûteçvara, "seigneur des spectres" ou "des esprits malins". Sous son nom de Bhaïrava ("le Cruel"), sa violence est mise en vedette; car on dit alors qu'il prend plaisir à la destruction pour elle-même. Dans les rôles de ce genre, Çiva est servi par des troupes d'esprits malins et de démons. Dans celui de juge maintenant sévèrement le bon ordre, il porte un tambour en forme de sablier, et une corde avec laquelle il ligote les pécheurs.

En plus du linga, les attributs personnels qui caractérisent Çiva comme dieu de la fécondité sont le taureau Nandin, qui l'accompagne, ou dont le symbole, le croissant de lune, figure sur son sourcil, entourant le troisième œil, et, d'autre part, les serpents enroulés autour de son corps. Plusieurs des aspects violents de Çiva sont symbolisés par les attributs de ses épouses, lesquelles sont tout spécialement liées à ses rites sanglants. La yoni, qui est leur emblême comme le linga est le sien, est considérée comme *çakti*, ou énergie (à-demi personnifiée comme déesse).

Çiva aime à traduire sa joie ou sa peine par des danses, qu'il exécute soit seul, soit avec sa parèdre Devî, car il est le dieu du rythme. Cette danse symbolise à la fois la gloire de Çiva et le mouvement perpétuel de l'univers, qu'elle contribue à entretenir. Mais il est une danse, le Tândava, par laquelle il accomplit l'anéantissement du monde à la fin de chaque ère, et son absorption dans l'esprit du monde;

Çiva Bhaïrava, aspect redoutable du dieu, le Destructeur. Bronze, IX^e siècle.

elle représente donc la destruction du monde de l'illusion ou mâyâ. Ce mot mâyâ ne désigne plus la loi insondable de Varuna, régissant l'univers; c'est ici ce qui gouverne la vie sur terre, l'illusion de la réalité matérielle, ce dont les fidèles cherchent, par divers moyens, à se libérer. Quand il danse, Çiva représente la vérité cosmique; il est entouré d'une auréole, et accompagné d'une troupe d'esprits. Quiconque bénéficie du privilège de cette vision peut assister à sa danse. Quand le serpent Çesha l'eut contemplée, il délaissa Vishnu pendant plusieurs années et se livra à l'ascèse pour la revoir. Les dieux eux-mêmes s'assemblent pour contempler ce spectacle, considéré par certains ermites qui, jusque-là, n'avaient adoré que Vishnu, comme une preuve de la supériorité de Çiva sur Vishnu. Même les démons sont influencés par cette danse quand il l'exécute dans les cimetières afin de ranger sous sa puissance spirituelle les esprits mauvais de la saleté.

En général, cependant, Çiva est représenté immobile, en ascète (nu, le corps couvert de cendres et les cheveux ébouriffés). Son énergie spirituelle lui vient de sa méditation et de ses mortifications. Cela lui donne le pouvoir illimité de faire des miracles et cela renforce ses capacités de dieu de la fécondité, car ces deux rôles ne sont pas aussi antithétiques que l'on pourrait le penser tout d'abord, à cause du mythe dans lequel il tue Kâma, dieu du désir, en le brûlant au feu de son troisième œil. Il est vrai que Çiva tua Kâma pour avoir interrompu sa méditation, mais cela n'annula pas les effets du trait lancé par Kâma. Çiva, en effet, attendit encore plus pour s'unir à Pârvatî; par là, il amena celle-ci à s'adonner, elle aussi, à des mortifications, dans l'espoir d'attirer son attention, et, d'autre part, il incita tout le reste des dieux à espérer impatiemment que son désir, à lui Çiva, fût satisfait; or, en fait, par tout ceci, il rendit le désir plus ardent encore, et cela le fortifia dans sa fonction de dieu de la fécondité. L'enfant conçu ce jour-là par Pârvatî fut l'un des plus vigoureux du futur panthéon: Kârttikeya, dieu de la guerre, qui devait supplanter Agni jusqu'à un certain point.

C'est le sage Bhrigu qui introduisit le culte de Çiva sous les espèces du linga. Les autres sages avaient délégué Bhrigu pour voir lequel des trois dieux de la trinité était le plus grand. Quand il arriva auprès de Çiva, ce dieu ne l'accueillit pas; il était occupé avec sa femme et entendait ne pas être interrompu. A cause de ce manquement au respect dû à un sage, Bhrigu lança une malédiction qui condamnait Çiva à être adoré sous la forme que l'on sait. Brahmâ aussi se vit refuser l'approbation de Bhrigu, car il était trop occupé par sa propre personne pour recevoir le sage avec les égards qui lui étaient dus. Vishnu dormait quand Brighu arriva auprès de lui, et le sage lui décocha un violent coup de pied dans les côtes. Au lieu de bondir et de se mettre en colère, Vishnu, visiblement ennuyé, lui demanda s'il s'était fait mal et massa doucement le pied qui l'avait frappé. Bhrigu le quitta en proclamant que c'était le dieu le plus digne d'adoration, car tant de compassion et d'humilité ne siéent qu'aux esprits vraiment supérieurs.

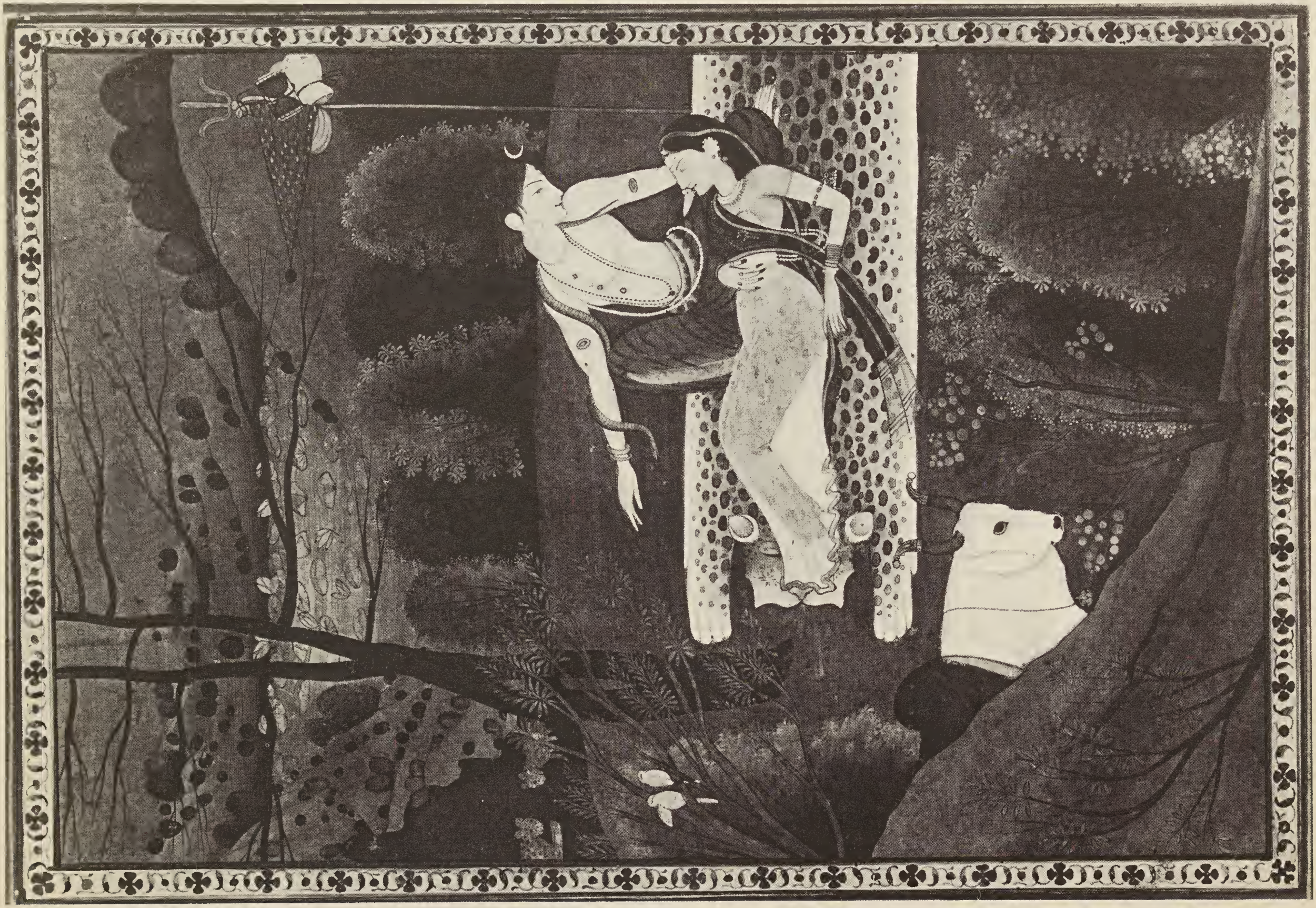
Çiva se querella avec plusieurs dieux; d'un côté, en effet, il prétendait avoir le droit de juger leurs actions et de les punir; d'un autre côté, certains le considéraient comme un brahmanicide parce qu'il avait abattu l'une des têtes de Brahmâ (insulte pour laquelle il avait été condamné à une vie errante et à une certaine pénitence). Les dieux riaient de ce mendiant laid, sale, sans feu ni lieu, affligé d'un mauvais caractère et familier des cimetières. Ensuite, cependant, comme Brahmâ et Vishnu, Çiva eut un paradis à lui. Il se trouva sur le Mont Kaïlâsa, dans l'Himâlaya; c'est là que le dieu s'adonna désormais à l'ascèse, et là que le Gange coula à travers sa chevelure.

Si Çiva se querella avec plusieurs des dieux, ses disputes les plus ouvertes l'opposèrent non pas à Vishnu, son véritable rival, mais à Brahmâ. Cette opposition se prolongea avec Daksha, fils de Brahmâ, qui devint le beau-père de Çiva. Quand Daksha convoqua l'assemblée lors de laquelle sa fille Satî devait choisir son mari, il envoya des invitations à tous les dieux, sauf à Çiva, qu'il considérait comme disqualifié à cause de ses habitudes impures et de son ignorance des soins corporels. Mais Satî était depuis longtemps une adoratrice de Çiva et ne voulait épouser personne d'autre; elle fut donc désespérée de constater son absence à la réunion. Après avoir fouillé toute la salle à sa recherche, elle le pria d'apparaître et jeta en l'air sa guirlande; il apparut et prit la guirlande. Daksha fut donc obligé, contre sa volonté, de laisser Satî l'épouser.

Çiva n'oublia pourtant pas l'insulte par laquelle avaient commencé ses relations avec son beau-père. A quelque temps de là, Daksha présida une assemblée des dieux et tous se levèrent pour le saluer, sauf son père, Brahmâ, et son gendre, Çiva. Brahmâ, bien entendu, ne devait pas cette marque de respect à son propre fils, mais l'insolence de son gendre irrita Daksha, qui exprima à toute l'assemblée des dieux et des sages le mépris qu'il éprouvait pour Çiva, cette honte des gardiens de l'ordre cosmique qui, tout en encourageant les autres à transgresser les ordonnances divines, les foulait lui-même aux pieds, et abolissait les rites antiques (le sacrifice). Daksha protesta contre l'habitude qu'avait Çiva de hanter les cimetières, accompagné de fantômes et d'esprits, dans une tenue de fou, sans vêtements, souillé de cendres, les cheveux en bataille, et portant comme bijoux des crânes et autres ossements humains; en outre, il dénonça son habitude de se faire appeler "le Propice", alors qu'en fait, il n'était cher qu'aux fous et aux êtres des ténèbres. Parvenu au bout de sa mercuriale, Daksha se retira chez lui pour méditer sa prochaine intervention contre Çiva; il prévoyait de célébrer un grand sacrifice sans y inviter son gendre.

Mais la vengeance de Daksha devait échouer. Satî, voyant tous les dieux se grouper pour aller au sacrifice, demanda où ils se rendaient et fut attristée quand elle apprit qu'ils allaient tous chez son père. Elle alla donc le voir, elle aussi, et le supplia d'inviter Çiva. Pour toute réponse, Daksha reprit le discours injurieux qu'il avait prononcé lors de l'assemblée précédente; là-dessus, pour venger l'honneur de son mari, Satî sauta sur le foyer du

Çiva et Pârvatî. Cest pour avoir ainsi musé avec sa parèdre, le jour de la visite du sage Bhrigu, que le dieu fut désormais adoré sous la forme du Linga. Peinture Râjput, XVIII^e siècle.



sacrifice et fut consumée par les flammes. Çiva, apprenant la chose, se précipita chez Daksha et, faisant surgir de ses cheveux quelques-uns de ces démons avec qui son beau-père lui reprochait de frayer, renversa l'autel. Pendant le tumulte qui s'ensuivit, il dispersa tous les dieux et coupa la tête à Daksha. Puis il prit le deuil de Satî, retira son corps des tisons, le serra contre lui et lui cria de lui répondre. Son émotion et sa danse rythmique étaient si violentes qu'il fit ainsi sept fois le tour du monde, qui souffrit également, avec toutes ses créatures. Pour mettre fin à ce deuil frénétique, Vishnu coupa en cinquante morceaux le corps de Satî, qui était toujours dans les bras de son époux, ce qui lui rendit son bon-sens. Çiva se repentit d'avoir tué Daksha et le ramena à la vie; on ne put cependant pas retrouver sa tête, que l'on remplaça par une tête de bélier.

Pourtant, le conflit ne s'arrêta pas là. Satî naquit à nouveau, sous le nom de Pârvatî, et épousa une seconde fois Çiva. Daksha organisa un autre sacrifice et, cette fois encore, "oublia" d'inviter Çiva. Pârvatî épia les festivités depuis son trône, qui se trouvait sur le Mont Kaïlâsa; elle en avertit son mari qui, en rage, se précipita sur les lieux. Il existe plusieurs versions de ce qui se produisit alors. D'après celle du *Mahâbhârata*, Çiva transperça d'une flèche les offrandes, et créa par là une telle panique parmi les dieux et les sages que tout l'univers en fut ébranlé. Puis il attaqua les dieux, arracha les yeux de Bhaga et donna à Pûshan un coup de poing qui lui fit sauter les dents pendant qu'il mangeait des offrandes; on dit aussi que Pûshan se cassa les dents sur la flèche plantée dans ce qu'il mangeait. Alors, les dieux reconnurent Çiva comme leur seigneur et leur refuge. D'autres versions du mythe en présentent le sujet moins comme une opposition à Brahmâ que comme une contestation avec Vishnu, l'enjeu étant la suprématie parmi les dieux. D'après l'une de ces versions, Çiva lança Pinâka, son trident de foudre, qui détruisit les offrandes que Daksha était en train de présenter à Vishnu, puis frappa la poitrine de Nârâyana (Vishnu). Celui-ci le renvoya avec une égale vigueur contre Çiva, et les deux dieux se livrèrent une bataille qui ne cessa que sur l'intervention de Brahmâ, lequel persuada Çiva d'apaiser Nârâyana. La version puranique de ce mythe dit que, quand Çiva apprit par Pârvatî qu'il avait été exclu du sacrifice, il créa un "être semblable au feu du destin" nommé Vîrabhadra, dont l'apparence et les pouvoirs étaient terrifiants, et l'envoya sur le lieu du sacrifice, avec des centaines de milliers de demi-dieux créés spécialement pour la circonstance. Ces créatures semèrent le désordre dans la cérémonie, ce qui ébranla les montagnes et toute la terre, tandis que les vents hurlaient et que la mer se déchaînait. Les dieux furent mis en déroute: Indra fut foulé aux pieds, le sceptre de Yama fut brisé, on coupa le nez de Sarasvatî, on arracha les yeux à Mitra, Pûshan reçut dans la mâchoire un coup de poing qui lui fit avaler ses dents, Candra fut battu et on coupa les mains d'Agni. Puis, selon les versions, Daksha admit la suprématie de Çiva, ou bien l'intervention de Vishnu, qui saisit Çiva par la gorge, obligea ce dernier à renoncer et à reconnaître Vishnu comme son maître.

Ardhanârîçvara, combinaison, en une seule image, de Çiva et de sa Çakti (sa nature féminine personnifiée). Le double personnage chevauche le taureau Nandin. Un buste élégant, à un seul sein, est surmonté d'une tête au front prolongé en une sorte de coupole, représentatior du linga. Le fond de la nature de Çiva est la conciliation des contraires. Groupe provenant des grottes d'Elephantà.

Vishnu

Dans les Veda, Vishnu n'est remarquable que par les "trois pas" par lesquels il mesure la terre et les cieux. La signification de cet acte est élargie, dans les épopées, pour englober d'autres fonctions. Là, il est mis sur le même plan que Prajâpati, le créateur et dieu suprême. Comme Prajâpati, il comprend Brahmâ, Vishnu proprement dit (le Préservateur) et Çiva (le Destructeur). En tant que préservateur, il incarne la miséricorde et la bonté, la puissance universelle et incréée qui maintient à la fois l'univers et l'ordre cosmique ou dharma. Vishnu est l'océan cosmique, Nara, qui s'étendait partout avant la création du monde, mais on l'appelle aussi Nârâyana, "celui qui se meut dans les eaux"; sous cet aspect, il est représenté comme un être humain, dormant sur Çesha (ou Ananta), le serpent, qui se love pour lui faire une couche, et flottant sur les eaux. On dit parfois que Brahmâ est né d'un lotus sorti de son ombilic tandis qu'il dormait ainsi. Après chaque destruction de l'univers, Vishnu reprend cette posture.

A en croire les Vishnouites, ce dieu diffère de Brahmâ et de Çiva en ceci qu'il n'a pas besoin de prouver sa supériorité: sa douceur, jointe à sa puissance, prouve qu'il est le plus grand des dieux. Préservateur, il fait l'objet de dévotion plutôt que de crainte et ce sentiment est étendu à sa parèdre Lakshmî, déesse de la fortune.

Quand Vishnu n'est pas représenté couché sur les replis du serpent Çesha, avec Lakshmî assise à ses pieds, c'est un beau jeune homme à peau bleue, couvert de vêtements royaux. Il a quatre mains; l'une tient une conque ou Çankha, appelée Pancajanya, qui avait eu pour habitant un démon tué par Krishna; la seconde tient une arme en forme de disque, appelée Sudarçana ou Vajranâbha, également attribut de Krishna, qu'Agni lui avait donnée en récompense d'avoir battu Indra; la troisième tient une massue nommée Kaunodakî, offerte à Krishna à la même occasion; la quatrième tient un lotus, ou Padma. Il a aussi un arc appelé Çarnga, et une épée nommée Nandaka. Il est généralement soit assis sur un lotus, Lakshmî à ses côtés, soit à cheval sur sa monture, Garuda, qui est mi-homme, mi-oiseau.

Le paradis de Vishnu est le Vaïkuntha; on dit parfois qu'il se trouve sur le Mont Meru, bien que ce soit plus souvent l'emplacement du paradis d'Indra. Le Vaïkuntha, qui a une circonférence de 130 000 km, est entièrement construit en or et en pierres précieuses. Le Gange y passe; on dit même parfois qu'il a sa source aux pieds de Vishnu. Le Vaïkuntha contient cinq lacs, où poussent des lotus bleus, rouges et blancs; Vishnu et Lakshmî sont cachés parmi les lotus blancs, d'où ils rayonnent tous deux comme le soleil.

Vishnu remonte à l'époque védique, mais son rôle de Préservateur est surtout le résultat d'une évolution ultérieure. Celle-ci est partie de deux doctrines, que nous

allons résumer. Voici tout d'abord la théorie du samsâra, qui enseigne que chaque homme naît plusieurs fois et que chacune de ses vies représente le châtiment ou la récompense de sa vie précédente, selon qu'il a suivi le dharma ou non, ce mot désignant ici le devoir particulier qui était le sien dans la situation où il se trouvait. S'il accomplit son devoir dans toutes ses vies, il peut espérer monter sans cesse, jusqu'à ce qu'il devienne un saint, voire un dieu. Inversement, s'il n'accomplit jamais son devoir, il se dirige régulièrement vers la vie de démon. Quant à la seconde de ces doctrines, elle dit que les dieux et les démons constituent les deux pôles de l'être, et que ces deux catégories de créatures agissent dans le monde, où elles se livrent une lutte constante. Quand la situation est normale, le bien et le mal se font équilibre; parfois, cependant, cet équilibre est détruit et le mal triomphe. Une telle situation est nécessairement fatale pour l'humanité, et c'est alors Vishnu qui, en tant que Préservateur, intervient en descendant sur terre et en s'y incarnant, ou, comme on dit, en devenant un avatâra.

Ces avatâra ne sont donc pas fortuits et, pendant chacun d'eux, Vishnu a une tâche bien précise à remplir. On dit parfois qu'il est amené à descendre ainsi sur terre une fois par cycle du temps cosmique. Il y a dix avatâra dans le mahâyuga actuel; les quatre premiers se sont produits pendant le kritayuga; les mieux connus sont le 7e, le 8e et le 9e. Des textes récents disent cependant qu'il y en a 22, ou même qu'ils sont innombrables.

Avec le 8e avatâra, incarnation humaine sous le nom de Krishna, qui devint très populaire à une date relativement récente, une idée nouvelle et importante s'ajoute aux croyances antérieures. Depuis l'époque brâhmanique, on croyait que l'idéal n'était pas de s'élever peu à peu, à travers un nombre infini d'existences, jusqu'au niveau divin, afin d'"entrer dans le paradis d'Indra"; il était bien préférable de pratiquer une ascèse spéciale appelée yoga jusqu'au moment où l'âme se détachait entièrement de l'individu, et pouvait se fondre dans l'esprit universel. Ce détachement ou moksha était, jusque là, l'idéal suprême, auquel ne pouvaient tendre que certains esprits possédant des dons spéciaux; quand ils y parvenaient, ils se voyaient délivrés de l'épuisante succession d'existences qui est le lot normal des hommes. Or le mythe de Krishna apporta une modification importante à cette croyance car, dans le *Mahâbhârata*, le dieu explique qu'il existe pour l'âme une autre voie de la délivrance: elle consiste en la *bhakti*, ou dévotion à un dieu particulier (dans le texte en question, Krishna ne pense qu'à la dévotion envers lui-même, qui, n'étant autre que Vishnu, peut à tout moment être mis sur le même plan que l'esprit universel). Ainsi, en concentrant ses pensées sur le dieu, tout homme peut espérer faire fusionner son âme avec lui et recueillir la délivrance d'une façon infiniment plus agréable que par la discipline traditionnelle

de l'ascèse et de la concentration yogique. C'est ce qui explique l'extraordinaire popularité de Krishna qui est, de très loin, le plus vénéré des avatâra de Vishnu. Notons en passant que cet aspect de son culte présente une ressemblance frappante avec certaines croyances sémitiques en un dieu-sauveur, et que les aventures de Krishna avec les jeunes bergères font penser aux cultes dionysiaques.

Une variante intéressante de la théorie de la bhakti est exposée par le mythe de Çiçupâla, roi de Chedi. Ce roi haïssait tant Krishna qu'il ne pensait plus qu'à lui ou à Vishnu, jusque dans ses rêves, et même pendant son agonie. Or Çiçupâla dut à cette haine d'obtenir la délivrance, simplement pour avoir concentré ses pensées d'une façon si exclusive sur le dieu.

Outre ceux de ses avatâra, Vishnu a un millier de noms, dont la répétition est un acte méritoire.

Néanmoins, la fonction spécifique de Vishnu, celle de préservateur, reste attachée aux croyances plus anciennes et s'exerce à travers ses avarâta, quand il descend sur terre comme héros, pour sauver l'humanité et l'univers. Quand il se présente comme héros mortel, Vishnu veille sur les justes, anéantit les méchants et institue le règne de la loi, ou dharma.

Les avatâra de Vishnu

Matsya

La première incarnation de Vishnu, celle où il fut un poisson, est empruntée à la mythologie de Brahmâ, et nous en avons parlé à propos de Manu. Dans le mythe qui nous intéresse ici, le sage s'appelle Vaïvasvata; c'est le septième Manu et père de la race humaine. Le but de l'incarnation était de sauver Vaïvasvata. Vishnu prit la forme d'un petit poisson d'or possédant une corne, qui grossit jusqu'à mesurer soixante millions de kilomètres; alors, il prédit le déluge. Il rendit à Vaïvasvata un autre service: il tira son bateau à l'aide d'une corde fixée à sa corne et lui conseilla de le laisser descendre doucement avec les eaux, plutôt que de l'abandonner au sommet de l'Himâlaya, où il se dessécherait.

Une version de cette histoire indique un autre motif à l'incarnation. Durant l'une des périodes de chaos universel, tandis que Brahmâ dormait, les Veda, qui étaient apparus sur ses lèvres, furent volés par un démon nommé Hayagrîva. Alors, Vishnu-Matsya sauva Manu et l'instruisit de la véritable doctrine de l'âme éternelle de Brahmâ; puis, quand Brahmâ se réveilla, il tua Hayagrîva et rétablit les Veda.

Kûrma

La seconde incarnation, Kûrma, est une tortue. Elle aussi provient du mythe de Brahmâ; il s'agit d'un récit relativement simple, où Brahmâ-Prajâpati prend la forme d'une tortue afin d'avoir des descendants. Dans la version vishnouite du mythe, les moyens de la création, et les objets créées, sont plus complexes. Pendant l'un des déluges périodiques qui ont détruit le monde lors de la première ère, certaines choses de valeur se sont perdues; la principale était l'amrita, crème de l'océan de lait: si on ne la retrouvait pas, le monde risquait de disparaître. C'est pourquoi Vishnu descendit sur terre sous la forme d'une tortue, afin de tenter de retrouver ces objets. Dieux et démons s'unirent pour fabriquer de l'amrita en barattant l'océan de lait, avec le Mont Mandara pour batteur. Le poids de cette montagne était tel que ce travail eût été impossible si Kûrma n'avait prêté sa carapace comme pivot où la fixer. Tandis que Vishnu-Kûrma soutenait le tout, les dieux et les démons, fortifiés par les herbes qu'ils avaient jetées dans l'océan, et utilisant le serpent Vâsuki pour imprimer à la montagne son mouvement de rotation, se mirent à la tâche; après un délai normal, tous les objets précieux perdus au cours du déluge ressortirent de l'océan de lait.

L'océan livra non seulement l'ambroisie, ou amrita, mais aussi Dhanvantari, qui portait la coupe d'amrita des dieux et fut leur médecin; Lakshmî, déesse de la fortune et de la beauté, parèdre de Vishnu; Surâ, déesse du vin; Candra, la Lune, que prit Çiva; Rambhâ, une nymphe, qui devint la première des aimables apsara; Uchchaïhçravas, beau cheval blanc qui fut donné au démon Bali, mais dont Indra s'empara plus tard; Kaustubha, un joyau, qui échut à Vishnu; Pârijâta, arbre miraculeux du ciel, qui fut plus tard replanté dans le paradis d'Indra, et appartint à sa parèdre Indrânî; Surabhi, la vache d'abondance, qui fut remise aux sept Rishi; Aïrâvata, un éléphant merveilleux, qui devint la monture d'Indra quand il eut renoncé à l'équitation; Çankha, conque de la victoire; Dhanus, un arc miraculeux; enfin Visha, le poison craché par le serpent et que Çiva avait failli avaler.

Varâha

Il existe deux versions principales de la troisième incarnation de Vishnu, celle du sanglier. La première s'inspire, elle encore, d'un ancien mythe concernant Brahmâ, et veut que ces deux dieux, Brahmâ et Vishnu, qui, en réalité, étaient un, aient pris la forme d'un sanglier, créature qui aime l'eau, afin de créer le monde à partir des eaux cosmiques. Ce sanglier, Varâha, ayant observé une feuille de lotus, se dit que sa tige devait bien reposer sur quelque chose, et plongea au fond de l'océan, trouva la terre sous les eaux, et en ramena un peu à la surface.

La seconde version du mythe, au contraire, dit que Brahmâ avait cédé aux prières d'un démon, Hiranyâksha, qui lui demandait l'invulnérabilité. Sous le couvert de ce privilège, Hiranyâksha se mit à persécuter les hommes et les dieux; il n'hésita pas à voler les Veda à Brahmâ, et entraîna la terre avec lui jusque dans sa sombre demeure, sous les eaux. Seulement, quand il avait récité les noms de tous les dieux, humains et animaux des attaques de qui il désirait ne rien avoir à redouter, Hiranyâksha avait oublié de mentionner le sanglier. C'est ce qui incita Vishnu à prendre la forme d'un sanglier large de soixante kilomètres et haut de six mille kilomètres, de couleur sombre, et doué d'une voix semblable au grondement du tonnerre. Il était gros comme une montagne, fort comme un lion, possédait des boutoirs blancs et pointus et des yeux luisants comme l'éclair. Tout son corps rayonnant comme le soleil, Vishnu descendit dans les abîmes humides, tua le démon avec ses boutoirs, reprit

Dieu préservateur et protecteur, Vishnu est, pour bien des fidèles de l'hindouisme, "leur dieu" de préférence à tous les autres. Cette peinture du XVIII^e siècle, provenant de Jaipur, le montre au centre de ses "avatâra", incarnations terrestres par lesquelles, à plusieurs reprises, il mit son pouvoir suprême au service de l'humanité. Neuf appartiennent au passé, mais un dernier avatâra est encore à venir. Victoria and Albert Museum.

les Veda et délivra la terre, de sorte qu'elle flotta à nouveau à la surface des eaux.

Narasimha

La quatrième incarnation de Vishnu était destinée à délivrer le monde des méfaits d'un roi des démons, Hiranyakaçipu, qui, comme son frère Hiranyâksha, avait obtenu de Brahmâ l'immunité en cas d'attaque de la part d'un dieu, d'un homme ou d'un animal; il avait reçu de Brahmâ l'assurance qu'il ne pourrait être tué ni de jour, ni de nuit, ni dans sa maison, ni au dehors. Sûr de son immunité, Hiranyakaçipu eut toutes les audaces: il interdit le culte de tous les dieux, et le remplaça par son propre culte. Il fut donc particulièrement furieux de découvrir que son propre fils, Prahlâda, restait un ardent Vishnouite. Hiranyakaçipu essaya de la persuasion, puis de la torture, mais Prahlâda refusait toujours de renoncer à adorer Vishnu, affirmant que ce dieu était omniprésent et omnipotent. Pour finir, Hiranyakaçipu, rendu fou de rage par l'obstination de son fils, ordonna aux serpents de l'attaquer et de le piquer à mort. Mais Prahlâda ne souffrit point de ces morsures, et resta sur ses positions; les serpents, en revanche, furent atteints de délire fiévreux, leurs crochets à venin furent brisés, et la crainte s'empara de leurs cœurs. Le démon dépêcha contre Prahlâda d'immenses éléphants, il le fit jeter dans des précipices, puis maintenir sous l'eau. Tout cela en vain: il fut incapable de tuer son fils. Finalement, un soir, le roi des démons, exaspéré parce que son fils répétait une fois de plus qu'il croyait à l'omniprésence de Vishnu, montra du doigt un pilier de l'entrée de son palais, et demanda

Vâmana, avatâra, dans lequel Vishnu est un nain, ce qui, grâce à son pouvoir inattendu de grandir jusqu'à la taille d'un géant, lui permit de reconquérir, pour les dieux, le royaume du ciel, dont ils avaient été chassés par le daïtya Bali. Sculpture sur pierre, XI^e siècle.

A gauche: *L'avatâra du lion. Sous le nom de Narasimha, Vishnu anéantit son ennemi Hiranyakaçipu. Panneau du plafond du temple de Vimalashan sur le Mont Abou, XI^e siècle.*

à savoir si Vishnu s'y trouvait. Prahlâda déclara qu'il s'y trouvait certainement, sur quoi Hiranyakaçipu dit qu'il allait le tuer et donna un coup de pied dans la colonne. Alors Vishnu sortit du pilier sous la forme de Narasimha, créature mi-homme, mi-lion, qui déchira Hiranyakaçipu en pièces. Les circonstances de sa mort n'étaient pas incluses dans les conditions posées par la concession de Brahmâ, car le moment en était le soir (donc ni le jour, ni la nuit), le lieu en était l'entrée du palais (donc ni chez le démon ni hors de chez lui) et l'assaillant était un homme-lion (donc ni homme, ni bête, ni dieu).

Vâmana

La cinquième incarnation de Vishnu eut lieu durant la seconde ère, ou Trétâyuga. Durant cette période, le daïtya Bali, petit-fils de Prahlâda, devint roi. Bali fit tout ce qui était en son pouvoir pour se rendre les dieux favorables en les honorant. Il gouverna sagement et jouit de l'amour de son peuple, mais, en ce qui concernait les dieux, son seul défaut était sa grande ambition. Ayant étendu son royaume autant qu'il lui était possible sur la terre, Bali ne pouvait plus diriger cette ambition que dans une seule direction: le royaume des dieux. Les habitants du ciel tinrent conseil et Indra apprit, du sage Brihaspati, qu'il était impossible de résister au pouvoir que Bali avait acquis par ses sacrifices; en conséquence, Indra allait inévitablement perdre son royaume au profit de Bali. La prédiction de Brihaspati se révéla véridique et les dieux furent dépossédés.

Ils tinrent à nouveau conseil, et il fut décidé que Vishnu s'incarnerait en un fils d'Aditî et de Kaçyapa, l'un des sept rishi. Cet enfant grandit et devint le nain Vâmana. Comptant sur la réputation de générosité dont jouissait Bali, Vâmana se présenta devant le roi, et lui demanda de lui donner "trois pas" de terre; à peine la requête fut-elle accordée, que Vâmana se mit à prendre des dimensions gigantesques. Il fit alors deux pas, qui englobèrent, l'un la terre, l'autre les cieux, et reconquit ainsi pour les dieux tout le royaume de Bali. Mais il fallait tenir compte des mérites acquis par celui-ci en vertu de ses sacrifices et de son ascèse; c'est pourquoi Vâmana renonça à son droit de faire une troisième enjambée, et Bali conserva la souveraineté sur le reste de l'univers, les régions inférieures, appelées Pâtâla. Bali eut en outre le droit de faire, une fois par an, un séjour dans le royaume qu'il avait perdu; de nos jours, cette visite est régulièrement célébrée à Malabar par les fidèles qui lui restent.

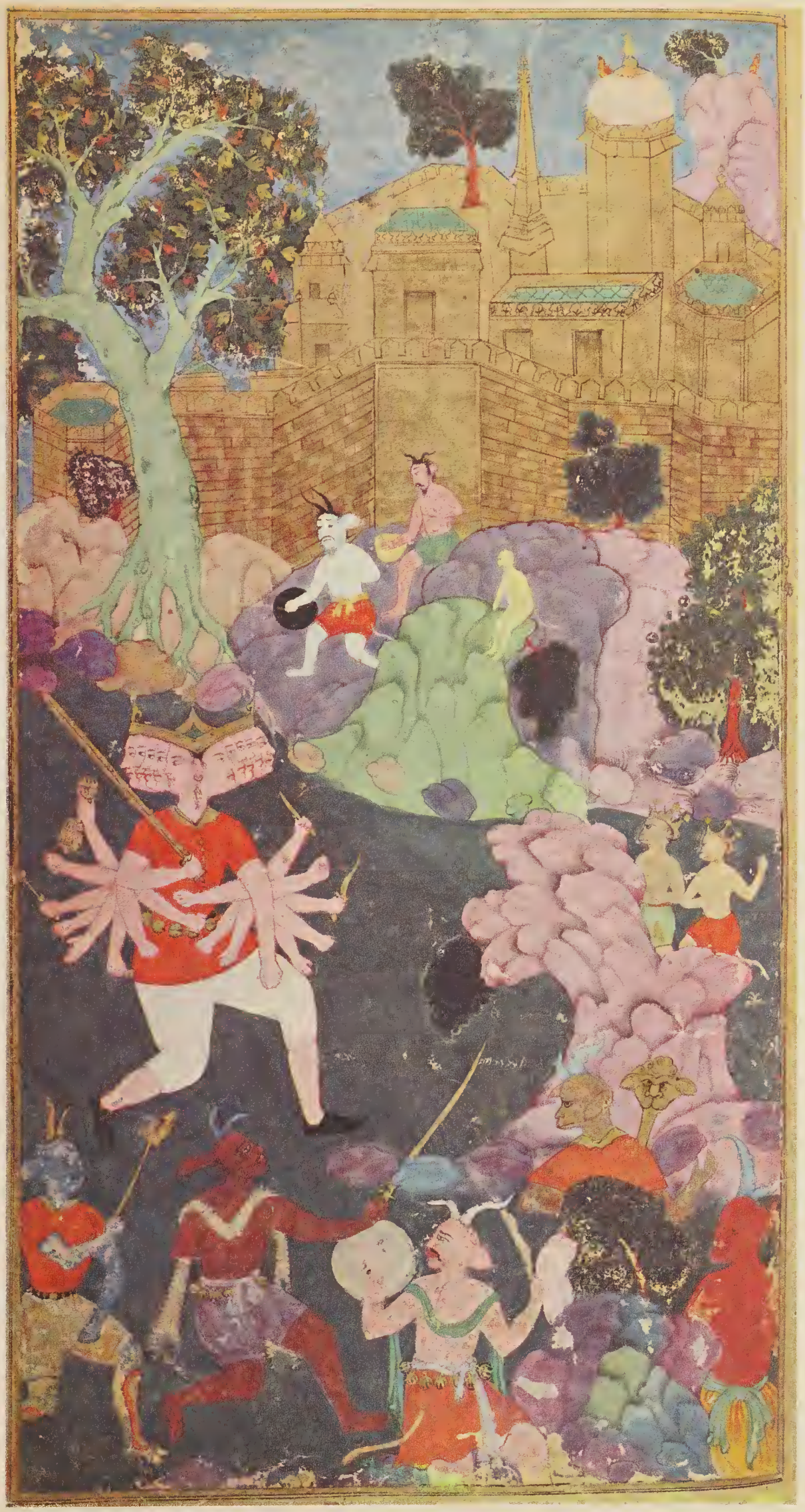
Paraçurâma

Comme la cinquième, la sixième incarnation eut lieu durant la seconde ère, le Trétâyuga, à une époque où la caste des kshatriya exerçait sa tyrannie sur tous les hommes, y compris les brâhmanes. Pour rétablir le pouvoir de la caste sacerdotale, Vishnu vint dans le monde sous le nom de Paraçurâma, fils cadet d'un ermite, Jamadagni, brahmane de stricte observance. Un jour, la femme de ce dernier aperçut par hasard un jeune couple qui s'ébattait dans une pièce d'eau et il lui vint des pensées impures. Quand elle rentra chez elle, Jamadagni devina ses pensées et en fut irrité; il décida qu'elle ne méritait pas de vivre. Les fils de Jamadagni rentrèrent de la forêt l'un après l'autre; il donna à chacun successivement l'ordre de trancher la tête à sa mère, mais tous refusèrent, et leur père des condamna à l'idiotie. Pour finir, Paraçurâma rentra de la forêt, et lui seul, de tous les fils, fit ce que son père lui ordonnait; il décapita sa mère avec Paraçu, la hache que Çiva lui avait donnée et à laquelle il devait son nom (*Râma à la cognée*). Jamadagni fut heureux de l'obéissance de son fils, et lui demanda ce qu'il désirait. Aussitôt, Paraçurâma demanda que sa mère fût rendue à la vie et que lui-même reçût l'invincibilité en combat singulier, ainsi qu'une longue vie. Ces deux faveurs lui furent accordées, et la vie continua comme auparavant à l'ermitage, la mère de Paraçurâma étant redevenue pure.

Un jour, cependant, un puissant roi kshatriya, nommé Kârtavîrya, et qui possédait un millier de bras, chassait dans cette forêt et s'arrêta à l'ermitage; la femme de Jamadagni, qui était seule à ce moment-là, lui offrit l'hospitalité. Tandis qu'il se reposait dans la maison, Kârtavîrya aperçut Kamadhenu, la vache miraculeuse de Jamadagni; cet animal pouvait réaliser tous les désirs des hommes. Kârtavîrya se dit qu'une bête aussi précieuse devrait appartenir à un roi, plutôt qu'à un ermite. Il partit donc en poussant la vache devant lui, sans écouter les protestations de son hôtesse, qui était sans défense. Paraçurâma rentra peu après; quand il apprit ce qui s'était passé, il repartit aussitôt, rattrapa Kârtavîrya, le tua en combat singulier et revint avec la vache. Quand les fils de Kârtavîrya eurent la nouvelle de sa mort, ils marchèrent sur l'ermitage, avec toutes leurs troupes. Ils y trouvèrent le vieux Jamadagni tout seul et le tuèrent. Trouvant son père mort à son retour, Paraçurâma jura de le venger sur toute la caste kshatriya. Il accomplit son voeu au cours de vingt-et-une campagnes contre eux, au bout desquelles tous leurs soldats furent exterminés; leur sang remplit cinq grands lacs.

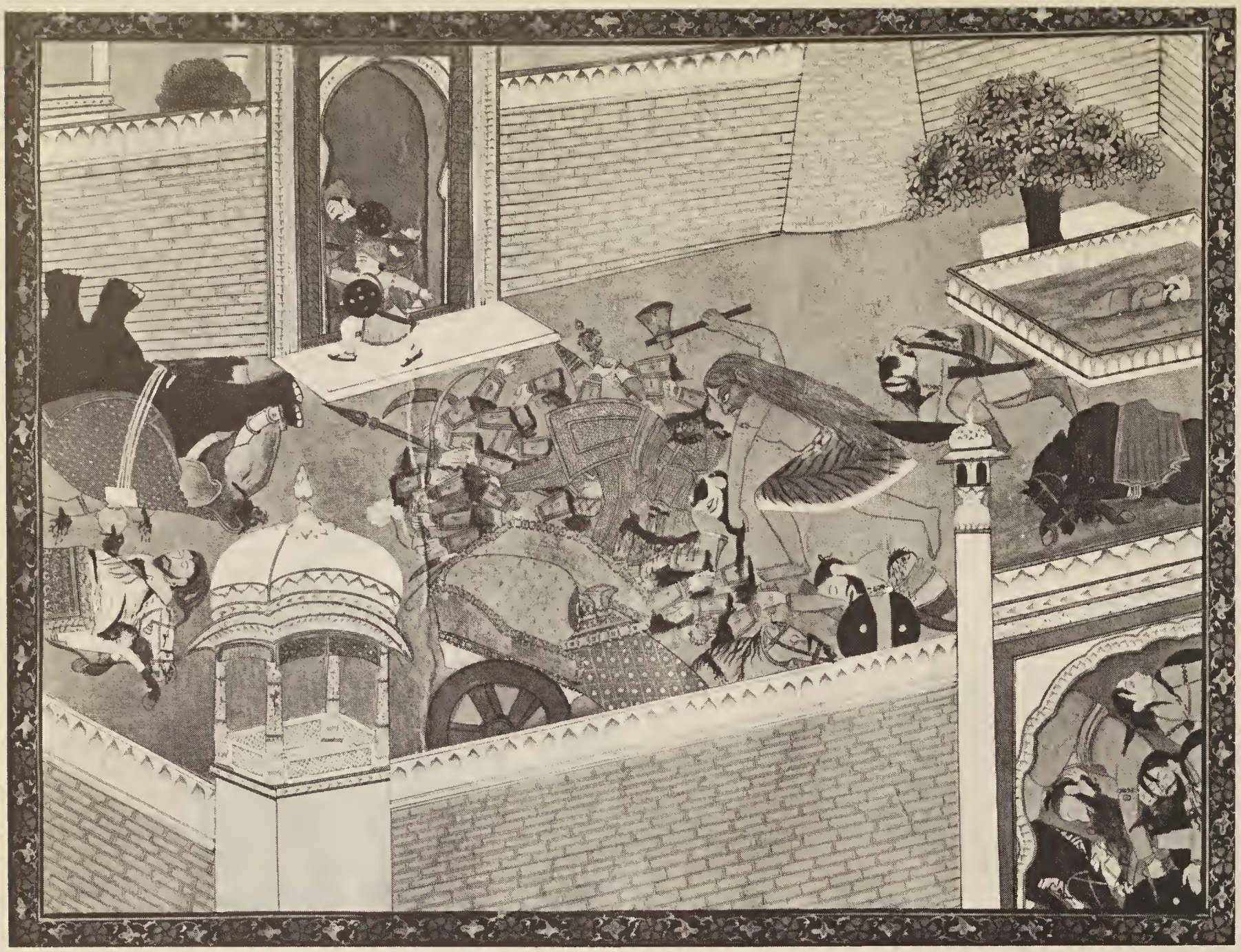
Comme il avait tué tous les princes, Paraçurâma confia la terre au gouvernement d'un sage brâhmane appelé Kaçyapa; c'était le père de l'avatâra précédent de Vishnu, Vâmana, lui-même père des Aditya et du monde. Quant à Paraçurâma, il se retira dans les montagnes, sa mission principale étant remplie. Bien qu'il fût un avatâra de Vishnu, il avait une dette de reconnaissance envers Çiva qui, entre autres choses, lui avait donné Paraçu, sa hache.

Tandis qu'il était encore en vie, un autre avatâra de Vishnu vint sur terre et Paraçurâma fut pris de jalousie à son endroit. Ce septième avatâra était Râmacandra, généralement appelé Râma. Ces deux avatâra figurent dans les deux épopées, le *Râmâyana*, dont l'objet est la louange de Râmacandra, et le *Mahâbhârata*. En un passage du *Râmâyana*, Paraçurâma est irrité contre Râmacandra, qui a brisé l'arc de Çiva, et lui jette le défi d'une épreuve de force. Celle-ci s'achève par la défaite de Paraçurâma qui, en conséquence, perd son droit à un trône céleste. Cette rivalité se retrouve dans le *Mahâbhârata*, où, armé de l'arc de Çiva, Paraçurâma est frappé par Râmacandra, qui porte celui de Vishnu, et perd connaissance. C'est Paraçurâma qui initie Arjuna à l'art de la guerre pendant les douze années que ce dernier passe en exil, pour avoir involontairement porté atteinte à la



Râvana rallie ses démons contre l'armée de Râma, dont il retient l'épouse captive dans la ville de Lankâ. Illustration moghole d'une traduction perse du Râmayâna, XVI^e siècle.

A gauche: *Temple de Rajarani, l'un des nombreux temples de Bhuvaneçvar, ville de l'Orissa qui était consacrée au culte de Çiva. X^e siècle.*



propriété maritale. Paraçurâma se bat avec Bhîshma, fils de la déesse Gangâ, car celui-ci est du côté des ennemis d'Arjuna, les Kaurava; mais aucun des deux héros ne peut triompher de l'autre, car tous deux sont protégés par des faveurs d'ordre magique.

Râmacandra (*Râma*)

La septième incarnation de Vishnu, qui intervint alors que la sixième était encore sur terre, était destinée à vaincre le roi des démons le plus puissant et le plus nuisible qui fût jamais apparu. Il s'agit de Râvana, un râkshasa à dix têtes, roi de Lankâ (Ceylan), dont le dieu ne vint à bout qu'après les luttes épiques qui font le sujet du *Râmâyana.*

Comme Hiranyâksha et Hiranyakaçipu, Râvana avait pratiqué l'ascèse pour s'assurer le secours de Brahmâ qui lui avait accordé de ne pouvoir être tué par des dieux, des gandharva ni des démons. Fort de cette immunité, et de la bienveillance de Çiva qu'il s'était également assurée, Râvana entreprit de persécuter les dieux et les hommes. Les dieux tinrent conseil pour savoir comment s'en débarrasser et décidèrent que le seul procédé possible était que l'un d'eux prît la forme humaine, car Râvana avait jugé au-dessous de lui de demander l'invulnérabilité face aux humains. Vishnu se porta volontaire et tous les autres dieux dirent qu'ils délégueraient leurs pouvoirs à des hommes et à des animaux.

Il devint donc le fils d'un roi nommé Daçaratha qui, après avoir regretté pendant des années de ne pas avoir d'héritier, avait accompli le sacrifice du cheval. A cause de ce geste, il eut quatre fils. L'aîné, Râmacandra ou Râma, eut pour mère Kausalyâ; le puîné, Bharata, lui fut donné par une seconde épouse, Kaïkéyî; les deux derniers, Lakshmana et Çatrughna, par une troisième, nommée Sumitrâ. Râma, dont la mère avait été la reine jouant le rôle principal dans ce sacrifice, participait à la nature de Vishnu, pour moitié; Bharata en avait un quart, et les fils de Sumitrâ, un huitième chacun. Ainsi, pour cette grande tâche, l'incarnation était partagée entre quatre mortels.

Râma et Lakshmana étaient particulièrement liés; jeunes garçons encore, ils tuèrent beaucoup de râkshasa qui persécutaient des ermites. Un jour, ils entendirent annoncer que Sîtâ, fille du roi Janaka, qui était fort belle, allait se marier. En fait, Sîtâ était une incarnation de Lakshmî, parèdre de Vishnu; elle avait reçu ce nom, qui signifie "sillon", parce qu'elle avait choisi de naître dans un champ travaillé par la charrue. Il devait y avoir un concours entre les prétendants: celui qui parviendrait à courber un certain arc, donné à Janaka par Çiva, recevrait la main de Sîtâ. Râma fut le vainqueur de ce concours: non seulement il plia l'arc, mais il le brisa.

Peu après que Râma eût épousé Sîtâ, Daçaratha dé-

Paraçurâma (Râma à la Cognée) fut le sixième avatâra; il vivait encore quand le septième, Râmacandra, apparut. Son incarnation délivra le monde de la tyrannie des kshatriya qu'il défit en sept campagnes. Peinture de Kângra, XVIII^e siècle. Victoria and Albert Museum.

cida d'abdiquer en sa faveur et l'on proclama le jour du couronnement. Pendant ce temps, toutefois, un méchant serviteur de la reine Kaïkéyî excita le ressentiment que celle-ci éprouvait contre Râma, qui avait été préféré à son propre fils, Bharata. Tandis que Bharata était absent de la cour, ce serviteur poussa la reine à demander une faveur au roi. Daçaratha consentit, sans s'inquiéter de ce qu'il allait promettre. Il fut consterné quand il découvrit que la faveur en question était l'accession de Bharata au trône, mais, comme il avait donné sa parole, il se sentit obligé de la tenir, et même d'envoyer Râma en exil dans la forêt pour une durée de quatorze ans.

Râmacandra, le doux Râma, septième avatâra de Vishnu. Statue de cuivre de l'Inde méridionale, XII^e siècle.

Malgré les protestations de Râma, Sîtâ insista pour accompagner son mari dans la forêt; ils partirent parmi les lamentations du peuple et de Daçaratha, qui mourut de chagrin en une semaine. Lakshmana accompagna en exil Râma et Sîtâ.

Bharata, qui avait été absent pendant tous ces événements, fut plein de rage contre sa mère quand il rentra; il lui reprocha la mort de son père. Seul le devoir filial le retint de lui faire un mauvais parti. Il se rendit dans la forêt et tenta de persuader Râma de revenir; mais Râma déclara que son honneur l'obligeait à rester en exil. Bharata retourna à la capitale, Ayodhyâ, et fit savoir qu'il porterait le titre de vice-roi; une paire de sandales appartenant à Râma fut déposée sur le trône pour symboliser le roi légitime.

Pendant ce temps, dans la forêt, Râma et Lakshmana étaient en butte à la haine de la sœur de Râvana, la râkshasî géante Çûrpanakhâ. Elle s'éprit tout d'abord de Râma, qui déclina ses avances; il lui dit qu'il était marié, mais que Lakshmana serait peut-être heureux d'avoir une épouse. Malheureusement, Lakshmana la repoussa également. Soupçonnant que Lakshmana aussi était amoureux de Sîtâ, Çûrpanakhâ attaqua celle-ci et tenta de l'avaler. Toutefois, Lakshmana attaqua à son tour la géante, et lui coupa le nez, les oreilles et les seins.

Çûrpanakhâ envoya son jeune frère Khara la venger. Il rassembla une armée de quatorze mille râkshasa et en envoya un certain nombre en éclaireurs pour une première attaque. Râma tua ce groupe, puis battit Khara et toute son armée. Alors, Çûrpanakhâ essaya de se venger par l'intermédiaire de son frère aîné, Râvana, dont elle ne put éveiller l'intérêt qu'en lui faisant remarquer que Sîtâ, qui était très belle, ferait une femme parfaite pour lui. Ceci amena Râvana à projeter l'enlèvement de Sîtâ; connaissant la véritable identité, et les pouvoirs, de Râma, il décida de procéder par ruse. Il envoya un daim ensorcelé à la clairière où Sîtâ aimait à se délasser. L'animal était si beau qu'elle en eut envie et demanda à Râma et à Lakshmana de le capturer pour elle. Profitant de ce que les deux frères étaient à cette chasse, Râvana vint, déguisé en ascète, s'empara d'elle et l'emmena dans son char aérien, vers son pays de Lankâ.

En route, Jatayu, incarnation de Garuda (la monture de Vishnu) et roi des vautours, combattit Râvana, mais fut blessé à mort; il vécut juste assez pour rentrer et dire à Râma ce qui s'était passé. Sîtâ pria en outre la forêt et le fleuve Godavarî, qu'ils survolaient, de dire à Râma ce qui lui arrivait. Quand ils furent parvenus à Lankâ, Râvana tenta de la courtiser, mais elle repoussa toutes ses avances. Il voulut ensuite lui faire accepter le mariage en la menaçant, déclarant qu'il allait la tuer et la manger, mais Sîtâ fut sauvée par l'intervention de

Page suivante à gauche: *Râdhâ et Krishna dans le bosquet. La belle gardienne de troupeaux, amante de Krishna, est chère au cœur des Hindous et célébrée dans des centaines de chants, de récits et de tableaux. Peinture de Nurpur, XVIII^e siècle. Victoria and Albert Museum.*

A droite: *Krishna soumettant le démon-serpent Kâliya, qui habitait dans les eaux de la Jumnâ et terrorisait depuis quelque temps les occupants de ses rives. Bien que tout jeune encore, Krishna vient à bout de Kâliya en dansant sur ses têtes. Bronze Chola. Victoria and Albert Museum.*

l'une des épouses de Râvana. Celui-ci n'osa pas lui faire violence, car, à cause de sa réputation d'incorrigible séducteur de femmes mariées, il était prévenu, à l'époque, que s'il enlevait une seule fois de plus la femme de quelqu'un, il mourrait.

Entre-temps, après avoir longtemps cherché Sîtâ, Râma et Lakshmana découvrirent Jatayu qui, à l'agonie, leur raconta sa disparition. Râma incinéra pieusement la dépouille, puis réfléchit aux moyens de retrouver sa femme. Il conclut une alliance avec Sugrîva, roi des singes et fils d'Indra, qui avait été chassé de son royaume par son demi-frère Bali (à ne pas confondre avec le roi daïtya dont il a été question à propos du cinquième avatâra). En échange de leur aide dans la reconquête de son royaume, Sugrîva promit à Râma et Lakshmana de les soutenir contre Râvana. Bali fut bientôt tué et Sugrîva recouvra son trône. Quelque temps plus tard, Sugrîva leva une nombreuse armée de singes et d'ours, commandée par son général, le céleste Hanumant, fils de Vâyu, le vent, et cette armée prit la route du sud et du pays de Lankâ.

Quand ils furent au bord de la mer, Hanumant la traversa en volant et atterrit dans l'île où il trouva Sîtâ dans un jardin du palais de Râvana. Il lui parla des plans que l'on avait faits pour la délivrer et lui remit en gage le sceau de Râma. Puis, content de sa réussite, Hanumant folâtra dans le jardin de l'ennemi, où il arracha des plantes; il fut surpris par les râkshasa, et conduit devant Râvana. Encore en pleine effervescence, Hanumant disposa sa longue queue en une sorte de monticule sur lequel il grimpa; ainsi il était assis plus haut que le roi. Râvana désirait le tuer, mais le général des singes retint son bras en se réclamant de l'immunité diplomatique (en effet, il était interdit de tuer les émissaires de la partie adverse). Pourtant, Râvana ordonna aux râkshasa de mettre le feu à la queue d'Hanumant en l'entourant de chiffons imbibés d'huile, que l'on enflammerait. A cet instant, le singe se sauva, déroula sa queue déjà allumée, et, sautant d'édifice en édifice, parvint à mettre le feu à tout le pays.

Hanumant revint sur le continent et rejoignit Râma, à qui il donna de précieux renseignements sur les défenses de Râvana. Lankâ était vraiment une puissante forteresse, car elle avait été construite à l'origine par Viçvakarman pour Kubéra, dieu de la richesse. Cette grande ville, qui était presque entièrement bâtie en or, était entourée de sept larges fossés et de sept murs de pierre et de métal. A l'origine, elle constituait le sommet du Mont Meru; plus tard, comme nous le verrons, ce sommet avait été arraché par Vâyu et précipité dans la mer.

Peu après le retour d'Hanumant, on acheva un pont destiné à franchir le détroit séparant Lankâ du continent, bien que les créatures des profondeurs ténébreuses de l'océan se fussent efforcées d'empêcher sa construction. Son principal architecte fut un singe haut gradé, du nom de Nala, qui était l'un des fils de Viçvakarman et avait le pouvoir de faire flotter les pierres sur l'eau. C'est pourquoi ce pont est parfois appelé Nalasetu (Pont de Nala), quoique son nom habituel soit Pont de Râma.

Alors, une effroyable bataille se déroula aux portes de la ville. L'un des soldats de Râvana était son fils Indrajit, qui avait reçu son nom, ainsi que l'immortalité, de Brahmâ, en échange de la liberté d'Indra; en effet, le futur Indrajit avait fait Indra prisonnier quand Râvana avait attaqué Svarga, le paradis d'Indra, et l'avait tenu en captivité au pays de Lankâ. Indrajit parvint deux fois à blesser Râma et Lakshmana, mais, chaque fois, ils furent guéris par une herbe magique rapportée par Hanumant qui fit, par la voie des airs, tout le chemin qui les séparait de l'Himâlaya. Pendant ce temps, un frère de Râvana, Kumbhakarna, géant dont l'appétit était insatiable, dévorait des centaines de singes. Mais, de leur côté, ces derniers infligeaient de lourdes pertes aux râkshasa. Pour finir, tous les généraux de ces derniers furent tués et la bataille se ramena à un combat singulier entre Râma et Râvana.

Sous les regards de tous les dieux assemblés, ces

Râma et Bharata se séparent dans la forêt où Râma s'est installé en exil. Bharata n'a accepté de rentrer, avec son armée, à Ayodhyâ, pour régner sur le royaume de son père, qu'à la condition d'être considéré comme le vice-roi de Râma. Miniature de Delhi, XVII^e siècle.

deux héros se battirent à mort et la terre frémit à l'instant de leur rencontre. Avec des flèches, Râma fit tomber, l'une après l'autre, les têtes de Râvana; mais, à mesure qu'elles tombaient, d'autres poussaient à la place. Pour finir, Râma lança une arme magique que lui avait donnée Agastya, sage en renom, et ennemi notoire des râkshasa. Cette arme était remplie de l'énergie de nombreux dieux: appelée l'arme de Brâhma, elle avait Vâyu pour ailes, Sûrya et Agni reposaient dans ses têtes et sa masse renfermait le poids des Monts Meru et Mandara. Râma consacra cette arme et la lâcha; elle vola droit vers son but, la poitrine de Râvana, le tua et rentra au carquois de Râma. Ce fut le signal d'une grande joie parmi les dieux, qui firent pleuvoir sur Râma des guirlandes célestes et ressuscitèrent les singes morts dans la bataille.

Désormais, Râma et Sîtâ pouvaient être réunis; pourtant, à la stupéfaction de tous, Râma, quand il revit sa femme, lui parla froidement; il trouvait difficile de croire qu'elle ait réussi à sauver son honneur tandis qu'elle était la captive de Râvana. Sîtâ protesta de sa fidélité à Râma et s'affirma innocente; elle se déclara prête à le prouver par l'épreuve du feu. Elle ordonna donc à Lakshmana de préparer un bûcher, sur lequel elle se précipita, tout en proclamant son innocence; Agni, dieu du feu, la conduisit devant Râma qui accepta de la reprendre, disant que, personnellement, il n'avait jamais douté d'elle, mais qu'il avait simplement voulu qu'il y eût une preuve publique.

A droite: *La râkshasî Çûrpanakhâ, voyant ses avances repoussées à la fois par Râma et par Lakshmana, s'en prit à Sîtâ par jalousie. Lakshmana lui coupa le nez et les oreilles et elle fit intervenir Râvana. Bas-relief de style Gupta, V^e siècle.*

Ci-dessous: *Râma et Lakshmana battent les râkshasa (Sabahu et Mârica), qui tentent de s'opposer au sacrifice du sage Visvamitra. Mârica est le râkshasa qui se métamorphose en un beau daim à la demande de Râvana, afin d'éloigner Râma de sa maison, ce qui facilite l'enlèvement de Sîtâ. Bas-relief de Pranbanam (Java), VIII^e siècle.*

Cela semblait mettre un heureux point final à toute l'aventure et l'armée des singes retourna, avec Râma, Lakshmana et Sîtâ, à Ayodhyâ, où Râma fut couronné. Pourtant, bien que le règne de Râma se distinguât par une paix et une prospérité sans précédent, la mauvaise influence de Râvana se fit encore sentir. Le peuple du royaume se mit à murmurer, émettant des doutes quant à l'innocence de Sîtâ, et, bien qu'elle fût enceinte à l'époque, Râma se sentit obligé de l'envoyer en exil. Elle se réfugia dans l'ermitage de Vâlmiki, dans la forêt, où elle donna naissance à deux jumeaux, Kuça et Lava.

Ces garçons, qui portaient les signes de leur haut lignage, rentrèrent à Ayodhyâ quand ils eurent une quinzaine d'années, et leur père, après les avoir reconnus, fit quérir Sîtâ. Pour qu'elle puisse déclarer publiquement son innocence, Râma convoqua une grande assemblée. Face à la foule, Sîtâ invoqua la Terre (sa mère, puisqu'elle était née d'un sillon), lui demandant d'attester la véracité de ses paroles. La Terre fit un signe, mais ce signe fut qu'elle s'ouvrit sous les pieds de Sîtâ et l'engloutit.

Le cœur brisé, car Sîtâ était sa seule épouse, Râma voulut la suivre. Les dieux eurent pitié de son désespoir et lui envoyèrent le Temps, déguisé en ascète, lui dire qu'il avait le choix entre rester sur terre et monter au ciel pour y régner sur les dieux. Puis le sage Durvasas vint également voir Râma, et exigea d'être admis aussitôt en sa présence, le menaçant de malédictions terribles si on le faisait attendre. Lakshmana, qui avait reçu Durvasas, hésita; il savait qu'interrompre un entretien avec le Temps était puni de mort. Mais, pour détourner de son malheureux frère la vengeance de Durvasas, il céda à son destin, et alla chercher Râma. Puis, sachant que sa propre fin ne pouvait plus tarder, il descendit au fleuve et s'y assit pour attendre la mort; toutefois, les dieux firent pleuvoir des fleurs sur lui et le firent monter, avec son corps terrestre, au paradis d'Indra. La fin de Râma fut plus délibérée; en grande pompe, et avec beaucoup de dignité, il alla jusqu'au fleuve Sarayu; là, la voix de Brahmâ lui souhaita, du haut du ciel, la bienvenue, et il "entra dans la gloire de Vishnu".

Krishna

La huitième incarnation de Vishnu cristallisa autour d'elle plus de mythes encore que la septième, bien que son objet ait été relativement simple: tuer Kamsa, fils d'un démon, tyran de Mathurâ. Parmi les nombreux mythes concernant Krishna, les plus populaires, ceux qui portent sur les aspects sous lesquels le dieu reçoit le culte le plus fervent, n'ont rien à voir avec les raisons pour

Ci-dessus, à gauche: *Jatayu, incarnation de Garuda et roi des vautours, plongeant sur Râvana tandis que celui-ci enlève Sîtâ dans son char magique appelé Pushpaka. Jatayu fut blessé à mort, mais vécut assez longtemps pour faire son rapport à Râma. Détail de la copie d'une peinture moghole, XVII^e siècle.*

A gauche: *Hanumant recevant les instructions de Râma, cependant que Lakshmana contemple la scène. Les liens qui unissent le général des singes à Râma sont ceux d'une loyauté désintéressée, dont il fut récompensé par l'immortalité. Peinture de Trichinopoly, 1820. Victoria and Albert Museum.*

A droite: *Singes et ours en tête, les forces de Râma approchent des murailles de Lankâ, où les démons de Râvana les attendent. Peinture de Kângrâ, XVIII^e siècle.*

lesquelles il est venu sur terre comme avatâra de Vishnu. En fait, les mythes dionysiaques concernant le jeune Krishna, qui sont fortement empreints d'hellénisme, ont peu de rapports avec les idées qui avaient cours durant la grande période mythologisante, celle des épopées. Parfois, Krishna est considéré comme une grande divinité indépendante, et c'est alors son frère Balarâma qui passe pour être la huitième incarnation de Vishnu. La vie de Krishna se divise en quatre grandes parties: l'enfance, où il accomplit des exploits attestant une grande vigueur; la jeunesse, durant laquelle il musa auprès des bergères; l'âge viril, où il remplit les tâches pour lesquelles il était né; enfin l'âge mûr, où il devint le grand roi de Dvârkâ et prit part à la guerre du Bharata; c'est alors qu'il conduisit le char d'Arjuna et qu'il prononça sa grande prédication sur le dharma et la bhakti.

Naissance et enfance de Krishna

Durant la seconde ère cosmique, les Yâdava, peuple du nord de l'Inde, qui avaient Mathurâ pour capitale, étaient gouvernés par le roi Ugrasena. Ce peuple pacifique et agricole aurait pu vivre dans la tranquillité si le malheur n'avait pas fondu sur sa reine, Pavanarekha. Un jour, comme elle se promenait en forêt, elle fut guettée par le démon Drumalika, qui prit l'apparence de son époux, Ugrasena, pour lui faire violence. Ensuite, Drumalika reprit sa forme de démon et lui révéla que le fils qu'elle allait enfanter, Kamsa, ferait la conquête des neuf régions du monde, deviendrait un roi absolu, et se battrait contre quelqu'un dont le nom serait Krishna. Dix mois plus tard, Kamsa naquit, et Pavanarekha ne fit pas connaître le secret de sa conception. Ugrasena s'imagina que l'enfant était de lui. A mesure qu'il grandit, sa nature mauvaise se révéla. Il manquait de respect envers son père. Il assassina des enfants et contraignit le roi Jarâsamdha de Magadha, qu'il avait battu à la guerre, de lui céder comme femmes deux de ses filles. Ensuite, il déposa son père, monta sur le trône, et interdit le culte de Vishnu. Il agrandit son royaume par des conquêtes et commit de nombreux crimes.

A la demande de la Terre, les dieux décidèrent d'intervenir enfin; ce serait Vishnu qui rétablirait l'équilibre entre le bien et le mal. Le dieu utilisa deux Yâdava qui lui étaient restés fidèles. C'étaient Devaka, un oncle de Kamsa, et Vasudeva, qu'avaient épousé les six filles aînées de Devaka. Vishnu ordonna que la septième, Devakî, épouse également Vasudeva. Il cueillit un poil noir sur son propre corps, et un blanc sur le serpent Ananta ou Çesha. Il les introduisit dans le corps de Devakî, en déclarant que le poil blanc deviendrait le septième fils de Devakî, Balarâma, tandis que le poil noir devien-

Sîtâ prouve son innocence par l'épreuve du feu, sous les yeux de Râma, Lakshmana, Hanumant, Sugriva et Jâmbavant. En la laissant sortir des flammes saine et sauve, Agni fait éclater au grand jour l'honneur de Sîtâ, et tous rentrent à Ayodhyâ. Peinture moghole, XVII^e siècle.

drait son huitième fils, que l'on appellerait Krishna.

Toutefois, lors du mariage de Devakî, une voix avertit Kamsa de ces préparatifs de sa perte; il accepta d'épargner la jeune femme à condition que chacun de ses fils fût tué à sa naissance. En conséquence, ses six premiers fils furent massacrés dès qu'ils virent le jour. Elle conçut ensuite un septième fils, et Kamsa fut averti à nouveau: il entendit dire que les dieux et déesses naissaient sous forme de bergers et bergères. Il ordonna donc l'extermination systématique de tous les bergers que l'on pourrait trouver, et cela mit en danger la vie de Nanda, le meilleur ami de Vasudeva. Ce fut néanmoins Nanda qui fut choisi pour sauver les septième et huitième fils de Devakî. Vasudeva envoya une autre de ses épouses, Rohinî, vivre avec Nanda, et Vishnu fit en sorte que l'enfant qu'attendait Devakî passât dans le sein de Rohinî. A la date prévue, Balarâma naquit ainsi de Rohinî, et l'on donna à entendre à Kamsa que Devakî avait avorté.

Mais vint, pour Devakî, le temps de concevoir à nouveau. Kamsa prit la précaution d'emprisonner à la fois le père et la mère. Il les attacha par une seule et même paire de menottes et installa des hommes, des éléphants, des lions et des chiens pour garder la prison. Seulement, le huitième enfant était Krishna, et, dès le sein maternel, il parla à ses parents pour les rassurer. En fait, quand il naquit, toutes les précautions de Kamsa se révélèrent vaines; les menottes tombèrent, et le nouveau-né, prenant la forme de Vishnu, ordonna à son père de le transporter chez Nanda (où la femme de celui-ci, Yaçodâ, venait de mettre un enfant au monde), et de procéder à la substitution des enfants. Krishna reprit alors l'aspect d'un nouveau-né, Vasudeva le mit dans un panier, posa le panier sur sa tête et quitta la prison librement, car les portes s'étaient ouvertes toutes grandes, et les gardes s'étaient assoupis.

En route, Vasudeva arriva au fleuve Jumnâ et tenta de le passer à gué; mais les eaux montèrent de plus en plus; elles allaient le submerger. Alors, Krishna tendit son pied qui toucha les eaux. Celles-ci reculèrent et Vasudeva put passer. Chez Nanda, il constata que l'enfant de Yaçodâ était une fille, mais il la prit cependant pour l'emporter avec lui dans la prison, dont les portes se refermèrent, et où les gardes, se réveillant, furent sans le moindre soupçon. Ils annoncèrent à Kamsa qu'une petite fille était née; il essaya d'écraser le bébé sur une pierre, mais, brusquement, il y eut à sa place la déesse Devî; après avoir dit à Kamsa que son futur ennemi lui avait échappé et que lui, Kamsa, était sans pouvoir, elle disparut dans les airs.

Nanda, qui ne se doutait pas que Krishna n'était pas son fils, organisa une grande fête pour célébrer cette naissance; il y invita tous les bergers et leurs femmes. Au cours de la cérémonie, les brâhmanes prédirent que Krishna pourfendrait les démons, apporterait la prospérité au pays des Yâdava et serait appelé le Seigneur des Bergères.

Son enfance révéla sa double nature. Tantôt, il semblait n'être qu'un jeune garçon spécialement aimable, tantôt il manifestait déjà sa vigueur et se faisait reconnaître comme dieu.

Durant sa première année, Krishna fut trois fois attaqué par un démon. Le premier fut Pûtanâ, ogresse tueuse d'enfants; elle prit la forme d'une belle jeune femme et se fit accepter comme nourrice pour Krishna. Mais le poison qu'elle avait déposé sur sa poitrine ne put faire aucun mal à l'enfant; au contraire, celui-ci téta si fort qu'il soutira à Pûtanâ toute sa substance vitale, et qu'elle mourut en reprenant son apparence de monstre. Son second ennemi fut Saktasura, démon ailé qui atterrit sur une charrette chargée de cruches et sous laquelle Krishna était étendu. Le véhicule fut écrasé par l'arrivée de Saktasura, mais c'est ce dernier qui périt et non Krishna, lequel, d'un coup de pied bien dirigé, avait renversé le plateau et sa charge. La troisième attaque fut le fait de Trinâvarta, démon du tourbillon, qui arracha Krishna alors qu'il se trouvait sur les genoux de Yâçoda. Une grande tempête s'éleva au moment où Trinâvarta s'envola avec Krishna, mais celui-ci tordit le démon au point de le replier sur lui-même, puis l'écrasa sur un rocher; alors la tempête s'apaisa.

En grandissant, Krishna se mit à s'amuser (et aussi à amuser, malgré elles, sa mère et toutes les femmes) de diverses farces; par exemple, il volait aux bergères leur

fromage blanc et leur lait, renversait leurs bidons, puis accusait leurs enfants de ce qu'il avait fait lui-même.

Mais cette enfance idyllique fut interrompue par les efforts de Kamsa qui, toujours à la recherche de tout enfant qui pourrait être celui destiné à le tuer, avait envoyé des démons attaquer tous les enfants de l'âge de Krishna. Ce dernier dut vaincre successivement: un démon-vache, nommé Vatsasura; un démon-grue, nommé Bakasura, qui l'avala, mais fut obligé de lui rendre sa liberté parce que Krishna devenait brûlant; enfin, un démon-serpent, Ugrasura, qui l'avala, lui aussi, mais éclata quand celui-ci eut l'idée de devenir brusquement beaucoup plus grand. Sans cesse, il fut attaqué par les suppôts de Kamsa, mais, sans exception, il se tira d'affaire, tuant le démon-âne Dhenuka, battant le démon serpent Kâliya en dansant sur sa tête et éteignant, en l'avalant, un incendie envoyé pour consumer Krishna et ses compagnons alors qu'ils se trouvaient en forêt. Balarâma aussi, qui ne quittait pas Krishna, tua quelques démons, par exemple Pralamba, personnage anthropomorphe.

Ci-dessus: *Au milieu de la nuit, tandis que Kamsa et tous ses gardes sont endormis, Vasudeva prend Krishna nouveau-né, sort de la prison et, à droite, chez Nanda, substitue son fils à la fille de Yâçoda. Peinture Pahâri, XVIII^e siècle.*

A droite: *Yâçoda tenant le petit Krishna et son frère au teint clair, Balarâma. Peinture de Kângrâ, XVIII^e sicècle.*

Krishna allaité par la râkshasí Pûtanâ, qui voulait tuer le bébé en s'empoisonnant les seins. Peinture d'Udaïpur, 1740.

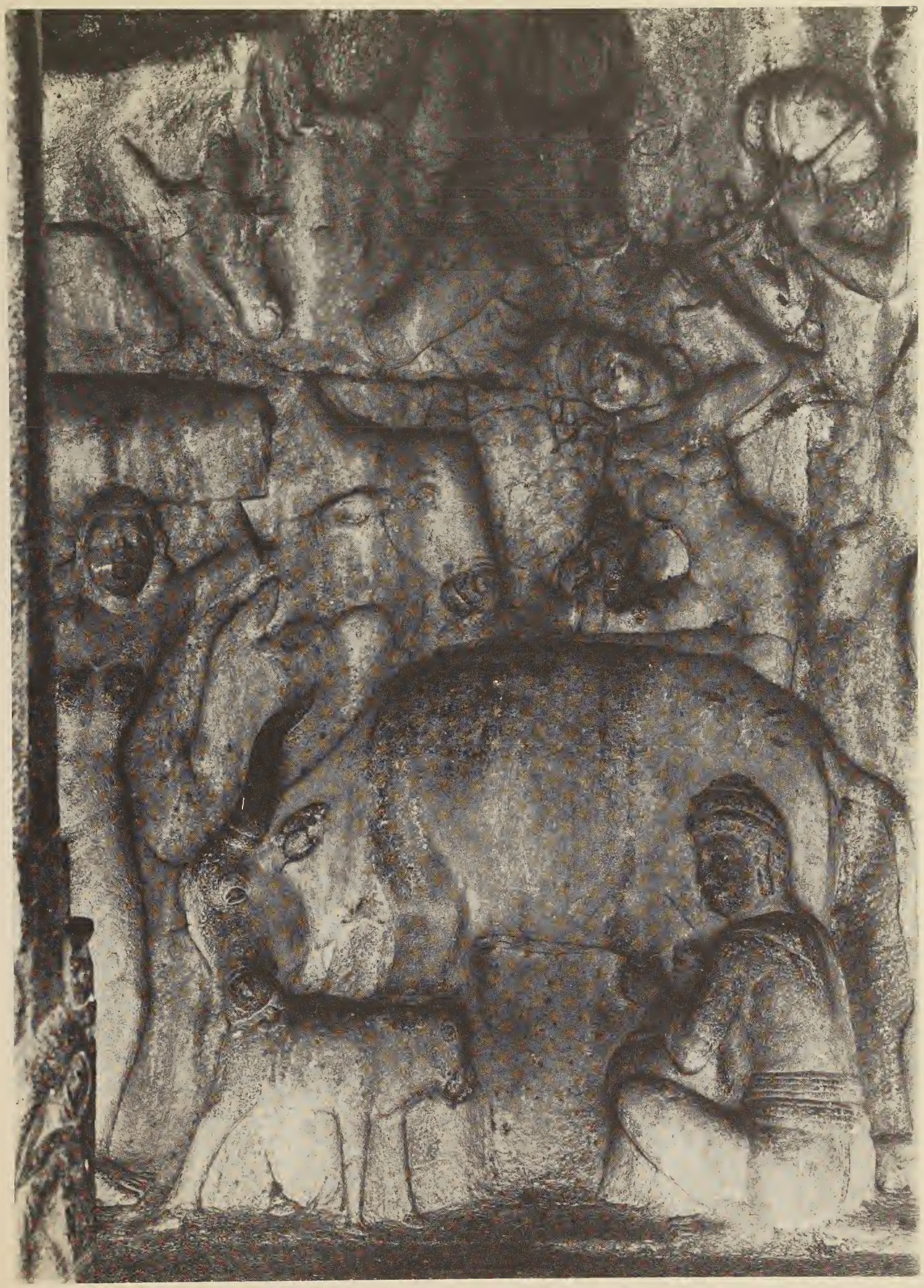
A gauche: *Irrésistiblement attirées par Krishna, les épouses des brâhmanes lui donnent, ainsi qu'à ses compagnons, les mets destinés à leurs maris. Peinture de Kângrâ, XVIII^e siècle.*

La jeunesse de Krishna

Durant son enfance, Krishna avait montré qu'il était un défi vivant jeté au monde infernal. Durant sa jeunesse, il précisa son attitude à l'égard des brâhmanes, d'Indra et des dieux védiques. Un jour, alors que Krishna et ses compagnons avaient faim, ils sentirent une odeur de nourriture; ayant cherché son origine, ils constatèrent que quelques brâhmanes étaient en train de préparer un sacrifice. Ils demandèrent qu'on leur en donnât un peu à manger, mais furent repoussés avec colère. Les épouses des brâhmanes, en revanche, ne demandaient qu'à leur faire plaisir; Krishna avait la réputation d'être un séducteur irrésistible et elles désobéirent à leurs maris: elles lui portèrent de la nourriture, confessèrent qu'il était Dieu et le dévorèrent du regard. Quand, comblées, elles rentrèrent chez elles, leurs maris non seulement leur pardonnèrent, mais se reprochèrent amèrement d'avoir manqué cette occasion de servir le jeune dieu.

Alors, Krishna persuada Nanda et les autres bergers que leurs sacrifices à Indra étaient inutiles, Indra étant un dieu inférieur qui se laissait parfois vaincre par des démons. Il leur fit croire que le salut consistait, en réalité, pour eux, soit à faire leur devoir, qui était de se laisser

Krishna en berger, entouré de pâtres et d'animaux. Sa double nature est bien mise en lumière par le contraste entre cette scène de traite, qui indique la promotion du dieu au rang de berger, et l'épisode du Govardhana, où ses compagnons n'ont aucune peine à reconnaître sa divinité. Bas-relief de la "Grotte des Cinq Pândava", à Mâvalipuram, début du VII^e siècle.



Krishna, en tenue royale et debout sous un dais de pétales de lotus, joue de la flûte pour la plus grande joie des animaux et des bergères. Le jeu savant de Krishna prélude à l'abandon voluptueux des gopî. Peinture Rājput, XVII^e siècle.

Ci-dessous: *Krishna saisit et brise le cou du démon-taureau qui vint, au crépuscule, pour l'attaquer, semant la panique parmi le bétail, les bergers et les bergères. Peinture Pahâri, XIX^e siècle.*

A droite: *Le Rasalia, danse de Krishna avec les bergères. Le dieu danse avec chacune des gopî qui constituent le cercle et en même temps avec sa préférée, Râdhâ, au centre. Les voiles des bergères flottent, trahissant leur agitation. Peinture sur coton.*

guider par leur destin, soit à rendre un culte à leurs vieilles divinités naturistes; dans leur cas, celles-ci étaient résumées par l'Esprit de la Montagne, Govardhana, sur laquelle ils faisaient paître leurs troupeaux et qui les abritait, eux et leur bétail. En conséquence, les bergers célébrèrent une grande cérémonie en l'honneur de la montagne. La récompense de leur dévotion fut que Krishna lui-même se manifesta en tant qu'esprit de Govardhana. Indra fut irrité et, oubliant qui était, en réalité, Krishna, envoya un orage effroyable, avec des torrents de pluie, pour punir les bergers. Krishna les protégea du déluge que cette tempête de sept jours aurait normalement dû entraîner: il souleva la montagne sur un seul de ses doigts et les bergers s'abritèrent dessous. Indra reconnut sa défaite. Il descendit sur terre, accompagné de son éléphant blanc, Aïravata, et de la vache d'abondance, Surabhi, et adora Krishna.

L'histoire des épouses des brâhmanes nous amène à parler d'un aspect du mythe de Krishna qui est devenu le plus important de tous: ses aventures amoureuses avec les femmes, et en particulier les bergères (*gopî*) mariées. Tous ces récits sont célèbres pour la beauté de leurs descriptions sensuelles, mais, bien qu'on leur attribue à toutes une signification symbolique, spirituelle, il est à noter que, devenu plus âgé, Krishna renia ses amours pastorales pour être le modèle des maris, l'incarnation du bonheur légitime. Toutefois, comme les textes sacrés de l'Inde le rappellent souvent, les dieux ne doivent pas être jugés d'après les critères de la morale humaine. Il ne faut pas oublier, du reste, que beaucoup de ces bergers

et bergères n'étaient autres que des incarnations de divinités.

La vie amoureuse de Krishna commença dès sa jeunesse et suivit son cours naturel, après avoir débuté par des taquineries puériles aux dépens des bergères. Un jour, un groupe de ces femmes, déjà éprises de lui, alla se baigner dans la Jumnâ, dans l'espoir de voir leur désir se réaliser. Krishna vint au milieu d'elles tandis

qu'elles invoquaient son nom. Il leur vola leurs vêtements et se cacha, avec eux, dans un arbre. Bien qu'elles l'eussent d'abord souhaitée, les bergères furent ennuyées par cette situation et tentèrent de se cacher sous l'eau; mais Krishna leur dit que Varuna habitait dans cette eau, de sorte qu'il n'était pas question de s'y cacher. Il exigea que chaque bergère vînt à son arbre reprendre ses vêtements. En les renvoyant après toutes ces taquineries. Krishna se fit pardonner en promettant qu'il danserait avec elles l'automne suivant.

Quand vint l'automne, il se rendit, par une nuit de lune, dans la forêt, et joua de la flûte pour appeler les bergères; celles-ci sortirent toutes furtivement de chez leurs maris et allèrent le rejoindre. Après qu'il les eût quelque peu lutinées, la danse commença; elle plongea ces femmes amoureuses dans une véritable frénésie de

volupté; chacune dansa avec le dieu comme s'il était son amant. Mais il disparut avec l'une d'elles et, quand les autres s'aperçurent qu'elles étaient seules, elles partirent à sa recherche en se lamentant. Elles trouvèrent d'abord ses empreintes, à côté de celles d'une femme. Mais celle-ci, trop sûre d'elle-même et fière d'avoir été distinguée, avait demandé à Krishna de la porter; mécontent, il l'abandonna aussitôt. Les autres la découvrirent et, après que toutes aient cherché et supplié sans se lasser, Krishna céda.

La danse reprit. Les jeunes femmes devinrent folles de désir et, utilisant son pouvoir d'illusion, Krishna fit croire à chacune qu'il dansait avec elle, la serrait dans ses bras et payait ses sentiments de retour. La danse et ses délices érotiques durèrent six mois; cela s'acheva par un bain général dans la Jumnâ. Les jeunes femmes rentrèrent chez elles et purent constater que nul ne s'était douté de leur absence.

L'épisode de la bergère distinguée entre toutes est développé par la poésie (plutôt que par le mythe), où elle est appelée Râdhâ. On nous y décrit la détresse de la femme abandonnée, qui attend Krishna tandis qu'il folâtre avec d'autres, ainsi que les émotions de chacune d'entre elles, aux divers stades de leur aventure. Leurs erreurs et l'exaucement de leurs vœux devinrent les images classiques de la poésie érotique indienne.

Dans le mythe, bien que Krishna soit retourné une fois ou deux auprès des bergères, cette grande danse marque l'apogée de son idylle et la fin de sa jeunesse.

L'exécution de Kamsa

Pendant ce temps, les démons poursuivaient leurs attaques. L'une d'elles eut lieu de nuit, pendant que Krishna et Balarâma étaient en compagnie des bergères. Sankhasura, un démon du genre yaksa, vint au milieu d'eux et attaqua quelques-unes des femmes; entendant leurs cris, Krishna poursuivit Sankhasura et lui coupa la tête. Une autre nuit, un démon-taureau s'immisça dans le troupeau, mais Krishna l'attrapa et lui rompit la nuque.

Vers cette époque, Kamsa apprit, par un sage, l'identité de celui qui devait le tuer, ainsi que la fin de l'histoire. Aussitôt, il jeta en prison Vasudeva et Devakî, et fit des plans pour s'emparer de Krishna. Il décida que le meilleur moyen serait de l'attirer par ruse à Mathurâ; il fit cependant quelques tentatives ultimes pour le tuer en forêt; il envoya pour cela Keçin, l'asura qui, un jour, avait failli triompher d'Indra; cet asura prit l'apparence d'un cheval. Une fois de plus, Krishna sut venir à bout de son adversaire: il plongea sa main dans le gosier du cheval, et la fit gonfler à l'intérieur; le cheval explosa. Alors Kamsa envoya son démon-loup, pour qu'il le guette et l'attaque. Le loup se déguisa en mendiant; mais là encore Krishna était prêt et, quand le démon reprit sa forme habituelle et l'attaqua, il le saisit à la gorge et l'étrangla.

Kamsa renonça alors à cette tactique et envoya le surintendant de sa cour, Akrura, inviter Krishna à un grand sacrifice qu'il voulait célébrer, à Mathurâ, en l'honneur de Çiva. Mais Akrura était secrètement un fidèle de Krishna, et il le prévint que Kamsa avait pris des dispositions pour qu'il fût tué dans un combat avec le lutteur Chanura; en outre, il avait installé au portes un éléphant sauvage qui piétinerait Krishna si le premier projet échouait.

Sourds aux protestations des bergères, Krishna, Balarâma et un groupe de bergers partirent pour Mathurâ, précédés par la nouvelle de leur arrivée. A Mathurâ, les femmes se penchèrent aux fenêtres et aux terrasses pour saluer Krishna; le tailleur de Kamsa en personne leur fit des vêtements neufs; une autre personne de sa domesticité, la bossue Kubjâ, oignit Krishna de parfum, en échange de quoi il lui redressa le dos.

Aux portes de la ville, Krishna se saisit du grand arc de Çiva et le brisa en morceaux (à l'instar de Râma); puis il tua tous les gardes. Quand il entra dans la ville, le grand éléphant l'attaqua, mais eut le dessous dans la terrible bataille qui s'ensuivit. Balarâma et Krishna prirent ses défenses et les promenèrent en triomphe dans la ville. Alors Chanura et les autres lutteurs tentèrent de rosser les deux frères, mais ce furent eux qui furent battus, l'un après l'autre. Au désespoir, Kamsa donna l'ordre à ses démons de faire venir les parents de Krishna et son propre père, Ugrasena. Il entendait les faire exécuter en même temps que Krishna et Balarâma, quand il serait venu à bout des deux frères. Quand Krishna eut vent de la chose, il abattit sans pitié tous les démons encore en vie, puis Kamsa lui-même et ses huit frères.

Sa principale raison d'être, la disparition de Kamsa était désormais une mission accomplie. Pourtant, Krishna n'était pas satisfait. Les alliés de Kamsa étaient encore en liberté et assez puissants pour rompre l'équilibre du bien et du mal, exactement comme Kamsa avant eux. Après avoir remis Ugrasena sur son trône légitime et retrouvé ses véritables parents, Vasudeva et Devakî, Krishna renonça à la vie pastorale et devint une sorte de prince féodal; par là, il entrait dans la dernière phase de sa vie.

Krishna, le prince

Les événements ne tardèrent pas à montrer que Krishna avait eu raison de poursuivre la lutte contre les démons, car un autre de ces êtres, un ancien rival de Kamsa, nommé Jarâsamdha, leva bientôt une immense armée de démons, à la demande instante de ses deux filles, veuves de Kamsa. L'un de ses alliés, était le démon Kalayavana. Dix-sept fois, Jarâsamdha et ses armées attaquèrent Mathurâ et furent battus par Krishna et Balarâma, qui étaient seuls. Chaque fois, les deux héros massacrèrent les troupes, mais relâchèrent Jarâsamdha, afin qu'il pût repartir et revenir ensuite avec de nouvelles hordes démoniaques à massacrer.

Pour finir, Krishna se fatigua de ces batailles et décida de construire une nouvelle capitale qu'il serait plus aisé de défendre. Il confia à Viçvakarman, le dieu-architecte, le soin de construire en une seule nuit la ville-forteresse de Dvârkâ. Quand elle fut achevée, tous les Yâdava furent transférés dans la nouvelle capitale; en route, on fit croire aux démons qu'ils étaient parvenus à les encercler sur une colline et à les anéantir par le feu.

A droite: *A la veille d'être mariée avec Çiçupâla, Rukminî envoie une lettre à Krishna pour le supplier d'intervenir. Afin d'accompagner Vishnu dans ses divers avatâra, Lakshmî s'incarna successivement en Sîtâ, Râdhâ et Rukminî. Peinture de Garwhal, XVIII^e siècle.*

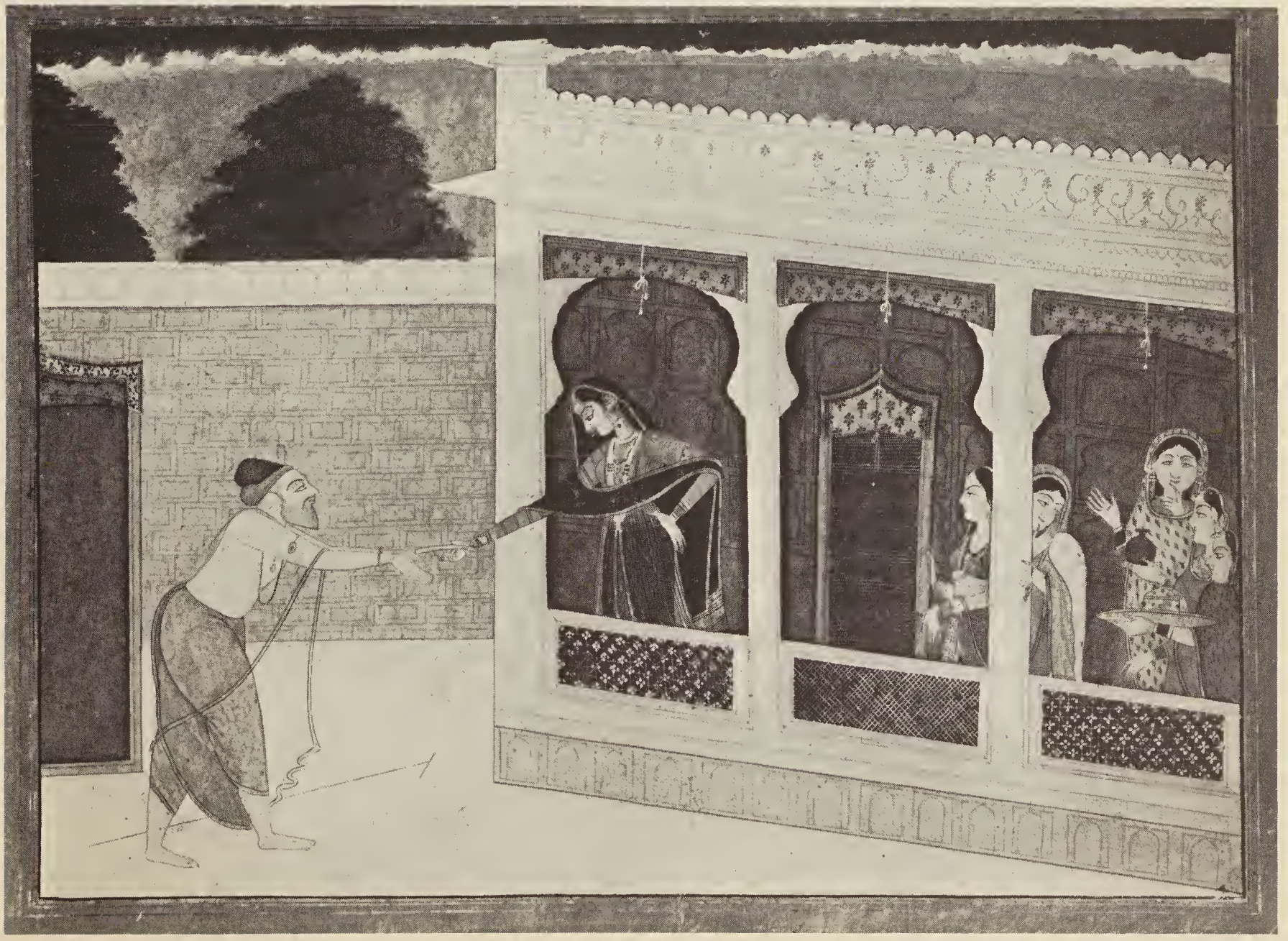
Krishna pouvait désormais s'établir. Il chercha des épouses pour lui-même et son frère. Balarâma épousa une princesse du nom de Revatî, et Krishna entendit parler d'une belle princesse appelée Rukminî, cependant que celle-ci entendait parler de Krishna par Çiva et Brahmâ, déguisés en mendiants. Chacun s'éprit de l'autre à sa seule description; tout était en place pour une grande passion romantique, qui allait effacer toutes les amours de jeunesse de Krishna. Il y avait toutefois des obstacles à surmonter avant que le couple pût se marier.

Rukminî avait été fiancée (sur le conseil de son méchant frère Rukma) à Çiçupâla qui, bien que cousin de Krishna, était un avatâra du démon dont Hiranyakaçipu et Râvana étaient d'autres avatâra. Juste avant la date prévue pour les noces, Rukminî envoya une lettre à Krishna, le suppliant d'intervenir. Il répondit en arrivant le matin du jour même des noces, pendant que Rukminî était en train de prier Devî, et en l'enlevant dans son char. Rukma, Çiçupâla et Jarâsamdha (qui était venu avec son armée de démons pour assister au mariage) décidèrent de se venger, mais Balarâma sema la panique parmi les démons et tous s'enfuirent, sauf Rukma, Il tenta de tuer Krishna, mais fut fait prisonnier. Rukminî demanda que sa vie fût épargnée et Balarâma le relâcha (de même que Jarâsamdha avait toujours été relâché).

Krishna put alors épouser Rukminî, et, le jour de ses noces, il célébra la défaite d'un nombre encore plus grand de démons. De la même façon, il épousa sept autres femmes; des démons tentèrent de s'opposer à chacun de ses mariages, et, de la sorte, ceux-ci eurent pour conséquence la victoire sur des maux toujours plus nombreux. C'est ainsi que Krishna épousa Jambavatî, fille de Jâmbavant, roi des ours, Satyabhamâ, fille de Satrajit, Kalindî, fille du Soleil, et quatre autres jeunes filles, chaque fois après avoir combattu des démons.

Il semblait désormais avoir rempli les fonctions pour lesquelles il était né et la Terre demanda à Brahmâ, Vishnu et Çiva ce qui lui était dû pour avoir contribué à permettre la présence de Krishna dans le monde; elle voulait, dit-elle, un fils qui ne mourût jamais et que personne ne pût égaler. Les trois dieux lui accordèrent une faveur, mais pas exactement celle qu'elle avait prévue, car ils la prévinrent que ce fils, Naraka, serait attaqué par Krishna qui le tuerait à la demande de la Terre elle-même.

Naraka devint le puissant roi de Pragjyotisha et soumit tous les rois de la terre; il devint aussi l'ennemi implacable des dieux du ciel et les mit en déroute; il vola les boucles d'oreilles d'Aditî, la mère des dieux, et les porta dans son château imprenable, à Pragjyotisha; il prit aussi le dais d'Indra et le plaça au-dessus de sa propre tête; il emmena en captivité 16 100 apsara, tant terrestres que divines; enfin, prenant la forme d'un élé-



phant, il viola la fille de Viçvakarman, le divin architecte.

Les prophéties des dieux s'accomplirent strictement. Krishna attaqua et battit Naraka, bien que celui-ci, pour défendre Pragjyotisha, fût assisté par Muru, archi-démon à cinq têtes, et ses sept fils. Quand la nombreuse armée des démons eut été battue, le palais fut ouvert et livra les innombrables joyaux que Naraka avait amassés, outre les boucles d'oreilles d'Aditî, le dais d'Indra et les 16 100 jeunes filles. Krishna ramena celles-ci à Dvârkâ et les épousa toutes, car, à sa seule vue, toutes s'étaient éprises de lui.

Krishna put alors s'installer avec ses 16 108 épouses; il parvint à les combler toutes ensemble. Au temps convenable, chacune d'entre elles lui donna dix fils et une fille. Malgré le nombre élevé de ses femmes, il était sensible à leur moindre caprice et toujours prêt à satisfaire chacun de leurs désirs. Un jour, il donna à Rukminî une fleur cueillie sur l'arbre appelé Pârijâta ou Kalpa, cet arbre céleste et miraculeux qui poussait au paradis d'Indra et appartenait à Indranî. La vue de cet arbre rajeunissait les personnes âgées et, quand la troisième femme de Krishna, Satyabhamâ, vit le cadeau qu'il avait

Çiçupâla et sa suite. Çiçupâla, cousin de Krishna, devint son ennemi mortel quand celui-ci eut enlevé sa fiancée, la belle Rukminî, à sa propre demande. Plus tard, il fut tué par Krishna, qui le décapita avec son disque. Peinture de Garwhal, XVIII^e siècle.

fait à Rukminî, elle lui demanda de lui apporter l'arbre tout entier. Krishna partit donc pour le ciel d'Indra, emportant sur lui le dais de ce dieu et les boucles d'oreilles d'Aditî, et il demanda l'arbre. Mais Indra n'avait pas oublié son humiliation lors de l'épisode du Govardhana et il refusa. Alors Krishna s'empara de l'arbre et partit avec. Indra leva une armée et le poursuivit, mais fut battu. Un an plus tard, toutefois, Krishna restitua l'arbre spontanément.

Tout cela ne lui faisait pas oublier les démons. Plusieurs des princes de l'espèce, que Krishna et Balarâma

A droite: *Bataille entre Bhîma et Jarâsamdha, adorateur de Çiva et beau-père du démon Kamsa, qui attaqua Krishna à Mathurâ dix-sept fois et fut systématiquement relâché, quoique vaincu. Il refusait de libérer les 20 000 râjas qu'il avait faits prisonniers, et périt en combat singulier avec Bhîma. Sculpture de Garvha, V^e siècle.*

avaient battus antérieurement, cherchaient une occasion de se venger. Au moment où nous sommes, Jarâsamdha avait emprisonné 20 000 râja. Krishna partit donc avec deux de ses cousins Pândava: Bhîma et Arjuna, pour les délivrer. Krishna apprit à Bhîma que le seul moyen de vaincre Jarâsamdha était de le fendre en deux; après vingt-sept jours de combat singulier contre ce démon, Bhîma parvint à lui infliger cette blessure. Le suivant fut Çiçupâla, qui n'avait jamais pardonné à Krishna de l'avoir privé de sa fiancée, Rukminî, et ne cessait de l'attaquer. Pourtant, Krishna n'avait jamais voulu le tuer parce qu'il avait promis à la mère de Çiçupâla qu'il lui pardonnerait une centaine de torts. Lors d'un grand sacrifice offert par Yudhishthira, Çiçupâla s'avança pour contester la décision de traiter Krishna comme l'invité de marque: il déclara que Krishna était d'une caste inférieure, qu'il s'acoquinait avec des vachers, qu'il était un voleur, un suborneur, et un ennemi d'Indra. Or ce fut là sa cent-unième attaque. Krishna le laissa parler, puis se leva, lança son disque, Sudarçana, et le tua d'un coup. Plus tard, les deux frères de Çiçupâla furent tués.

Comme nous le verrons plus loin, la lutte interminable de Krishna contre les forces du mal culmina dans la bataille entre les Pândava et les Kaurava. Tout au cours de sa carrière, Krishna eut des liens de famille à la fois avec les dieux et avec les démons. Dans le *Mahâbhârata*,

par exemple, il est apparenté d'une part aux bons Pândava, d'autre part aux méchants Kaurava. Il ne participa pas personnellement à ces batailles, mais se contenta de donner des conseils; il laissa donc des mortels mener cette guerre épique. Le principal conseil qu'il donna figure dans la *Bhagavadgîtâ*, où il explique à Arjuna que tout est illusion, y compris la bataille et la mort au champ d'honneur, et que l'homme n'a pas à mettre son devoir en question: qu'il se contente de l'accomplir, et qu'il laisse aux dieux le soin de voir plus loin. Néanmoins, par son intervention, Krishna réalisa ce pour quoi il était venu sur terre (bien que la lutte, aux yeux des protagonistes humains, ait pu sembler futile).

Krishna décida qu'il pouvait retourner au ciel. Sa fin terrestre peut sembler tragique; les armes qui devaient anéantir le peuple yâdava et entraîner sa propre mort furent créées par suite de la malédiction prononcée par des brâhmanes parce que de jeunes Yâdava s'étaient moqués d'eux (l'un de ces garçons, Samba, était le fils de Krishna et de Jambavatî). Les brâhmanes déclarèrent que Samba, qui s'était déguisé en femme enceinte, donnerait naissance à une massue de bois qui causerait la perte des Yâdava. Au temps marqué, la massue "naquit"; sur l'ordre du roi Ugrasena, elle fut mise en pièces et jetée à la mer, mais des éclats échappèrent à la destruction; l'un d'eux fut avalé par un poisson, retrouvé plus tard et utilisé pour faire une pointe de flèche; les autres prirent racine et devinrent des roseaux aussi durs que le fer.

Il apparut alors à Dvârkâ des présages de destruction prochaine, et les Yâdava, effrayés par la tempête et les éclairs, les avortements et autres horreurs que l'on ne comptait plus, demandèrent à Krishna comment détourner la catastrophe. Sur son conseil, les hommes partirent en pèlerinage à Prabhasa. Mais, après avoir accompli les divers rites, les Yâdava s'enivrèrent au bord du fleuve, et furent assaillis par la flamme destructrice de la discorde. Dans la bataille qui s'ensuivit, l'intervention de Krishna ne fit que pousser leur folie à son paroxysme et, en fin de compte, ils avaient tous été tués, soit les uns par les autres, soit par Krishna, qui s'était pris de colère contre eux. Les armes qu'ils utilisaient étaient les roseaux poussés sur les bords du fleuve, ceux-là mêmes qui devaient leur origine à la massue brisée en éclats.

Désormais, Krishna et Balarâma étaient libres de quitter la terre. Balarâma pratiqua des mortifications sur la berge et, en mourant, fut réuni à l'Absolu. Çesha (ou Ananta), le divin serpent, des cheveux blancs de qui Balarâma était né, sortit de sa bouche. L'océan vint à sa rencontre, roulant dans ses eaux d'autres serpents.

Krishna aussi adopta la posture de méditation des yogi: il s'assit sous un figuier, le talon gauche tendu en

avant. Un chasseur passa; il se trouvait que la pointe de sa flèche était constituée par le dernier éclat de la massue de fer. Il prit le pied de Krishna pour un daim et le visa; il atteignit donc le seul point vulnérable de la personne du dieu et le blessa sans remède. S'approchant, il reconnut Krishna, implora aussitôt son pardon et reçut, outre ce pardon, la "délivrance".

Avant de mourir, Krishna envoya un messager à Dvârkâ, disant que la ville allait être engloutie par l'océan et conseillant aux derniers Yâdava de s'enfuir. Mais auparavant, on organisa de grandes funérailles pour Krishna, et Balarâma. Vasudeva, Devakî et Rohinî, qui étaient morts de douleur à l'annonce de la mort de Krishna furent déposés sur le bûcher funéraire avec sa dépouille et celle de Balarâma; ils y furent rejoints par les huit principales veuves de Krishna, les veuves de Balarâma et le roi Ugrasena qui se jetèrent dans les flammes.

Bouddha

La neuvième incarnation de Vishnu, au début du kali-yuga (l'ère présente), constitue manifestement un effort pour subordonner le bouddhisme à l'hindouisme. Ici, les moyens employés pour sauver le monde diffèrent radicalement de ceux que nous avons rencontrés à propos de tous les autres avatâra. Sous le nom de Bouddha, en effet, Vishnu ne fut pas un héros défendant intrépidement la vertu, mais plutôt l'avocat pervers du Diable, qui propageait des idées conduisant au mal et affaiblissant les adversaires des dieux, ce qui devait finalement aboutir soit à ce qu'ils fussent anéantis, soit à ce qu'ils revinssent, pour leur salut, à leur foi ancienne dans les dieux traditionnels.

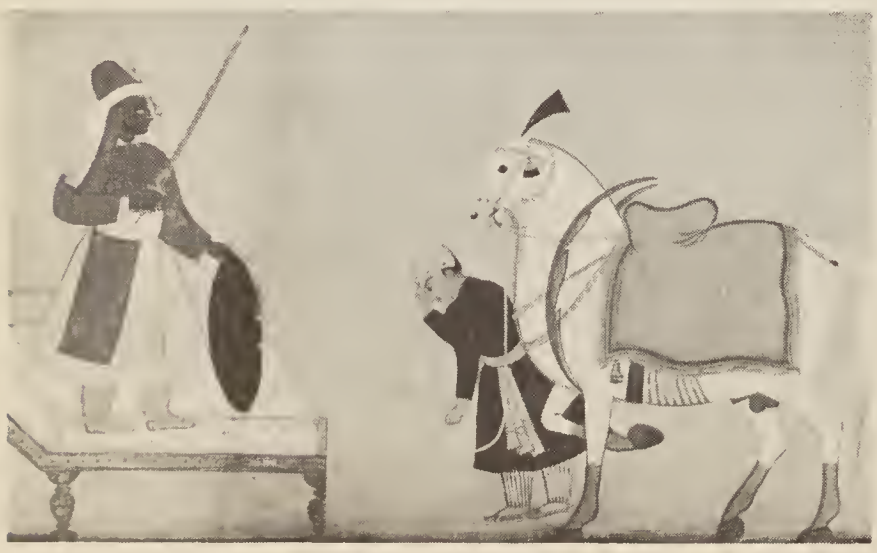
Les doctrines que l'on attribue ici à "Bouddha" ne sont que des caricatures de l'enseignement du Bouddha historique, tel que ses disciples l'ont compris. On nous dit qu'il aurait enseigné que le monde n'a pas de créateur, donc qu'ıl n'y a pas d'esprit universel dont Brahmâ, Vishnu et Çiva seraient des manifestations. Ainsi, les trois dieux suprêmes de l'hindouisme ne seraient que des êtres mortels ordinaires, à mettre sur le même plan que les hommes. La doctrine du samsâra et l'idée, apparentée, que les hommes doivent suivre le dharma (devoir), tel qu'il est défini par leur caste, n'a pas de valeur; en effet, la mort n'est rien d'autre qu'un sommeil paisible, un anéantissement; le ciel et l'enfer n'existent que sur terre, le premier étant le plaisir, et le second, la souffrance physique. Les sacrifices sont sans valeur, car la seule véritable bénédiction est de sortir de l'ignorance. La poursuite du plaisir devait être interprétée en un sens restrictif: pour propager cette doctrine, Lakshmî fut incarnée en une femme qui enseignait à ses disciples que, puisque le corps disparaît après la mort, le paradis sur terre doit être cherché exclusivement à travers les plaisirs sexuels.

Paradoxalement, comme nous le verrons, les Bouddhistes revinrent, en un certain sens, à l'hindouisme, mais ce mouvement ne vint absolument pas d'un enseignement hédonistique du Bouddha, c'eût plutôt été le contraire. La mythologie et la cosmologie qui firent partie du bouddhisme lorsqu'il devint une religion populaire (et non plus une religion de philosophes) étaient enracinées dans les croyances hindoues, et les dieux de l'hindouisme finirent même par habiter certains des cieux inférieurs du cosmos bouddhique.

Kalki

La dixième et dernière incarnation de Vishnu est encore à venir. Elle interviendra à la fin de notre ère. D'ici là, la vie sociale et spirituelle aura touché son point le plus bas. Les princes donneront le signal de la catastrophe finale; ce seront des personnages bas et, bien que leurs pouvoirs soient limités et leurs règnes courts, ils tenteront d'en profiter au maximum. Ils tueront leurs sujets, leurs voisins suivront leur exemple, et rien ne comptera que les apparences. Même les brâhmanes ne se distingueront plus du vulgaire que par leur cordon sacré. Quant à la richesse des matérialistes, ce ne sera qu'une vaine apparence, car tout aura perdu sa valeur. L'amour et la vérité disparaîtront de la terre, l'hypocrisie sera le fondement de la vie sociale, et la sensualité, le seul lien entre les époux. L'Inde cessera d'être une terre sacrée et la Terre ne sera plus adorée que pour ses richesses minérales. Les rites sacrés disparaîtront: un simple lavage remplacera la purification; le consentement mutuel tiendra lieu de mariage religieux et la vantardise d'érudition; la tenue officielle suffira comme habilitation à gouverner. Pour finir, même ce semblant de civilisation s'effondrera; les habitants retourneront à une existence de bêtes, se vêtant d'écorces, se nourrissant des baies sauvages de la forêt, sans protection contre les éléments. Alors personne ne vivra plus de vingt-trois ans.

Quand la dégénérescence aura atteint ce point extrême, Vishnu apparaîtra en personne sur terre, monté sur un cheval blanc, Kalki ou Kalkin, qui n'est autre que son dixième avatâra. Vishnu chevauchera à travers le monde, son bras levé portant un long glaive aussi étincelant qu'une comète. Il réalisera l'anéantissement final des méchants et préparera le renouvellement de la création et la réapparition de la vertu, lors du mahâyuga suivant.



On conduit auprès de Vishnu le cheval blanc de son dixième avatâra, afin qu'il puisse monter en selle et, de son glaive lumineux, porter le coup fatal à un univers parvenu au fond de la turpitude. Peinture Pahâri, XVIII^e siècle.

A droite: *Indra en dieu hindou. Bien qu'il porte encore des armes, il ne donne plus l'impression d'être un dieu guerrier; assis sur son éléphant blanc, Aïrâvata, il suggère plutôt l'idée de luxe et de dignité. Peinture de Trichinopoly, 1820. Victoria and Albert Museum.*

Les dieux védiques dans l'Hindouisme

Comme nous l'avons vu, beaucoup d'épisodes mythologiques attestés par les Veda et de fonctions des grands dieux védiques ont été rapportés par l'hindouisme à Brahmâ, Vishnu et Çiva. Néanmoins, les plus grands de ces dieux védiques restèrent l'objet d'un culte, en particulier Indra, Yama, Varuna, Agni, Sûrya, Vâyu et Soma. Avec Kubera, le nouveau dieu de la richesse, ces dieux constituaient le groupe dit des "gardiens du monde". Le pouvoir étant passé à la nouvelle triade, les fonctions des dieux anciens changèrent de signification; dans leurs fonctions secondaires, ils ne furent pas plus importants que leurs rivaux, les nouveaux dieux comme Kârttikeya et Dharma, les déesses, les divinités animales, les divinités personnifiant des phénomènes physiques (en particulier des cours d'eau), les sages ou rishi, et les ancêtres (manes ou pitri).

Indra

Indra reste le roi des êtres célestes, bien qu'il soit naturellement sans pouvoir, et même sans influence, sur la trinité. Ses fonctions restent, en gros, les mêmes qu'à la période védique, bien que divers de ses aspects soient pour ainsi dire mis en vedette, en particulier les moins dignes (son amour immodéré du soma, son brahmanicide, ses amourettes et son impuissance face aux malédictions des sages, qui fait parfois que des démons ont raison de lui).

Dieu de l'orage, Indra reste un personnage redoutable, qui lance l'éclair et brandit le tonnerre, ses flèches, tandis que l'arc-en-ciel est son arc. Mais il n'est plus entièrement un dieu guerrier: il exerce son pouvoir d'une façon plus digne, en tant que responsable des phénomènes atmosphériques et gardien d'un point cardinal particulier, l'Est. Au lieu de se déplacer en char, ou sur son cheval merveilleux, Uchchaihçravas, il monte un gigantesque éléphant blanc, Aïrâvata. Son pouvoir repose sur le droit, plutôt que sur la force. On dit même parfois qu'"Indra" est un titre, plutôt que le nom d'un dieu personnel, un titre accordé tous les 3 600 ans au dieu ou au mortel qui a le plus de mérite. Or le "mérite" peut consister simplement à avoir offert une centaine de sacrifices et, à cet égard, l'Indra actuel doit son titre à une tricherie: il aurait subtilisé les offrandes de quelques humains, qui étaient en train d'offrir le sacrifice demandé, et aurait envoyé de voluptueuses nymphes en distraire d'autres, qui tentaient d'acquérir des mérites en se livrant à l'ascèse.

Indra réside avec magnificence en son paradis, Svarga, qui se trouve sur le Mont Meru, et dont la capitale s'appelle Amarâvatî. Svarga est toujours un séjour admirable, bien que, désormais, Indra et sa parèdre Indrânî ne règnent plus que sur des divinités secondaires et sur les âmes de certains hommes vertueux, qui ont mérité de se reposer quelque temps de la ronde infernale des naissances successives.

Le roi des cieux conserve l'activité qui consistait à guerroyer sans cesse contre les démons, mais il n'a pas toujours un plein succès; ceci tient au partie au fait que, d'après les croyances nouvelles, la puissance peut être obtenue non pas en buvant du soma (liqueur à laquelle les démons ne sauraient participer), mais bien en célébrant des sacrifices ou en se livrant à des mortifications destinées à se rendre la trinité propice; or les démons savent offrir des sacrifices et pratiquer l'ascèse. Cela tient aussi au fait qu'Indra porte toujours le poids de

A gauche: *Sûrya, entouré d'Ushas et Pratyushas, qui chassent l'obscurité. L'éclat de Sûrya, dieu solaire, éblouissait sa parèdre Samjnâ. Le père de celle-ci, Viçvakarman, fit en sorte que cet éclat diminue d'un huitième, et les époux purent reprendre la vie commune. Sculpture du XIII^e siècle de style Hoysala. Victoria and Albert Museum.*

Ci-dessus: *Durgâ naquit adulte; cette femme d'une grande beauté avait dix bras. Elle anéantit le démon Mahisha, qui menaçait de déposséder les dieux; pour cela, elle prit dans chacune de ses mains l'une des armes des dieux. Peinture de Chamba, XVIII^e siècle. Victoria and Albert Museum.*

son ancien crime (la mise à mort de Vritra, considérée comme un brahmanicide), qui le poursuit sous une forme personnifiée, appelée Chandâla. Pour échapper à sa faute, Indra dut se cacher; ensuite, il fut libéré par les sacrifices qu'il avait célébrés de façon intensive. Durant cette période de retraite, il fut à la merci de tout un chacun. Un certain roi Nahusha obtint la domination sur les trois mondes et décida d'enlever Indranî; s'il n'y parvint pas, et si l'honneur conjugal d'Indra resta sauf, c'est uniquement parce qu'Agastya, l'un des mille rishi qui portaient le char du roi vers Svarga, prit très mal une offense involontaire de Nahusha (celui-ci lui avait touché le pied par inadvertance) et prononça une malédiction contre lui, de sorte qu'il retomba sur terre sous forme de serpent.

Un autre roi obtint la domination sur les trois mondes en se rendant les dieux propices; c'était Bali, qui battit Indra et le chassa de son paradis. Il ne put être écarté des cieux et de la terre sans l'intervention de Vishnu, dans son avatâra de nain.

Indra fut également humilié par Râvana, roi des démons de Lankâ, qui devait son pouvoir exceptionnel d'une part à ses origines brâhmaniques et d'autre part à sa piété. Quand les troupes de Râvana marchèrent contre celles d'Indra, le roi des cieux se vit totalement incapable de défendre son Svarga. Il fut fait prisonnier par le fils de Râvana, Meghanada, à qui Çiva avait accordé l'invisibilité. Meghanada chargea le dieu de chaînes et l'emmena à Lankâ, où il le garda en otage. Indra dut lui servir de valet, ainsi que les autres dieux qui avaient été faits prisonniers. Par exemple, Agni dut faire la cuisine de Râvana, Varuna, porter son eau, Kubera, lui fabriquer de la monnaie, et Vâyu, balayer son palais. Tous les autres dieux, sous la direction de Brahmâ, durent se rendre à Lankâ pour demander humblement leur libération, en échange de laquelle Brahmâ proposa à Meghanada le titre d'Indrajit, "Celui qui a conquis Indra". Le démon accepta ce titre, sous lequel il fut connu désormais, mais exigea une rançon encore plus élevée: l'immortalité pour lui-même. La situation d'Indra était si déplaisante que Brahmâ dut finir par accepter ces conditions fantastiques.

Un autre jour, Indra donna à son éléphant favori une guirlande que lui avait offerte le sage Durvasas (émanation de Çiva; c'est lui qui avait provoqué la mort de Lakshmana). Ce manque d'égards valut à Indra une malédiction: sa souveraineté sur les trois mondes serait remise en question. Cette prophétie s'accomplit quand Indra et les autres dieux devinrent si faibles qu'ils furent battus par les Daïtya, que conduisait leur allié Raji. Chassé de son paradis, Indra fut réduit à une situation misérable: lui qui, jusque-là, pouvait donner l'ordre que l'on offrît cent sacrifices à la fois, fut obligé de faire le tour des autres dieux pour mendier un peu de beurre fondu. Toutefois, et par leur propre faute, les Daïtya ne jouirent pas longtemps de leur triomphe. Dans leur orgueil, ils négligèrent leurs devoirs; le monde alla vers son déclin et il n'y eut plus d'amrita. Sur le conseil de Vishnu, Indra suggéra donc aux Daïtya que les dieux et les démons se concertent pour remédier ensemble à cet état de choses. Ils acceptèrent et cet accord aboutit au fameux barattage de l'océan de lait, lors duquel les démons furent privés, au mépris des accords conclus, de leur part d'amrita, ce qui leur enleva le pouvoir de résister aux dieux ainsi fortifiés. C'est donc à la faveur d'une ruse qu'Indra put reconquérir son paradis.

D'après une variante du même récit, Brahmâ avait accordé à Raji le pouvoir de commander une armée victorieuse dans la guerre perpétuelle entre les dieux et les démons. Les démons furent les premiers à lui demander son aide, mais il la leur refusa parce qu'ils ne voulaient pas lui promettre de faire de lui leur roi. Les dieux furent moins loyaux envers leur chef naturel et promirent d'accepter Raji s'il les conduisait à la victoire. C'est pourquoi, après la défaite des démons, Indra dut céder son trône. Toutefois, Raji ne resta pas au Svarga et y laissa Indra comme régent. Indra reconquit son autorité entière par une ruse de plus: après la mort de Raji, il refusa de reconnaître les droits de succession de ses cinq cents fils. Ils tentèrent naturellement de s'emparer quand même de leur patrimonie, mais furent mis dans l'impossibilité de réaliser ce projet par Brihaspati, qui les confondit et les précipita dans la ruine.

Aux époques récentes, on insiste beaucoup sur l'aspect sensuel d'Indra. Considéré, aux temps védiques, comme l'explication de sa vigueur, son amour du soma le conduit désormais à la faiblesse, au relâchement moral; c'est qu'à l'époque où nous sommes, les boissons enivrantes sont interdites aux mortels. On invoque souvent les mœurs sexuelles d'Indra pour excuser les fautes commises par d'autres dans ce domaine. Il passe pour avoir choisi Indranî, sa parèdre, à cause de son caractère désirable et, qui plus est, pour l'avoir conquise au prix d'un double crime. Elle était, en effet, la fille du démon Puloman qui, découvrant qu'Indra avait enlevé sa fille, était sur le point de prononcer une malédiction contre lui; Indra prévint la chose en le tuant sauvagement. Bien qu'Indranî fût restée la reine principale, la parèdre, Indra ne tarda pas à se lancer dans une série sans fin d'aventures, compromettant généralement des femmes mariées.

L'une des plus célèbres de ces aventures concerna Ahalyâ, épouse de son précepteur, le sage Gautama. Ahalyâ était la première femme qu'eût faite Brahmâ et surpassait toutes les autres en beauté. Un jour, alors que Gautama était absent de son ermitage, Indra entra et lui déclara un amour passionné. Flattée par ses attentions, Ahalyâ était sur le point de céder quand son mari rentra et découvrit le couple; aussitôt, il maudit Indra, le condamnant à porter la marque infamante de sa lascivité: mille fois le dessin de la yoni (matrice). Ensuite, toutefois, comprenant qu'Indra avait péché par intention plus qu'en acte, il se jugea trop sévère et les "mille marques de disgrâce" devinrent un millier d'yeux. Indra n'en continua pas moins d'éprouver un désir indomptable pour Ahalyâ. Avec la connivence de la lune, qui prit la forme d'un coq et chanta à minuit, Indra s'arrangea pour faire sortir Gautama de chez lui, en vue de se livrer à ses dévotions matinales. Il prit alors l'apparence de ce sage, et prit place aux côtés d'Ahalyâ. Cette fois, Gautama rentra trop tard, et il maudit aussi bien sa femme qu'In-

dra. Ahalyâ fut changée en pierre et dut attendre pour reprendre son apparence de femme, de recevoir un coup de pied de Vishnu, lorsqu'il se fut incarné sous le nom de Râma. Indra, pour sa part, fut condamné à devenir un eunuque; il fut toutefois tiré de ce triste état grâce à l'intervention des dieux qui lui pardonnèrent quand il eut célébré un sacrifice. Il fut néanmoins, à titre de châtiment, humilié par Râvana et Indrajit.

Yama

Dans la pensée des Hindous, Yama n'est plus le personnage bienveillant qui accueille les morts en paradis. Il ne préside pas non plus au séjour délicieux des Pitri, mais à l'enfer, au royaume des châtiments. Son lugubre palais, Kalichi, se situe dans les régions inférieures du sud, dont il est le souverain. Toutes les âmes se présentent devant son trône, en Kalichi, pour passer en jugement; son secrétaire, Chandragupta, lit, dans un gros livre, la somme des vertus et des péchés du mort. En fonction de ces notes, Yama rend un jugement qui consiste à envoyer l'âme dans l'un de ses enfers, ou au séjour des Pitri, ou de nouveau sur terre, pour une autre vie.

Yama tient encore un autre registre: le grand Livre de la Destinée, dans lequel est noté le temps que chacun aura le droit de vivre. Quand le Livre de la Destinée dit qu'un homme doit mourir, Yama envoie ses messagers s'emparer de cet homme. Parfois, il y va lui-même, sa peau verte tranchant sur sa robe rouge sang, deux yeux cuivrés luisant dans un visage grisâtre. Il monte un buffle et ne se sépare pas d'une lourde masse d'armes et d'un nœud coulant, qu'il passe au cou de ses victimes pour les traîner jusqu'à son repaire.

On imagina toutes sortes de moyens pour échapper à Yama; le plus efficace était la propitiation d'une des personnes de la trinité. Comme la propitiation pouvait prendre la forme d'une simple répétition du nom du dieu, beaucoup de pécheurs purent se débarrasser de lui par ruse. Par exemple, un homme méchant, nommé Ajamila, avait passé sa vie à négliger ses devoirs et à oublier tout respect envers les dieux. Il avait un fils, Nârâyana (l'un des noms de Vishnu), et le fit appeler quand il se vit sur son lit de mort. Entendant son nom, Vishnu fut bien obligé d'envoyer ses serviteurs en réponse à cet appel; à leur arrivée, ils trouvèrent les émissaires de Yama déjà sur les lieux. Yama dut accepter de les rappeler et Ajamila ne mourut pas. Mais il se repentit de sa vie de péché et, se faisant ermite, pratiqua l'ascèse au point qu'il obtint la délivrance.

De la même façon, un autre méchant fut délivré par Çiva. Il s'agit d'un brigand qui prononçait par inadvertance l'un des noms de ce dieu, Hara, tandis qu'il com-

Ci-dessus: *Yama, le redoutable seigneur des enfers. Tandis qu'il caracole sur un buffle, poussant inexorablement les humains vers le royaume des morts, ses yeux cuivrés flambent sur le fond vert de sa peau. Il porte des vêtements cramoisis et ses armes sont le trident, la massue et un nœud coulant pour ligoter ses victimes. Peinture de Trichinopoly, 1820. Victoria and Albert Museum.*

Sâvitrî prie Yama, dieu de la mort, de lui rendre son mari. Cette histoire très populaire a trouvé un écho dans les mythes d'autres civilisations; aux Indes, c'était l'une de celles que représentaient à toute vitesse les peintres de plein air, au début du XIX^e^ siècle, à l'intention des pélerins du temple de Kalighat, à Calcutta. Victoria and Albert Museum.

mettait ses crimes, car, dans ces cas-là, il criait toujours à ses complices: *Ahara* (''apportez le butin'') et *Prahara* (''frappez''). Bien qu'il ait prononcé ce nom divin très involontairement, et même sans s'en douter, il fut pardonné, et, la fois suivante, naquit roi.

Un autre cas de ce genre concerne, cette fois, un véritable adorateur de Çiva. Cet homme, Mârkandéya, était un ardent sectateur du linga, qu'il adorait nuit et jour. Or la durée de sa vie, telle qu'elle figurait dans le Livre de la Destinée, n'était que de seize ans. Quand cette période expira, Yama envoya ses messagers se saisir de Mârkandéya. Mais eux, trouvant leur victime serrant dans ses bras une ''statue'' du linga, n'osèrent pas porter la main sur le condamné. Inexorable, Yama vint en personne, et tenta de détacher Mârkandéya du linga. N'y étant pas parvenu, il passa son nœud coulant autour des deux ensemble, et se mit à les tirer vers l'enfer. Aussitôt, Çiva apparut en personne, et, furieux de l'outrage qui venait de lui être fait, tua Yama d'un coup de pied. Tous les êtres devinrent donc immortels. On ne tarda cependant pas à s'apercevoir que cette situation constituait pour le monde un désastre, car il fut précipité dans la misère. A la demande de tous les dieux, par conséquent, Yama fut ramené à la vie.

Il n'était pas toujours insensible aux souffrances de ses victimes, comme le montre l'histoire de Sâvitrî et de Satyavant. La fille du roi Asvapati, qui n'avait pas d'autre enfant, reçut le nom de la déesse Sâvitrî ou Sarasvatî, laquelle avait accordé au roi cette fille unique après qu'il l'eût suppliée pendant dix-huit ans. La déesse promit à Asvapati que sa fille serait un personnage plus considérable que le fils qu'il aurait pu avoir.

En grandissant, Sâvitrî devint suprêmement belle et d'un maintien tout céleste; si belle même que personne n'osait demander sa main. C'est pourquoi Asvapati l'envoya en voyage pour se chercher un mari dans toutes les cours avoisinantes. Mais Sâvitrî ne trouvait aucun prince qu'elle désirât épouser. Pour finir, presque en désespoir de cause, elle se rendit à un ermitage sylvestre où elle trouva, aveugle, le roi Dyumatsena (que l'on avait chassé de son royaume), et son fils Satyavant. Bien qu'ils connussent la vie inconfortable des ermites, leur noble maintien attira aussitôt la princesse et elle s'éprit de Satyavant.

Sâvitrî rentra à la cour de son père et l'informa de son choix. Asvapati demanda alors au sage Nârada s'il approuvait un mariage avec Satyavant; le sage lui répondit que le jeune homme réunissait toutes les qualités que l'on pouvait souhaiter chez un prince, car il était à la fois brave, vertueux et beau. Mais, ajouta Nârada, le nom de Satyavant était écrit dans le livre de Yama, de sorte qu'il n'avait plus qu'un an à vivre. Le roi conseilla à Sâvitrî de choisir un autre mari, mais elle déclara qu'elle avait donné sa parole et ne pourrait jamais aimer un autre homme. Nârada, consulté à nouveau, s'inclina devant tant de constance, et conseilla au roi de donner son consentement, l'assurant que tout irait pour le mieux.

En conséquence, Sâvitrî et Satyavant furent mariés et ils s'installèrent dans l'ermitage, en compagnie du vieux Dyumatsena. Sâvitrî était douce et vertueuse de nature; elle semblait heureuse, bien que son front se fît plus soucieux à mesure que l'année avançait. Son caractère enjoué la rendit chère à son beau-père et aux autres ermites. Le dernier jour de l'année, elle demanda à Satyavant la permission de l'accompagner quand il alla dans la forêt couper du bois.

Ils partirent tous deux, Sâvitrî suivant son mari et ne le quittant pas des yeux; il semblait d'humeur mélancolique. Finalement, au fond de la forêt, Satyavant choisit un arbre et y mit la cognée. Tandis qu'il travaillait, il sentit soudain une violente douleur à la tête, appela Sâvitrî, et tomba par terre. En larmes, Sâvitrî lui souleva la tête en la posant sur ses genoux. Alors Yama apparut, terrifiant et couronné, et, sans dire un mot, arracha l'âme de Satyavant de son corps, puis lui passa son nœud coulant autour du cou. Tirant le corps derrière lui, il se mit alors en route pour le sud.

Quand Yama eut franchi une certaine distance, il regarda, par hasard, derrière lui et vit Sâvitrî, qui suivait fidèlement la dépouille de son mari. Elle déclara que, comme il était dit dans les Écritures, la mort n'était pas capable de séparer un mari de sa femme et que son devoir était toujours de suivre son époux. Touché par cette dévotion, Yama lui parla doucement, lui disant qu'elle ne devait pas aller plus loin, mais que, pour la récompenser de sa fidélité, il lui accorderait toute faveur autre que la vie de son mari. Sâvitrî demanda que son beau-père recouvrât la vue et cela lui fut accordé.

Yama repartit pour le sud, mais ne fit guère de chemin avant de constater que Sâvitrî le suivait toujours. Une fois de plus, il éprouva de la compassion pour sa solitude et lui demanda, aux mêmes conditions, de dire quelle faveur elle voulait encore. Cette fois, elle demanda que Dyumatsena recouvrât son trône. Yama accepta encore, mais donna l'ordre à Sâvitrî de retourner sur ses pas; puis il reprit son voyage, et alla jusqu'au royaume du crépuscule. Comme il touchait aux portes de son propre domaine, Yama se retourna encore et fut stupéfait de constater que Sâvitrî était toujours là. Il lui semble que tant de courage et de piété méritait une dernière faveur et il demanda à Sâvitrî de la lui indiquer. Elle en demanda une pour elle-même: celle de mettre cent fils au monde. Yama accepta, mais à peine avait-il fini de parler que Sâvitrî lui fit remarquer que, sans mari, cette faveur n'aurait guère de sens. Yama fut obligé de lui donner raison sur ce point, donc de délivrer Satyavant, et les renvoya ensemble, avec sa bénédiction, au royaume des vivants.

Quand Satyavant rouvrit les yeux, il découvrit que sa tête reposait sur les genoux de Sâvitrî et que la forêt était sombre autour d'eux. Il reprocha à sa femme de l'avoir laissé dormir si longtemps, mais elle lui expliqua ce qui était arrivé. Ils rentrèrent ensemble à l'ermitage, où ils trouvèrent Dyumatsena qui y voyait clair et venait de recevoir un message lui disant que son usurpateur était mort.

Varuna

Les temps védiques n'étaient pas achevés que Varuna perdait déjà sa position de dieu suprême. Sous l'hindouisme, il déclina plus encore; de son caractère de dieu du ciel, il ne garda que le titre de seigneur de l'ouest. L'ex-

plication mythologique de ce déclin est qu'il éclata un grand conflit entre les dieux et les démons et que, quand ce conflit eut pris fin, chacun des dieux se vit assigner une sphère d'influence bien définie, afin que de tels conflits soient impossibles à l'avenir. A la suite de ce remaniement, Indra resta le dieu atmosphérique de la bataille, tandis que Varuna était chassé de son poste de gardien de la mer du ciel (depuis laquelle il envoyait, jusque-là, la pluie sur terre), et recevait en échange la domination sur les océans terrestres, où il surveilla désormais les divers démons des ténèbres humides.

Pour venir à bout de ces créatures, Varuna ne se sépare pas de son nœud coulant. Comme son nouveau palais est situé sur une montagne appelée Pushpagiri, qui se trouve sous les eaux, il doit transporter également une protection constituée par un capuchon de cobra, afin de se tenir au sec. Varuna parcourt son royaume sur un poisson monstrueux, nommé Makara, qui a une tête de daim et des pattes d'antilope. Sa suite comprend des fleuves, des serpents et des démons, et il est souvent entouré d'un millier de chevaux blancs.

Bien que son domaine soit l'océan, Varuna entre dans la mêlée quand les dieux et les démons se font la guerre; cela s'oppose, en moins digne, à son caractère antérieur (alors, il exerçait son pouvoir par la seule force de sa volonté, sans intervenir matériellement). De plus, il a aussi perdu sur le plan moral. Lui et Mitra (ou parfois Sûrya) furent tellement excités par la beauté de la nymphe Urvaçî que leur semence tomba à terre. Elle fut recueillie dans une jarre d'eau, et il en naquit Agastya, dont la première forme fut celle d'un poisson brillant et qui devait devenir un sage, à l'ascèse et aux vertus remarquables. Outre ce rôle important, qu'il joue dans le *Râmâyana*, où il soumet tous les râkshasa de l'Inde méridionale, Agastya est connu pour avoir englouti les eaux du domaine de son père, qui l'avaient offensé en cachant dans leurs abîmes certains démons qui tentaient d'échapper à la juste colère des dieux.

Agni

A l'époque hindoue, Agni hérita du rôle de Varuna qui était celui de roi des Pitri (ancêtres). S'il reçut cette fonction, c'est en vertu d'une parenté qu'on ne lui connaissait pas auparavant: il serait le fils d'Angiras, l'un des sept rishi; il est, de plus, considéré comme l'un des dix Prajâpati, ou ancêtres de l'espèce humaine. En tant que prajâpati, Angiras devint naturellement roi des Pitri et Agni hérita de ce titre. De son côté, Agni transmit à son père ses attributs anciens et celui-ci fut désormais considéré comme le prêtre des dieux, le seigneur des sacrifices.

Désormais, Agni est adoré moins en tant que feu divinisé qu'en tant que purificateur des offrandes; c'est pourquoi il est honoré lors de toutes les cérémonies solennelles, comme celles du mariage ou de la mort. Ses sept langues lèchent en permanence le beurre sacrificiel; de même que Indra a un appétit insatiable de soma, de même Agni dévore des quantités d'offrandes et, comme pour Indra, ce besoin constitue chez lui une faiblesse. Un jour, selon le *Mahâbhârata*, il mangea tant d'offrandes qu'il s'épuisa. Pensant retrouver sa vigueur en consumant une forêt, il entreprit cette œuvre destructrice, mais Indra y mit le holà; plus tard, toutefois, il réalisa son dessein avec le secours de Krishna et d'Arjuna, fils d'Indra. Dans son rôle de feu, Agni est généralement représenté comme un homme rouge, ayant trois têtes enflammées, et chevauchant un bélier ou accompagné par cet animal.

Agni, grand dieu du feu à l'époque védique, joua plus tard un rôle différent: il devint le purificateur des offrandes, et, dans les occasions solennelles, on lui manifestait une vénération considérable. Sculpture sur pierre, XI^e siècle.

En tant que roi des Pitri, Agni ne fit que compléter son rôle traditionnel consistant à aplanir le chemin du sacrifice et à conduire, au séjour des Pitri, les éléments purs de l'âme humaine.

La nature exacte d'Agni a fait l'objet d'une certaine confusion. Cela tient au fait qu'il a été associé d'abord à Indra (qui le priva d'une partie de ses pouvoirs, mais lui abandonna ses aspects de dieu atmosphérique), puis avec Çiva, lequel, du fait de ses liens avec Rudra, le priva d'autres attributs, comme ceux de pourfendeur des démons de la maladie. Outre ses deux définitions (roi des Pitri et consumeur du sacrifice), Agni est parfois considéré comme un sage, assimilé à un astre et, souvent, classé comme l'un des Marut. Dans ce dernier cas, on le représente comme un homme à quatre bras, vêtu de noir, possédant un étendard et une coiffure de fumée. Il porte une javeline de feu et se déplace sur un char dont les roues sont les sept vents, et que tirent des chevaux rouges. Ailleurs, il est entièrement confondu avec l'ancien Rudra, et ses quarante-neuf fils passent pour être les Marut.

Sûrya

Dans l'hindouisme, ce dieu regroupe en sa personne les attributs des trois dieux solaires du védisme: l'ancien

Sûrya, Savitri et Vivasvant. Le Sûrya hindou n'est plus le fils de Dyaus, mais bien, comme Savitri et Vivasvant, celui d'Aditi et du sage Kaçyapa, petit-fils de Brahmâ et ancêtre de l'espèce humaine. D'autre fois, Sûrya passe pour être le fils de Brahmâ lui-même.

Sûrya conserve plusieurs des traits de ses précurseurs védiques; il n'est cependant plus représenté comme un bel adolescent blond, mais plutôt comme un homme rouge sombre, doté de trois yeux et quatre bras. Comme le Sûrya védique, il monte un char d'or attelé de sept chevaux, dont chacun représente un des jours de la semaine; toutefois, il ne conduit plus lui-même, car il dispose désormais d'un cocher privé de jambes, Arun (ou Aruna), dieu de l'aube et frère de Garuda. D'autres textes disent que son cocher est Vivasvant, et le dieu lui-même est représenté comme nain, cuivré et avec des yeux rouges.

Sûrya passe pour bienveillant envers les hommes. Son symbole, le svastika, est un signe de générosité. Il est également célébré comme pourfendeur de démons; un jour, de redoutables râkshasa tentèrent de le dévorer, mais il les anéantit par son éclat.

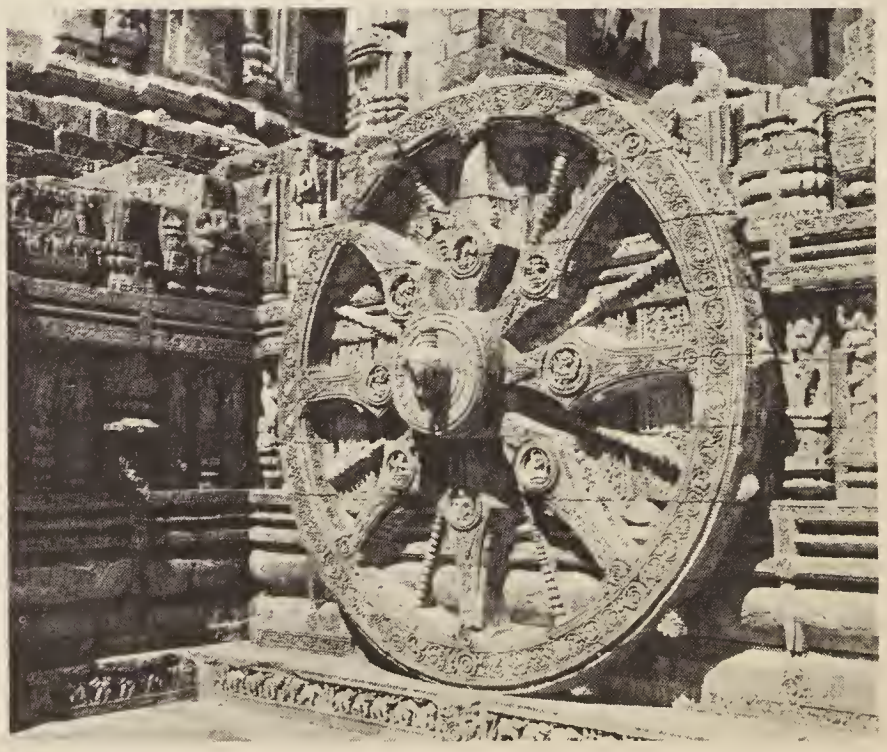
Ses enfants illégitimes sont légion. De Kuntî, il eut Karna, l'un des chefs des Kaurava, dans le *Mahâbhârata*. Un autre fut Sugrîva, roi des singes, qui devint l'allié de Râma (Râmâyana). Un autre de ses fils fut l'ancêtre de la race solaire. Mais le groupe le plus célèbre de sa progéniture fut constitué par les enfants de son épouse Samjnâ. L'histoire de Samjnâ et Sûrya reprend, avec des variantes, le mythe de Vivasvant et Çaranyû. Samjnâ était la fille de Viçvakarman (Tvashtri dans les Véda). Au cours de leurs premières années de mariage, elle donna à Sûrya trois enfants. Ce furent le manu Vaïvasvata et les jumeaux Yama et Yamî, qui devinrent le premier couple humain (plus tard, des divinités, Yama étant le roi des mort et Yamî la déesse du fleuve Yamunâ). Mais, avec le temps, Samjnâ ne put plus supporter l'éclat de son mari et elle s'enfuit, laissant à sa place sa femme de chambre, Châyâ (''Ombre''). Durant sa retraite, Samjnâ vécut dans la forêt, déguisée en jument, et se livrant à des pratiques religieuses. Au bout d'un certain temps, Sûrya l'aperçut, sans qu'elle s'en doutât, alors qu'elle broutait dans un champ; il prit la forme d'un cheval et s'approcha d'elle. De cette union naquirent les cavaliers jumeaux appelés Açvin, et un autre fils, moins important, nommé Révanta. Les Açvin diffèrent peu de ce qu'ils étaient aux temps védiques, bien que, peut-être, leur rôle de divinités de la lumière soit moins souligné, désormais, que celui de médecins des dieux.

Pendant quelque temps, Sûrya et Samjnâ vécurent ensemble sous forme de chevaux, mais ils finirent pas se fatiguer de la vie animale et reprirent leur forme humaine. Sûrya ramena alors son épouse à la maison et, pour éviter une nouvelle escapade de sa part, accepta que son beau-père Viçvakarman l'installe sur son tour de menuisier et le rabote pour lui enlever un huitième de son éclat, sur tout le corps sauf les pieds. Par la suite, le couple vécut heureux. Même les fragments enlevés à Sûrya possédaient de l'énergie et des qualités bénéfiques; c'est d'eux que Viçvakarman fit le disque de Vishnu, le trident de Çiva, la lance de Kârttikeya et les armes de Kubera et de tous les autres dieux.

Vâyu

Dans l'hindouisme, le dieu du vent a bien perdu de son importance par rapport au temps où il figurait dans la trinité védique. C'est un dieu destructeur, au caractère violent et aux désirs immodérés. Il rôde un peu partout, sur terre et dans les cieux, mais son domaine particulier est le nord-ouest, point cardinal dont il est le seigneur. Il est en outre le roi des Gandharva qui vivent sur les contreforts du Mont Meru. Cela ne l'empêche pas d'attaquer violemment le céleste sommet de cette montagne. Le sage Nârada (qui, lui aussi, passe parfois pour être le chef des Gandharva) l'incita à casser ce sommet. Pendant une année entière, Vâyu dépensa toutes ses forces contre la montagne, mais elle fut brillamment défendue par Garuda, qui étendit ses ailes pour la protéger des vents. A la fin de l'année, toutefois, profitant d'une brève absence de Garuda, Vâyu (que Nârada avait averti de cette occasion), attaqua une fois de plus et réussit. Il précipita le sommet arraché dans la mer, où il devint l'île de Lankâ (Ceylan).

L'appétit sensuel de Vâyu semble avoir été aussi dépourvu de discrimination que son agressivité. Bien que marié avec une fille de Viçvakarman, il est responsable d'un certain nombre d'enfants illégitimes, dont Hanumant, général des singes, qui doit à cette paternité le don de voler comme un oiseau. Un autre de ses fils est Bhîma, l'un des héros pândava du *Mahâbhârata*, homme au tempérament violent et à l'appétit vorace, et grand pourfendeur de démons. Bhîma fut le fils de Vâyu dans des conditions moins honteuses que Hanumant, car il fut conçu par sa mère Kuntî à la suite d'une prière de Vâyu. Une autre fois, Vâyu tenta de séduire d'un seul coup les cent filles du roi Kusanabha; comme elles résistaient, il leur fit à toutes le dos bossu.



L'une des roues du temple du Soleil à Konarak, dans l'Orissa, en forme de char solaire. Chacune des roues, qui a une diamètre de 3 m environ, symbolise le cycle éternel. 1240-1280 de notre ère.

Certaines sectes font de Vâyu un dieu moins violent, une sorte d'esprit divin, serviteur de Vishnu et de Lakshmî. Parfois il est appelé le "porteur de parfums".

Soma

Également appelé Chandra, Soma se confond entièrement, dans l'hindouisme, avec la lune; néanmoins, l'un des mythes concernant ses origines l'assimile encore à l'amrita, en disant qu'il a été produit par le barattage de l'océan de lait. Des récits plus habituels, concernant ses antécédents, disent qu'il était le fils de Dharma, ou bien celui de Varuna, seigneur de l'océan, dont surgit la lune. Pourtant, un autre texte rattache Soma à Sûrya, bien qu'il ne dise pas clairement que le second soit le père du premier; il arrive aussi que Sûrya soit féminisé (son nom s'accentue alors Sûrâ), et que Soma soit son époux. Autre croyance plus fermement attestée: Sûrya nourrit la lune avec l'eau de l'océan quand Soma est épuisé par les nombreux êtres qui tirent de lui leur substance. Pendant la moitié du mois, en effet, 36 300 divinités se nourrissent de Soma et assurent ainsi leur immortalité; les Pitri leur succèdent pour l'autre moitié du mois; Soma nourrit également les hommes, les animaux et les insectes, car la lune leur donne non seulement du plaisir, mais aussi le nectar liquide de sa lumière, qui entretient la vie végétale, dont se nourrissent les mortels. Ce mythe combine élégamment les deux aspects de Soma: celui d'amrita ou nectar, dont les dieux tirent leur vigueur, et celui de lune, dont la substance croît et décroît au gré du calendrier.

Soma avait pour femmes les vingt sept filles du sage Daksha, qui personnifient les groupes d'étoiles proches du plan de l'écliptique. Mais Daksha eut autant d'ennuis avec ce gendre-là qu'avec l'autre, Çiva. Soma manifestait une préférence si marquée pour l'une de ses épouses, Rohinî (Hyadès), que les autres devinrent folles de jalousie et allèrent se plaindre auprès de leur père. Comme ses reproches étaient vains, le sage lança contre Soma une malédiction qui le frappa de consomption et de stérilité. Mais leur colère passée, les filles de Daksha furent bientôt navrées pour leur mari et retournèrent auprès de leur père chercher conseil. Celui-ci ne pouvait pas retirer complètement sa malédiction, mais parvint à la modifier, de telle sorte que Soma ne souffrît plus de consomption que périodiquement, quinze jours chaque fois.

Il montra sans tarder que la malédiction de stérilité ne pesait plus sur lui. Il accomplit le grand "sacrifice du cheval", qui démontrait et procurait à la fois la domination universelle et la fécondité. Protégé par l'influence de ce sacrifice, Soma devint arrogant et audacieux; un jour, il enleva Târâ, épouse de Brihaspati, sage précepteur des dieux, qui est souvent rapproché de la planète Jupiter. Quels que fussent les pouvoirs occultes de Brihaspati, il ne put rien y faire. Ni ses objurgations, ni les représentations des autres sages ne touchèrent le moins du monde Soma, qui, assuré de la domination universelle, se sentait à l'abri de tout. Brihaspati en appela à Indra, qui décida que la seule issue serait de prendre Târâ de force. Mais Soma entendit parler de ces projets, et se hâta de conclure une alliance avec les asura. Il eut également le soutien du sage Usanas, qui avait une vieille querelle avec Brihaspati. Celui-ci obtint le soutien de la plupart des autres dieux, sous le commandement d'Indra. La guerre comporta plusieurs batailles féroces (il arriva à Soma d'être coupé en deux par le trident de Çiva), mais aucune ne fut décisive.

Brahmâ fit alors un nouvel appel à la raison, et demanda une fois de plus le retour de Târâ. A l'époque, Soma s'en était fatigué et, à la surprise de tout le monde, il accepta de la renvoyer à son mari, mais on s'aperçut alors qu'elle attendait un enfant. Brihaspati refusa de la reprendre avant l'accouchement de sorte que, pour régler enfin l'affaire, Brahmâ ordonna que cette naissance se produise aussitôt. Quand les dieux contemplèrent le nouveau-né, ils furent stupéfaits par sa grande beauté et Soma aussi bien que Brihaspati firent immédiatement valoir leurs droits à la paternité. Seule Târâ savait qui était le véritable père, mais il lui répugnait fort de le dire. Pour finir, quand on l'eut beaucoup chapitrée, elle avoua que c'était Soma. L'enfant fut nommé Bouddha et devint plus tard l'ancêtre de la race lunaire.

Il va sans dire que Brihaspati était fou de colère contre sa femme; il la condamna, par une malédiction, à être réduite en cendres; Brahmâ estima que ce châtiment était trop sévère et ranima Târâ, la fit purifier, puis persuada Brihaspati de la reprendre. Soma fut puni de son infidélité: son père, Varuna, le deshérita. Mais Lakshmî (qui, née, elle aussi, de l'océan de lait, était la sœur de Soma) décida de prendre sa défense. Elle prit contact avec Pârvatî et lui demanda de leur assurer l'aide de Çiva. Çiva accepta et, pour honorer Soma, il porta sur son front le croissant de lune. Seulement, quand, lors de l'assemblée suivante des dieux, Brihaspati vit Çiva ainsi affublé, il déclara qu'il déshonorait la compagnie par sa présence. Cela fit éclater une violente dispute entre eux et il fallut demander à Brahmâ d'intervenir. Brahmâ trancha en faveur de Brihaspati et Soma fut désormais relégué dans l'atmosphère extérieure et exclu du ciel. (Peut-être est-ce là un mythe étiologique de plus concernant l'interdiction, à un moment donné, de l'usage des stupéfiants).

Quand il se déplace dans l'atmosphère, Soma est représenté comme un homme au teint cuivré, monté sur un char à trois roues; ce char, qui entraîne une oriflamme rouge, est attelé soit d'une antilope tachetée, soit de dix chevaux blancs.

Ci-contre. à gauche: *Temple de Vimla Vashi, à Dilvara; consacré à Sarasvatî, il est entièrement en marbre blanc. La face intérieure de la coupole est abondamment sculptée: sur onze cercles concentriques, des dieux, des adorateurs et des animaux y sont détaillés. XI^e siècle.*

A droite: *Sarasvatî, déesse de la connaissance; ici, elle fait de la musique, en tant que "patronne" des arts. Sa grâce contredit son caractère indépendant. Quand Sarasvatî fut considérée comme la parèdre de Bralımâ, on oublia son rôle ancien de déesse des cours d'eau. Relief en marbre blanc du temple de Vimla Vashi, à Dilvara. XI^e siècle.*

Kubera, dieu de la richesse, couvert de bijoux, mais hideux; c'est le gardien du Nord. Siégeant sur l'Himâlaya, où il veille sur les trésors de la terre, Kubera porte un sac sur l'épaule et une cassette dans la main droite. Grès de style gupta, VI^e siècle.

Les dieux nouveaux

Kubera

A l'époque védique, Kubera était le chef des êtres mauvais vivant dans les repaires ténébreux et les antres obscurs. Avec l'hindouisme, il devint un dieu et l'un des huit gardiens du monde (tout en restant roi des démons de type yaksha). Le mythe d'après lequel ce nain hideux obtint l'immortalité existe en deux versions. La première dit qu'il pratiqua l'ascèse pendant des milliers d'années et que cela lui valut d'être élevé au rang de dieu.

La seconde affirme que, durant une vie antérieure, Kubera était un voleur. Un soir, comme il pillait le temple de Çiva (lui-même connu comme patron des voleurs), sa chandelle fut soufflée par un courant d'air. Il fit dix tentatives successives pour la rallumer; comme cela se passait dans le temple de Çiva, cela lui valut tant de mérites que, pour sa vie suivante, il naquit dieu de la richesse, Çiva étant son meilleur ami.

Bien que, dans ces hautes fonctions, sa personne fût couverte de bijoux et autres ornements, il resta laid et difforme. Sa peau est blanche, sa taille est naine; il a trois jambes et huit dents. Brahmâ fut obligé d'accorder à cet avorton un moyen de locomotion quelconque; il chargea donc Viçvakarman de construire à son intention un char magique, qui fut appelé Pushpaka. Ce véhicule aérien se déplace par lui-même et est si grand qu'il peut contenir une ville entière. Quand il vole au-dessus de la terre, il en pleut des joyaux. Pushpaka fut volé par Râvana, demi-frère de Kubera, qui l'emporta à Lankâ et en fit grand usage pour attaquer les dieux, ainsi que pour enlever Sîtâ. Quand Râma battit Râvana, il utilisa Pushpaka pour revenir à Ayodhyâ, en ramenant avec lui Sîtâ, Lakshmana et toute l'armée des singes et des ours.

Râvana vola également l'ancien palais de Kubera, à Lankâ, qui avait été construit par Viçvakarman pour les râkshasa. Bien que la ville appartînt de droit aux râkshasa, ils l'avaient tous désertée, dans la crainte d'une attaque de la part de Vishnu qu'ils redoutaient, quoique Lankâ fût la ville la plus riche et la mieux fortifiée de l'époque. Kubera prit donc possession d'une ville abandonnée. Toutefois, les râkshasa ne tardèrent pas à décider de la réoccuper et ils envoyèrent la fille d'un de leurs chefs pour tenter de séduire le père de Kubera. Elle y parvint, et de leur union naquirent Râvana et trois autres fils. En se livrant à la mortification, Râvana obtint de Çiva l'invincibilité et put ainsi battre Kubera, puis conserver Lankâ et Pushpaka.

Comme on ne pouvait pas lui rendre Lankâ, Viçvakarman construisit pour Kubera un palais sur le Mont Kaïlâsa, dans l'Himâlaya. Il possède une autre ville, nommée Alaka, qui se trouve aussi dans l'Himâlaya. C'est la ville la plus riche de l'univers. Il a enfin un jardin, nommé Chaïtraratha, sur le Mont Mandara (une aiguille du Mont Meru).

Si toutes les propriétés de Kubera se trouvent dans l'Himâlaya, c'est en partie parce qu'il est le seigneur du Nord, mais aussi parce que les montagnes abritent les gisements de métaux. Aidés par ses assistants, les Kinnara, Kubera veille sur le trésor d'or et d'argent de la terre, sur les pierres précieuses, les perles et autres valeurs, ainsi que sur les neuf Nidhi, trésors spéciaux dont la nature n'est pas spécifiée.

Kârttikeya

Kârttikeya ou Skanda est le principal dieu des batailles dans le panthéon hindou. Dans ce rôle, il remplace Indra et Agni, son père (dans le mesure où Agni, par association avec Indra, était considéré comme un guerrier). Dans son rôle de défenseur des dieux, Kârttikeya est plus monolithique que l'un et l'autre de ses prédécesseurs: il ne semble guère s'intéresser à autre chose qu'aux exploits militaires. Il ne s'intéresse même pas aux femmes; en fait, d'après la plupart des auteurs, il les déteste et ne souffre pas qu'elles pénètrent dans ses temples; célibataire, il

Kârttikeya ou Skanda, dieu de la guerre, à six têtes et douze bras, naquit pour débarrasser le monde du démon Târaka. Sa monture est le paon Paravâni. Décoration de l'intérieur du temple de Perûr.

Le mariage de Çiva et de Pârvatî fut arrangé par Kâma à la demande des autres dieux, qui prévoyaient que le fruit de cette union serait le dieu guerrier Kârttikeya. Ici, Vishnu, Brahmâ et Indra assistent à ce mariage. Peinture de Trichinopoly, 1820. Victoria and Albert Museum.

est aussi appelé Kumara. Mais d'autres récits veulent qu'il ait une épouse appelée Kaumârî ou Devasenâ, et qu'il ait jadis fait la cour à Siddhî et à Buddhî. On le représente chevauchant Paravâni, un paon et armé d'un arc et de flèches. Il a un tronc, six têtes, six paires de bras et six paires de jambes.

Généralement, les récits de ses origines, et ceux qui relatent comment il en vint à supplanter les anciens dieux guerriers, ou comment il apparut dans des conditions étranges, sont d'une grande complexité. Le plus simple dit qu'il naquit de la semence d'Agni, qui avait été jetée

Kâma, dieu de l'amour, portant son arc de canne à sucre, sur lequel sont enfilées des abeilles, et sa flèche de désir, ornée de fleurs à son extrémité. Il est accompagné de sa parèdre Ratî, qui agite un tambourin à grelots. Kâma monte un paon, symbole du désir impatient, et non son perroquet habituel. Sculpture sur bois, Inde méridionale.

dans le feu d'un sacrifice; plus tard, il fut accueilli par le Gange et, plus tard encore, soutenu par les Pléiades (Krittikâ), en l'honneur de qui il acquit six têtes et prit le nom de Kârttikeya.

D'après une autre version, Kârttikeya naquit pour sauver les dieux des humiliations que leur infligeaient les asura. Comme Çiva avait renoncé à son poste de chef militaire des dieux et adopté le genre de vie érémitique, les asura étaient parvenus à les vaincre et à les chasser de leur royaume. Ils étaient au désespoir, surtout Indra, qui se voyait réduit à mener une existence errante dans les forêts, où il passait son temps à méditer sur les moyens de recouvrer son royaume.

Un jour qu'il se livrait à cette occupation, il entendit, provenant d'un chemin proche, des cris demandant du secours; il s'y précipita pour trouver le démon Keçin en train d'enlever une jeune fille d'une grande beauté. Indra chassa le démon. Alors la jeune fille s'attacha à Indra et lui demanda de l'aider à trouver un mari. Elle lui dit qu'elle s'appelait Devasenâ, ce qui signifie "armée des dieux". Ayant accepté de l'aider, Indra décida qu'un militaire serait l'époux tout désigné pour elle et que, fortifié par une épouse portant ce nom de bon augure, il serait capable de mener à la victoire les bataillons célestes. Il alla trouver Brahmâ pour s'assurer son aide, et Brahmâ décida que les parents les plus convenables, pour ce futur héros, seraient Agni et Gangâ, la déesse du fleuve sacré, le Gange.

En conséquence, Brahmâ s'arrangea pour que, lors d'un sacrifice que les sept grands rishi devaient célébrer peu après, Agni sorte du feu sacrificiel et s'éprenne aussitôt des épouses de ces sages. Seulement, c'étaient des dames si vertueuses qu'Agni, sans rien dire, alla dans la forêt et tenta de les oublier. Ses efforts en ce sens furent parfaitement vains. Tandis qu'il luttait ainsi contre lui-même, il fut aperçu par Svahâ, fille de Daksha, et elle s'éprit de lui. Mais Agni, préoccupé par le souvenir des autres femmes, rejeta ses avances. Or Svahâ possédait une partie des pouvoirs divins de son père et elle devina la raison de la froideur d'Agni. Elle se déguisa donc en l'une des femmes de rishi, et elle revint auprès du dieu. Cette fois, les scrupules d'Agni ne tinrent pas; Svahâ revint cinq autres fois, déguisée chaque fois en la femme d'un rishi différent. Par ces six unions avec Agni, Svahâ obtint six échantillons de sa semence; elle les conserva soigneusement et les entretint dans une coupe d'or pleine d'eau du Gange. Ensuite, les rishi chantèrent des hymnes au-dessus de ces eaux sacrées, et il en naquit plus tard un garçon qui avait six têtes, douze yeux, douze bras et douze jambes. C'était Kârttikeya, qui, devenu adulte, épousa Devasenâ et chassa les asura du royaume des dieux.

D'après d'autres versions, Kârttikeya était le fils de Çiva. Là encore, il naquit pour combattre le pouvoir des asura. Un asura nommé Târaka avait acquis tant de pouvoir sur Brahmâ, en se livrant à l'ascèse, que Brahmâ fut obligé de lui accorder ce qu'il désirait: l'invulnérabilité à l'égard de tous, sauf d'un fils de Çiva. A l'époque, en effet, Çiva n'avait pas de fils, et il venait de perdre sa femme, Sâtî, qui s'était jetée spontanément sur le bûcher funéraire de son père Daksha. Le dieu n'était pas d'humeur à se remarier, et il s'adonnait à l'ascèse avec une véritable furie. Târaka se croyait donc parfaitement à l'abri. Protégé par cette faveur, il entreprit d'étendre son domaine, et parvint à vaincre non seulement les créatures de la terre, mais même les dieux, à qui il infligea des pertes cruelles. Indra fut obligé de lui céder son merveilleux cheval blanc, Uchchaïhçravas, l'une des "quatorze choses précieuses" produites par le barattage de l'océan de lait; les rishi durent céder la vache qui accomplissait tous les désirs, Mâmadhenu, qui avait été aux soins de Jamadagni pendant que Vishnu était incarné sous le nom de Paraçurâma; Kubera dut lui remettre ses mille chevaux marins; Vâyu, enfin, fut obligé d'obéir aux ordres de Târaka. Dans leur terreur, le soleil ne donna plus de chaleur, et la lune resta constamment pleine.

Les dieux tinrent conseil sur les moyens d'abattre le tyran et de persuader Çiva de se remarier. Ils décidèrent que Sâtî renaîtrait en la personne de la belle Pârvatî, fille de l'Himâlaya. Quand Pârvatî fut en âge de se marier, elle se livra à l'ascèse dans l'espoir d'intéresser le grand dieu. Mais Çiva, absorbé qu'il était dans ses propres méditations, ne prit pas garde à elle. Quand cela eut duré plusieurs années, Indra, désespérant du succès de Pârvatî si on ne l'aidait pas, ordonna à Kâma, dieu de l'amour, de se rendre auprès du grand ascète et d'éveiller le désir dans son cœur. Kâma se rendit donc au Mont Kaïlâsa, où il trouva Çiva plongé dans la méditation des yogi, oublieux de tout ce qui l'entourait; la majesté de sa présence avait fait taire jusqu'aux oiseaux et au bruit des feuilles. Kâma n'osait pas s'acquitter de sa mission, et il se contenta de contempler la scène un moment. Mais alors arriva Pârvatî; elle cueillait des fleurs et elle était si charmante et si belle que Kâma put espérer que Çiva serait heureux de la voir. Il décocha sa flèche. Quand elle toucha Çiva, le désir s'éveilla dans son cœur et il aperçut Pârvatî. Mais, en même temps, il vit Kâma et, outré de l'audace de celui-ci, le réduisit aussitôt en cendres en fixant sur lui son troisième œil.

Bien que le désir se fût éveillé dans son cœur, le seigneur de l'ascèse ne céda pas à sa passion, et il ne se laissa même pas toucher quand Pârvatî eut accompli plusieurs années supplémentaires d'austérités. Pour finir, il accepta quand même de l'épouser, à la grande joie des autres dieux. Ceux-ci, toutefois, avaient chanté victoire trop tôt, car des années passèrent sans que le couple eût d'enfant. Ils tinrent donc conseil à nouveau, et décidèrent, cette fois, d'envoyer Agni en ambassade auprès de Çiva, afin de le presser d'engendrer un fils. Par hasard, Agni arriva sur le Mont Kaïlâsa juste au moment où Çiva venait de quitter sa femme; prenant la forme d'une colombe, il trouva le moyen de ramasser dans son bec un échantillon de la semence du grand dieu. Il se hâta de le ramener à Indra. Mais la semence de Çiva ne pouvait pas être supportée par un dieu inférieur à lui: à mesure qu'Agni progressait, son fardeau lui parut de plus en plus lourd; finalement, comme il survolait le Gange, il fut obligé de le laisser tomber. Là, sur les rives du fleuve, se leva un enfant aussi beau que la lune et aussi brillant que le soleil. C'était Kârttikeya. Comme il apparaissait, sur la berge, les six Pléiades, filles de six râja, vinrent se baigner à cet endroit.

Chacune d'elles voulut avoir le beau petit garçon, et chacune d'elles voulut lui donner le sein; c'est pourquoi Kârttikeya eut, à partir de ce moment, six bouches, afin d'être allaité par toutes ses mères adoptives.

Quand l'enfant devint adulte, il fut nommé, au temps convenable, commandant des armées célestes, et il anéantit le démon Târaka.

Viçvakarman

Le nom de Viçvakarman, qui signifie "celui qui fait tout", fut, au début, un titre porté par n'importe quel dieu doué de force, comme Indra ou Sûrya, par exemple; peu à peu, il finit par désigner le divin artisan, vénéré non seulement pour avoir créé l'univers, mais aussi pour avoir institué le sacrifice, puis donné l'exemple en en offrant un lui-même. Sous l'hindouisme, Viçvakarman reprend la fonction et les mythes du dieu védique Tvashtar (ou Tvashtri); dès lors, son rôle est uniquement celui d'architecte des dieux.

A ce titre, Viçvakarman construisit les paradis de tous les dieux ainsi que leurs palais, par exemple le Vaïjayanta d'Indra, le Lankâ de Kubera (puis de Râvana), et le palais des Pândava à Indraprastha. Comme Tvashtri, Viçvakarman construisit plusieurs de leurs chars, dont le Pushpaka de Kubera. Il créa aussi des animaux, comme les chevaux d'Indra.

La partie la plus illustre de sa production est peut-être constituée par les armes des dieux; citons le foudre ou le disque d'Indra, la lance de Kârttikeya et le trident de Çiva; tous, d'après la version hindoue du mythe, furent confectionnés à partir des fragments de la substance de Sûrya qui tombèrent, incandescents, quand Viçvakarman mit le dieu du soleil sur son tour pour lui enlever une partie de son éclat. Il fabriqua aussi les armes des héros de l'épopée, par exemple l'"arme de feu" (Agneyastra) de Drona.

Outre sa fille Samjnâ ou Çaranyû, qui épousa Sûrya, Viçvakarman eut d'autres enfants, dont Nala, que lui donna une reine des singes. Nala a hérité de certains des dons de son père; en parvenant à faire flotter les pierres sur l'eau, elle a construit le pont qui livra Lankâ à Rama et à ses troupes. Enfin, notons que Viçvakarman enseigna aux hommes l'art de l'architecture.

Dharma

A l'époque hindoue, Dharma fit figure de dieu nouveau; en effet, la voie du devoir avait été promue au rang de voie du salut. De même que, dans le védisme, Soma et Agni avaient été des dieux personnels à cause de leur importance dans les rites du sacrifice, de même, alors, le dieu Dharma personnifia la justice, la vertu et la droiture. En fait, "Dharma" était un ancien titre de Yama, qui conserve le nom de Dharmarâja quand on parle de lui comme juge des morts.

Dharma passe pour être le fils du soleil, et, bien souvent, son importance semble se situer à mi-chemin entre celle de la trinité suprême ou d'Indra et celle des autres divinités. Sa parèdre est Çraddhâ, déesse de la foi; elle lui donna un fils, Kâma, dieu de l'amour. A part cela, Dharma n'a guère inspiré la mythologie, en quoi il se distingue de Soma et d'Agni.

Kâma

Le nom de Kâma était également connu aux temps védiques; on l'assimilait alors à l'esprit créateur qui jaillit en Purusha ou Prajâpati, quand ce dieu, à l'origine des temps, se trouva entièrement seul dans les eaux cosmiques. Certains des Veda attribuent à Kâma un rôle plus éminent encore, et disent qu'il existait par lui-même, qu'il était surgi des eaux cosmiques, et que c'était lui, le dieu et créateur suprême, dont la première émanation fut le désir, la seconde étant le pouvoir de réaliser ce désir. Dans ce rôle, Kâma est mis sur le même plan que l'aspect créateur d'Agni. Quand on en vint à assimiler Brahmâ au dieu créateur, on déclara que Kâma était jaili de son cœur. Sinon, quand on le considère comme une force morale créatrice, Kâma passe, nous l'avons vu, pour être le fils de Dharma.

Plus tard, Kâma devint un dieu plus frivole, intervenant toujours dans la création, mais incarnant un désir plus spécifiquement sexuel. Dans ce rôle, il est considéré comme le fils de Vishnu et de Lakshmî, déesse de la beauté.

Kâma est le plus beau des dieux, un homme toujours jeune, dont la monture est un perroquet. Il est armé d'un arc en canne à sucre, dont la corde est constituée par une enfilade d'abeilles; il s'en sert pour tirer les cinq flèches du désir, qui ont des fleurs en guise de pointe. Il est accompagné par sa parèdre Ratî (dont le nom signifie volupté) et par son ami Vasanta (le printemps) qui lui tend son arc et choisit pour lui celle des cinq flèches qui, de par la fleur qui se trouve au bout, lui paraît appropriée à la victime du moment. Il est entouré de troupes de nymphes, les Apsara, dont il est le seigneur; l'une d'elles porte sa bannière rouge, sur laquelle se voit l'emblème du poisson monstrueux Makara, véhicule de Vâruna.

Kâma aime à rôder un peu partout et à se distraire en inspirant de la passion à tous ceux qui se trouvent à portée; il manque fort de sérieux dans l'usage de ses pouvoirs. Selon un mythe, qui fait de lui le fils de Brahmâ, il n'était pas plutôt né qu'il décocha l'une de ses flèches à son père, ce qui poussa ce dernier à commettre un inceste avec sa fille (à la suite de quoi Çiva lui coupa l'une de ses têtes). Les dieux sont, autant que les mortels, victimes de ses traits. Kâma aime se promener, surtout au printemps, et tirer un peu au hasard, mais en visant de préférence les pures jeunes filles, les femmes mariées et les sages ascètes.

Kâma lui-même eut énormément à souffrir la seule fois où il hésita à user de ses pouvoirs. Çiva l'avait aussitôt réduit en cendres pour le punir d'avoir interrompu sa méditation; pourtant, malgré les protestations de ce dieu, la flèche avait fait son œuvre et Çiva n'eut plus de paix qu'il n'ait épousé Pârvatî. Pendant tout ce temps, Kâma resta mort et l'amour disparut de la terre, qui devint un désert aride. A la fin, les dieux tentèrent de rasséréner Çiva, qui accepta que Kâma renaisse sous la forme de Pradyumna, fils de Krishna et de Rukminî; pour finir, Kâma put retrouver sa Ratî. Ainsi, le dieu du désir finit par être, ainsi qu'il était naturel, le fils de l'autre divinité associée à l'amour-passion. Sous le nom de Pradyumna, il épousa en outre Kakudmatî, qui lui donna Aniruddha. Pradyumna fut tué à Dvârkâ au cours d'une orgie et reprit ensuite sa forme traditionnelle et le nom de Kâma.

Les déesses

Sarasvatî

Dans les Veda, Sarasvatî était une divinité des eaux, la déesse d'une rivière du même nom qui prenait sa source dans l'Himâlaya et traversait le berceau de la race aryenne. Jadis, la rivière et sa déesse étaient célébrées pour purifier, fertiliser et enrichir, ainsi que pour arriver claires jusqu'à la mer. Mais de nos jours, la rivière va se perdre dans le désert; selon le *Mahâbhârata*, cela résulte d'une malédiction lancée par le sage Utathya quand Varuna lui prit sa femme; en privant Varuna de l'eau qui coulait vers son océan, il espérait en effet l'obliger à la lui rendre.

La phase suivante de l'histoire mythique de Sarasvatî fut son identification aux rites sacrés célébrés sur ses rives; cela amena les fidèles à croire qu'elle inspirait les compositeurs d'hymnes, puis à la confrondre avec Vâc, déesse de l'art oratoire. Elle passe pour avoir inventé le sanscrit; un récit dit que c'est aussi elle qui découvrit, dans l'Himâlaya, le soma ou amrita, et qui le porta aux autres dieux. Jadis on attribuait à Vâc de grands pouvoirs: elle accompagnait et soutenait tous les dieux du ciel, donnait la richesse, la force et la connaissance à ces dieux ainsi qu'à leurs dévots. Née de l'océan, elle remplissait le ciel et la terre; bref, elle était le pouvoir qui se trouve derrière tous les phénomènes, elle régnait sur toutes choses.

Les mythes ultérieurs lui retirèrent une partie de ses pouvoirs. On l'assimila à Virâj, la moitié féminine de Purusha ou Prajâpati (qui est parfois aussi une femme tirée de la substance de ce personnage); elle devint donc l'instrument de la création. Le plus souvent, toutefois, et de nos jours encore, elle est considérée comme la créature et la parèdre de Brahmâ, et on l'appelle la Mère des Veda (ils sont surgis des têtes de ce dieu). A ce titre, elle a le pouvoir de réaliser ce que Brahmâ, dans son intelligence créatrice, a conçu. Elle est la déesse de tous les arts créateurs et, en particulier, de la poésie, de la musique, de la connaissance en général et des sciences. Elle est représentée comme une gracieuse jeune femme au teint blanc, qui porte un croissant de lune sur le front; elle chevauche un cygne ou un paon, ou bien encore elle trône sur un lotus.

Sarasvatî est hautaine et querelleuse. Un mythe dit qu'elle était, à l'origine, la femme de Vishnu, en même temps que Lakshmî et Gangâ. Toutefois, Vishnu ne supportait pas leurs disputes, de sorte qu'il donna Sarasvatî à Brahmâ et Gangâ à Çiva. Un autre jour, elle fut trop paresseuse pour arriver à temps à un sacrifice que Brahmâ devait offrir et auquel sa femme devait prendre part. Brahmâ envoya un messager la chercher, mais elle le renvoya dire qu'elle était encore à sa toilette, et qu'il devait attendre. Cette réponse irrita Brahmâ, qui demanda aux dieux assemblés de lui trouver une autre

Sarasvatî en déesse de la poésie et de la musique, debout sur un lotus et accompagnée d'un cygne, sa monture. En tant que parèdre de Brahmâ et qu'agent exécutif de sa volonté créatrice, elle patronne tous les arts consistant à créer. Statuette d'ivoire.

Lakshmî, ou Çrî, dans les bras de Vishnu, son époux. Elle est la beauté féminine personnifiée, et la déesse du destin (généralement du destin heureux). Fille du sage Bhrigu, elle renaquit durant le barattage de l'océan de lait: elle fut donc l'une des "quatorze choses précieuses". Détail d'un temple de Khajurâho, vers 1000 de notre ère.

A droite: *Devî, la Grande Déesse, "Çakti" ou énergie féminine de Çiva, adorée à la fois en tant que parèdre de ce dieu et que "puissance" indépendante, à la fois, également, en tant que divinité propice et que divinité redoutable. Bronze Chola, XI^e siècle.*

femme. On lui offrit Gâyatrî, la fille d'un sage; il l'épousa séance tenante et offrit son sacrifice. Un peu plus tard, Sarasvatî arriva sur les lieux; ce fut son tour de se mettre en colère: elle maudit Brahmâ, afin qu'il ne soit plus adoré qu'une fois par an. Elle dut néanmoins accepter la présence de Gâyatrî, mais s'adoucit quand celle-ci lui promit de rester toujours à la seconde place.

Lakshmî

Également appelée Çrî, cette déesse prit de l'importance en tant que parèdre de Vishnu. Ses existences antérieures, racontées dans les Veda, en font l'épouse de Varuna ou du soleil. Ou bien alors, comme Sarasvatî, elle passe pour être issue de Prajâpati. A cette époque reculée, elle est associée aux deux sortes de destin, le bon et le mauvais.

Actuellement, Lakshmî passe généralement pour avoir été, lors d'une première existence, la fille du sage Bhrigu, et s'être réfugiée dans l'océan de lait pendant la période où les dieux furent chassés de leur royaume par suite de la malédiction d'un rishi. Elle renaquit, sous le nom de Lakshmî, lors du barattage de l'océan de lait, et fut l'une des "quatorze choses de prix". Elle surgit de l'écume, adulte, rayonnante et portant dans la main un lotus.

Dès que les dieux la virent, chacun d'eux la voulut pour femme. Çiva fut le premier à la demander, mais, comme il s'était déjà emparé de la lune, la main de Lakshmî fut accordée à Vishnu, pour qui la déesse avait d'ailleurs une préférence. On dit parfois que ce fut le désespoir que lui inspira cet arrêt qui poussa Çiva à recueillir dans sa bouche le poison vomi par le serpent.

Ensuite, Lakshmî renaquit pour être l'épouse de Vishnu durant chacune de ses incarnations. Pour celle où il fut le nain Vâmana, Lakshmî surgit des eaux, flottant sur une fleur de lotus. C'est pourquoi elle fut appelée Padma (lotus) ou Kamala. Quand Vishnu naquit sous le nom de Paraçurâma, Lakshmî fut Dharani, la terre. Quand il devint Rama, elle fut la fidèle Sîtâ, née de l'un des sillons d'un champ qu'on labourait. Quand il s'incarna en Krishna, elle participa aux deux phases de sa vie: elle fut d'abord la bergère Râdhâ, puis sa femme Rukminî. Sous ce dernier nom, elle devint la mère de Pradyumna, réincarnation de Kâma.

On voit donc que Lakshmî participe à l'œuvre préservatrice de Vishnu, ce qui confirme, en un certain sens, son rôle ancien de déesse de la chance et de dispensatrice de la richesse. Malgré sa fidélité absolue, qui se manifeste tout spécialement quand elle s'appelle Sîtâ, elle est également considérée comme la "déesse capricieuse", car la Chance est une divinité imprévisible.

Lakshmî est généralement représentée comme une belle jeune femme aux cheveux d'or, le plus souvent assise ou debout sur un lotus, son symbole. Bien qu'elle ait, en réalité, quatre bras, la statuaire ne lui en attribue souvent que deux, puisqu'elle est l'idéal de la beauté féminine. Son culte lui est souvent rendu en même temps qu'à son mari; dans ces cas-là, la statue la représente soit lui manifestant sa piété en lui massant les pieds tandis qu'il repose sur le serpent Çesha, lové sous lui; soit assise à ses côtés sur un lotus; soit, enfin, à cheval avec lui sur Garuda. Quand elle est adorée seule, elle est considérée comme l'énergie féminine de l'Être Suprême, la "mère du monde".

Devî

Devî, ou Mahâdevî ("la grande déesse"), est la plus complexe et la plus puissante de toutes les déesses. Cela tient d'une part au fait qu'elle "descend" de la grande déesse-mère de l'époque pré-aryenne, et d'autre part à sa qualité de parèdre de Çiva; à ce titre, elle est considérée comme sa Çakti, ou énergie féminine, et ses caractères reflètent toute la variété des rôles de son époux. Pour chacun de ces rôles, elle porte un nom différent; on peut les subdiviser, grosso modo, en caractères propices et caractères féroces. Comme nous l'avons vu, cette ambiguïté aussi peut s'expliquer si l'on pense à la déesse pré-aryenne qui, d'un côté, dispensait la fécondité, et, d'un autre côté, réclamait des sacrifices sanglants.

Parmi les formes propices de Devî, la première fut Sâtî qui, comme nous l'avons vu, était la fille du sage Daksha, et qui épousa Çiva parce qu'elle y tenait essentiellement, contre les vœux de son père. Plus tard, elle se jeta sur le bûcher sacrificiel de celui-ci, afin de défendre l'honneur de son mari. Pour manifester son chagrin de sa mort, Çiva dansa en serrant le corps dans ses bras; Vishnu l'en arracha en le découpant; il en fit cinquante morceaux et chacun des emplacements où ils tombèrent devint un lieu saint; telle est l'origine du culte de la yoni. (matrice). Sâtî passe pour être l'idéal de l'épouse hindoue, et l'exemple de son immolation spontanée entraîna la pratique de la crémation des veuves.

Quand les dieux eurent besoin d'un chef militaire engendré par Çiva, Sâtî renaquit sous le nom de Pârvatî ("venue des montagnes"), fille d'Himavant, dieu de l'Himâlaya, et de Menâ; c'est pourquoi on l'appelle aussi Haïmavatî. Dans cette incarnation, elle est la sœur de Gangâ, déesse du Gange (ce fleuve vient, lui aussi, de l'Himâlaya). Le désespoir de Çiva, quand Sâtî mourut, fut tel que Pârvatî crut très facile de réaliser la destination de sa nouvelle incarnation: elle n'aurait, pensait-elle, qu'à attendre que Çiva vienne lui faire la cour à nouveau. Elle passa donc des jours heureux, à chanter, danser et se faire belle. Mais elle attendit en vain, car Çiva se livrait à l'ascèse et ne s'intéressait pas à elle. C'est pourquoi Pârvatî tenta de lui plaire en se livrant, elle aussi, à l'ascétisme; elle fut si assidue à ses dévotions que sa peau devint non plus noire, mais dorée; sous cette forme, elle porte également le nom de Umâ ("lumière" ou "beauté"). Çiva resta pourtant insensible de sorte que les dieux envoyèrent Kâma enflammer le cœur du dieu avec l'une de ses flèches.

Kâma parvint effectivement à éveiller la passion chez Çiva (nous savons quelles conséquences cela eut pour lui), mais ce grand dieu garda sa volonté intacte et ne laissa pas ses émotions le dominer. En désespoir de cause, Pârvatî commença à s'adonner à une ascèse sévère, ne mangeant rien, restant étendue dans de l'eau glacée et imposant à sa chair toutes sortes de macérations. Tandis qu'elle agissait ainsi, un brâhmane vint la voir et lui demanda pourquoi elle abîmait cet aimable corps. Il rit quand elle lui eut répondu qu'elle désirait épouser Çiva: il le décrivit comme un vieux mendiant paresseux et sale, qui n'avait ni feu, ni lieu, et hantait les cimetières. Pârvatî souscrivit à cette description, mais dit qu'elle aimait et vénérait néanmoins Çiva. Alors le brâhmane dépeignit le dieu en couleurs plus sombres encore, jusqu'au moment où Pârvatî refusa d'en entendre plus, mit ses mains sur ses oreilles et insulta le brâhmane. Alors celui-ci lui révéla qu'il était Çiva, lui dit de renoncer à ses macérations, et la renvoya chez son père. Au temps convenable, il alla la trouver dans l'Himâlaya et l'épousa.

Comme nous l'avons vu, leur vie conjugale ne fut pas sans problèmes; il fallut l'intervention d'Agni et le secours de Gangâ pour qu'il en résulte le fils que l'on attendait, Kârttikeya. Bien qu'ils fussent généralement heureux (Pârvatî faisait de son mieux pour distraire son mari et être une épouse agréable), ils se querellaient fréquemment. Beaucoup de ces disputes venaient de ce que Çiva voulait maudire quelqu'un que Pârvatî voulait bénir.

Leur querelle la plus grave porta sur un point de piété. Un jour, Çiva lisait à haute voix les livres saints et en expliquait les passages obscurs à Pârvatî; il leva les yeux, et constata qu'elle s'était endormie. Il lui reprocha son manque d'intérêt pour ces sujets importants, mais elle af-

Pârvatî. La parèdre de Çiva sous son apparence de belle jeune femme. Bronze Chola, XI^e siècle.

Umâ, la déesse dorée, forme de Devî incarnant lumière et beauté. Figurine de cuivre, Inde méridionale, XII^e siècle environ.

firma qu'elle ne dormait pas, qu'elle avait simplement fermé les yeux pour mieux se concentrer. Çiva lui demanda donc de quoi il avait été question et elle fut bien empêchée de répondre. Pour la punir de son inattention et de son mensonge, il la condamna à tomber, du haut du Mont Kaïlâsa, sur la terre, et à y devenir une femme de pêcheur.

Ainsi laissé à sa méditation, il ne tarda pas à constater que la pensée de Pârvatî l'empêchait de se concentrer. Il dut cependant attendre quelque temps avant de la reconquérir. Son premier geste fut de faire descendre sur terre son serviteur Nandin (le taureau) sous forme de requin; celui-ci tourmenta les pêcheurs parmi lesquels vivait Pârvatî, en rompant leurs filets. Nandin devint la pire calamité tout le long de la côte et les pêcheurs décidèrent d'offrir la main de Pârvatî, qui était la plus belle jeune fille du village, à l'homme qui les débarrasserait du requin. Dès qu'il entendit parler de cette proposition, Çiva prit l'apparence d'un pêcheur et attrapa le requin. Après avoir réépousé Pârvatî, il repartit avec elle pour le Mont Kaïlâsa.

L'une des formes de la déesse d'or est la lumière et la beauté, personnifiées en Umâ; une autre est celle de déesse de la fertilité, ou "fiancée de la moisson"; elle porte alors le nom de Gaurî ou Jagadgaurî. Une autre de ses manifestations est Ambikâ, sœur de Çiva (ou de Rudra). Quand Çiva est considéré comme le premier homme et le créateur, ou Purusha, Devî passe pour être sa moitié féminine. Parfois, elle est appelée Jaganmatâ, mère du monde.

Le nom le plus couramment donné à la forme féroce de Devî est Durgâ. C'est une belle femme jaune à dix bras, qui chevauche un tigre; en dépit de sa grâce, elle a une expression menaçante, car elle a été créée et mise au monde pour tuer.

Durgâ a été tirée des flammes qui sortaient des bouches de Brahmâ, Vishnu et Çiva, ainsi que des autres grands dieux, tout exprès pour tuer des démons, et en particu-

lier le démon-buffle Mahisha qui, en se livrant à l'ascèse, avait acquis le pouvoir de chasser les dieux de leur céleste royaume. Durgâ naquit adulte et très belle; immédiatement, les dieux l'armèrent et l'envoyèrent combattre Mahisha. Dans chacune de ses mains, elle tenait l'une des armes propres à chacun des dieux, et qui symbolisent leur pouvoir divin. Citons le disque de Vishnu, le trident de Çiva, la conque de Varuna, le dard enflammé d'Agni, l'arc de Vâyu, le carquois et la flèche de Sûrya, la verge de fer de Yama, le foudre d'Indra, la massue de Kubera, une guirlande de serpents empruntée à Çesha et, comme cheval de bataille, un tigre de l'Himâlaya. Quand Durgâ arriva aux abords du domaine de Mahisha, dans les Monts Vindhya, elle fut aperçue par le démon, qui tenta de s'emparer d'elle. Mais Mahisha était sans pouvoir contre Durgâ, bien qu'il l'attaquât sous plusieurs formes, qui changeaient rapidement; elle finit par le tuer d'un coup de lance.

La campagne suivante de Devî fut dirigée contre un démon appelé Durgâ dont elle devait prendre le nom. Ce démon avait vaincu les trois mondes et chassé Indra et tous les autres dieux de leur paradis, les obligeant à vivre dans les forêts. Il abolit toutes les cérémonies religieuses et la lecture des Veda; les dieux et leurs épouses se virent contraints de lui rendre un culte. Les fleuves changèrent de cours, le feu perdit de sa force, et les étoiles disparurent. Durgâ infesta la nature entière, faisant pleuvoir à son gré et forçant la terre à produire d'abondantes récoltes, même hors de saison. Les dieux demandèrent le secours de Çiva, qui leur suggéra de s'adresser plutôt à sa femme. Devî accepta et envoya tout d'abord Kâlarâtri (''nuit noire''), qu'elle créa tout exprès pour la circonstance. Malheureusement, Kâlarâtri fut sans pouvoir contre le démon.

Devî décida donc de descendre en personne dans l'arène et quitta le Mont Kaïlâsa. Elle se heurta à une armée diabolique comptant cent millions de chars, cent vingt milliards d'éléphants, dix millions de chevaux et des soldats sans nombre. Elle lui opposa diverses créatures qu'elle avait appelées à son aide. Il éclata une bataille impressionnante et Devî reçut, outre une grêle de flèches, un véritable bombardement d'arbres et de rochers arrachés par les démons. Elle s'était toutefois donné dix bras et lança à Durgâ une arme qui anéantit une bonne partie de son armée. Durgâ répondit par deux traits enflammés, mais Devî les détourna l'un et l'autre à l'aide d'une centaine de flèches. Une autre flèche, une massue et un javelot furent ainsi détournés par la déesse qui parvint à s'emparer du démon et à le maintenir sous son pied. Il se dégagea par ses soubresauts et reprit le combat. A partir de son propre corps, Devî produisit neuf millions de créatures, qui anéantirent toute l'armée du démon; elle suscita aussi l'arme Sashonu, qui la protégea contre la tempête de grêle provoquée par Durgâ. Alors le démon lui lança une montagne; elle la découpa en sept morceaux et les rendit inoffensifs en leur décochant des flèches. Puis Durgâ prit la forme d'un éléphant aussi gros qu'une montagne, mais il fut coupé en tranches par les ongles de Devî, qui ressemblaient plutôt à des cimeterres. Il devint ensuite un énorme buffle, pour arracher, de son souffle puissant, des arbres qu'il lançait, avec des rochers et des montagnes, contre la déesse. Devî, toutefois, le transperça de son trident et l'obligea à reprendre sa forme habituelle (celle d'un démon à mille bras, avec une arme dans chaque main). De ses propres mille mains, la déesse lui saisit alors les bras et le désarma; puis elle lui perça la poitrine d'une flèche et il mourut en rendant du sang par la bouche. Après cette victoire, Devî prit le nom du vaincu, Durgâ.

Une autre fois, la déesse fut demandée par les dieux, parce qu'ils étaient persécutés par deux démons, deux frères, nommés Çumbha et Niçumbha; après onze mille ans d'austérité, ils avaient obtenu de Çiva l'immunité à l'égard des attaques de quelque dieu que ce fût. Étant la seule déesse capable de vaincre les démons, Durgâ se vit demander par les dieux de leur venir en aide une fois encore, et elle accepta. Prenant la forme d'une femme très belle, elle se rendit dans l'Himâlaya, où elle fut aperçue par les espions des démons, Chanda et Munda. Ils rapportèrent à leurs maîtres qu'il y avait dans la forêt une femme qui leur plairait. Çumbha envoya à Durgâ un messager, chargé d'une demande en mariage; elle répondit qu'elle n'épouserait que l'homme qui triompherait d'elle en combat singulier. En réponse à ce défi, Çumbha lui envoya son général, Dhûmralochana, avec une armée, pour s'emparer d'elle. Quand elle vit l'armée s'approcher, Durgâ se mit à rugir, et ce bruit suffit à détruire le général et presque tous ses hommes. Quand la nouvelle de cette défaite atteignit Çumbha et Niçumbha, ils envoyèrent une nouvelle armée, commandée par Chanda et Munda. Mais la déesse les dévora tous, à raison de trente à cent démons par bouchée; de plus, elle décapita Chanda et Munda.

Alors Çumbha et Niçumbha se mirent personnellement en route, à la tête d'une autre armée. Cette fois, Durgâ produisit, à partir de ses cheveux, plusieurs autres déesses, et une bataille furieuse s'engagea entre les déesses et les démons. En fin de compte, toute l'armée infernale fut anéantie, et Durgâ rencontra en combat singulier Çumbha tout d'abord, puis Niçumbha. Elle les tua l'un et l'autre. Les déesses célébrèrent leur victoire en dévorant les cadavres des démons qu'elles avaient tués.

Kâlî est plus terrifiante encore que Durgâ. Cette déesse-mère à peau noire exige des rites secrets et obscènes, un culte semblable à celui des Puissances infernales. Ces rites comportent des sacrifices sanglants, jadis le sacrifice humain. Des crocs apparents rendent son visage hideux; il est d'ailleurs toujours couvert de sang. Elle a un troisième œil sur le front, à l'instar de Çiva. Elle a aussi quatre bras; l'un tient une arme, un autre, la tête d'un géant, d'où dégoutte le sang; les deux autres sont levés pour bénir les fidèles; les mains se terminent par des griffes. Le corps est nu, abstraction faite des ''ornements'', où l'on remarque des boucles d'oreilles faites de petits enfants, un collier de serpents, un autre de crânes, un troisième constitué par les fils mêmes de la déesse, et enfin une ceinture à laquelle sont suspendues les mains de divers démons.

Kâlî doit sa soif de sang à une circonstance que nous devons relater. Elle avait tué le démon Raktavîjra, à qui

Durgâ achevant un démon. Son trident est peut-être celui de Çiva, car les dieux lui prêtaient souvent leurs armes et leur énergie quand ils se voyaient sans pouvoir contre leurs ennemis. Malgré ses sanglantes activités, Durgâ a le front serein. Sculpture du VIII^e siècle de style post-gupta.

Deux dâkinî taillées dans de l'os humain; elles ornaient primitivement la chasuble d'un exorciste. Tibet, XVIII^e siècle

Brahmâ venait d'accorder cette faveur que chaque goutte de son sang qui s'écoulerait donnerait naissance à mille démons semblables à lui. La seule façon de le tuer fut donc, pour Kâlî, de le tenir suspendu, de le transpercer d'un coup de lance et de boire son sang à mesure qu'il s'égouttait. On la représente souvent la langue pendante et la bouche dégoulinante de sang, ou bien en train de boire du sang en utilisant comme coupe un crâne humain.

Sitôt qu'elle donnait libre cours à sa rage de destruction, rien ne pouvait l'arrêter. Un jour, Çiva en personne dut se mêler à la foule des démons qu'elle était en train de massacrer et se laisser piétiner par elle quand elle exécuta sa danse triomphale, car c'était le seul moyen de la ramener à son bon sens et de sauver le monde de l'anéantissement. Ceci explique que l'on puisse dire qu'elle a vaincu même son mari, et c'est à cela qu'elle doit son nom de Kâlî, "celle qui a conquis le temps". Ainsi, Devî, déesse de la fertilité, avait vaincu Çiva, lequel, en tant que destructeur inexorable, se confondait avec le temps. Comme la couleur de ce dieu est le blanc, celle de Kâlî est, de ce fait, le noir.

Parmi les "aspects" de Kâlî, citons Chandî, la féroce, et Bhaïravî, la terrible; dans ce dernier rôle, elle est la contrepartie de Bhaïrava, aspect de Çiva sous lequel il prend plaisir à exterminer.

La trinité féminine

Les parèdres des membres de la trinité hindoue sont groupées en une trinité féminine, qui lui est parallèle. On dit d'elles qu'à l'origine, elles étaient une seule et même déesse. Voici le mythe en question. Un jour, Brahmâ vint voir Vishnu pour examiner avec lui ce qu'il convenait de faire au sujet d'un démon nommé Andhaka, fils de Kaçyapa et de Diti; ce démon avait mille bras, mille têtes, deux mille yeux et deux mille jambes. Il devait son nom, qui signifie obscurité, au fait que, bien qu'y voyant clair, il se prétendait aveugle. L'un de ses nombreux crimes avait été de tenter de s'emparer du pârijâta, cet arbre merveilleux qui poussait au Svarga. Brahmâ et Vishnu estimèrent que Çiva devait assister à leur discussion et le convoquèrent au Vaïkuntha. Les trois dieux restèrent un moment assis à délibérer, puis se regardèrent. Quand leurs regards se croisèrent, ils produisirent une énergie qui provoqua l'apparition d'une femme si brillante qu'elle illumina tous les cieux; elle était colorée en rouge, en blanc et en noir. Comme chacun des trois grands dieux désirait posséder cette déesse, elle se divisa en trois formes, représentant le Passé, le Présent et l'Avenir; ce furent la déesse blanche, Sarasvatî, la déesse rouge, Lakshmî, et la déesse noire, Pârvatî.

Aditi

Dans l'hindouisme, Aditi reste la mère des dieux, mais cela désigne désormais tous les dieux, et non simplement les Âditya védiques. Elle est donc sans conteste la mère de Vishnu, et non sa femme; dans différentes incarnations, elle l'a deux fois mis au monde. Elle est la femme du sage Kaçyapa et lui donne Vâmana, donc Vishnu incarné dans un nain; d'autre part, elle est Devakî, mère de Krishna. C'est pourquoi Vishnu est parfois appelé Âditya.

Indra aussi reconnut Aditi comme sa mère (toujours

pendant qu'elle était la femme de Kaçyapa), et lui offrit les fameuses boucles d'oreilles produites lors du barattage de l'océan de lait. Nous avons déjà vu que ces bijoux furent volés par le démon Naraka, qui les conserva dans son palais de Pragjyotisha, et que, plus tard, Krishna les reconquit, puis les restitua à Indra.

Çaranyû

Çaranyû est une déesse dont la mythologie devint plus complexe à mesure que son rôle devenait moins important. Dans les Veda, elle est confondue avec Ushas (bien qu'elle passe pour être la fille de Tvashtri) et mariée à Indra. Plus tard, elle perd ce caractère céleste (comme elle ne peut supporter l'éclat de Sûrya, son époux, elle contribue à le faire atténuer), et devient un dieu-artisan, comme son père.

L'histoire de son mariage est, dans l'ensemble, la même que sous sa forme antérieure, celle d'épouse du dieu védique Vivasvant, ou l'histoire du mariage de Samjnâ, épouse de Sûrya. D'après la version définitive, Çaranyû était la fille de Viçvakarman et la jumelle de Trisiras. Elle épousa Sûrya. Ils eurent deux enfants, Yama et Yamî; peu après, trouvant l'éclat de son époux insupportable, elle créa une réplique exacte d'elle-même et partit, laissant cette réplique prendre soin des jumeaux. Sûrya ne se rendit compte de rien, et attribua à la fausse Çaranyû la naissance d'un autre enfant; cet enfant était Manu, un rishi royal, qui égala son père en gloire. Le secret du départ de Çaranyû fut tenu quelques années; un jour, cependant, la fausse Çaranyû se mit en colère contre Yama, qui lui avait donné un coup de pied, et prononça contre lui une malédiction qui lui valut d'avoir la jambe en proie aux ulcères et aux vers. La malédiction prit effet sur-le-champ, ce qui révéla à Sûrya la tromperie dont il avait été victime, car la malédiction d'une mère ne peut agir sur son propre fils. Il chassa sa pseudo-épouse, auteur de cette supercherie, et offrit à son fils un coq qui picora les vers et pansa les ulcères; Yama garda cependant un pied couvert de cicatrices. Puis Sûrya partit à la recherche de sa véritable femme qu'il découvrit, comme dans d'autres mythes, sous la forme d'une jument, et dont il eut, dans ces conditions, une autre paire de jumeaux, les Açvin.

A leur retour, comme nous l'avons vu plus haut, Sûrya fut "raboté", pour ainsi dire, par Viçvakarman. Ensuite, Çaranyû aida son père à fabriquer les puissantes armes des dieux à partir des "copeaux" enlevés à l'éclat exagéré de son mari.

Prithivî

Si, dans les Veda, Prithivî jouait un rôle créateur en tant que parèdre de Dyaus et que mère d'Indra et d'Agni, dans l'hindouisme, son rôle est plutôt de nourrir et de soutenir le monde, et elle est associée à Vishnu: souvent, c'est elle qui attire l'attention des autres dieux sur les dégâts causés par les démons et le besoin où l'on est qu'Agni intervienne. Mais, de même qu'elle avait négligé de s'occuper d'Indra à sa naissance, plus tard, dans ce nouveau rôle que nous lui trouvons, elle ne fut pas toujours généreuse envers ceux qui comptaient sur elle pour ne pas dépérir.

Jadis, le monde était gouverné par un mauvais roi

Une dâkinî, servante de Kâlî; comme elle, ces dâkinî aiment à boire du sang et à manger de la chair humaine. Le récipient que nous voyons sur sa tête servait à offrir du sang en libation. Figurine de laiton du X^e siècle, Inde septentrionale.

Ci-dessous: *Kâlî, aspect redoutable de la parèdre de Çiva. Statuette de cuivre, VI^e siècle.*

nommé Vena, qui interdit le culte et le sacrifice; c'est pourquoi les sages qui l'avaient intronisé le lapidèrent à coups de mottes d'herbe sacrée. Ils ne tardèrent pas à regretter ce geste, car, privé de souverain, le monde sombra dans l'anarchie; les habitants étaient à la merci des malfaiteurs, et mouraient d'inanition. Les sages prirent donc le corps de Vena et lui frottèrent la cuisse; il en jaillit un démon nain, au visage plat et à la peau noire, ce qui débarrassa le roi de sa méchanceté. Puis les sages lui frottèrent le bras droit, et il en jaillit le resplendissant Prithu, manifestation d'Agni (ou, disent certains, de Vishnu). Dès sa naissance, Prithu, qui devait devenir un sage en renom, délivra l'âme de son père des enfers et lui accorda la libération au paradis. Toutes les créatures de la terre se réjouirent, se disant que ce nouveau roi, qui avait aussitôt été investi d'un pouvoir universel, allait les délivrer de la famine et de l'oppression. Seulement, les fruits de la terre ne se montrèrent pas, et Prithu, irrité, prit son arc et décocha une flèche à la terre. Elle prit la forme d'une vache et s'enfuit; mais Prithu la poursuivit et la rattrapa, et elle promit de porter ses fruits habituels si on lui donnait un veau, afin qu'elle pût produire du lait. Prithu accepta et créa le veau Manu Vaïvasvata. Puis il entreprit de traire la vache Terre et en distribua le lait aux habitants de la planète, qui le consommèrent sous forme de céréales et de légumes. La Terre prit le nom de Prithivî parce que Prithu fut considéré comme son père.

Une variante de ce mythe raconte que Prithu épousa la Terre dès qu'elle naquit, mais qu'elle refusa de céder les trésors qu'elle contenait. Prithu décida donc de tuer la Terre, et de mettre ainsi un terme à la famine. Il la chassa, mais elle prit la forme d'une vache et se réfugia auprès de Brahmâ. Brahmâ lui refusa sa protection et lui ordonna de retourner chez son mari et de lui obéir. Prithivî fit ce qui lui était ordonné, mais, à son retour, fut sauvagement battue par son mari. Ainsi, les laboureurs blessent constamment la terre avec leurs charrues et leurs bêches, mais la terre, cette patiente vache, ne leur donne en retour que des biens précieux: la richesse et la nourriture. De la sorte, Prithivî est un symbole de patience.

Rati

Rati est la fille du sage Daskha. Cette déesse de la passion amoureuse (son nom signifie: volupté) est la parèdre de Kâma ("désir") qu'elle accompagne habituellement quand il se promène pour vider son carquois. Comme lui, elle est généralement conçue comme une divinité instable; on l'appelle d'ailleurs Mâyâvati, "la trompeuse". Toutefois, sa fidélité envers Kâma est exemplaire et c'est en grande partie à la suite de ses efforts, et parce qu'elle sut obtenir l'appui de Pârvatî, que Çiva finit par accepter que Kâma renaisse après avoir été anéanti par son troisième œil.

Kâma revint sous le nom de Pradyumna, fils de Krishna et de Rukminî; mais dès qu'il fut né, le sage Nârada alla voir un démon nommé Shambhara et lui dit que l'enfant était destiné à le tuer. Shambhara se transporta donc magiquement dans la nursery du palais de Rukminî, enleva le nouveau-né et le jeta dans la mer où un poisson l'avala. Plus tard, cependant, le poisson fut pris par un pêcheur et vendu à Shambhara; quand l'animal fut vidé, dans les cuisines de Shambhara, Pradyumna, qui vivait toujours, apparut. Or la cuisinière qui avait vidé le poisson n'était autre que Rati qui, sur le conseil de Nârada, avait pris l'apparence d'une simple mortelle et avait épousé Shambhara. Sous ce masque, elle est souvent appelée Mâyâvati. Comme elle contemplait l'enfant, Nârada apparut et lui dit que c'était son époux réincarné. Il lui donna en outre le pouvoir de rendre le bébé invisible. Elle sauva donc Pradyumna et put l'élever sans que son mari momentané se doutât de rien.

Quand Pradyumna fut adulte, Rati lui parla d'amour; il fut d'abord horrifié par ces avances, car elle était la femme de Shambhara, et il avait toujours cru qu'elle était sa mère, mais elle lui expliqua leurs véritables identités, et ils vécurent désormais comme mari et femme. Au temps convenable, Rati conçut et Shambhara, en l'apprenant, se mit à la battre; mais Pradyumna, se dépouillant de son voile d'invisibilité, le tua en combat singulier. Le couple n'eut donc plus à vivre dans la clandestinité et put rentrer en Dvârkâ, chez les parents de Pradyumna. Quand Pradyumna mourut, tous deux reprirent leurs formes primitives: Kâma et Rati.

Diti

Autre fille du sage Daksha, Diti avait été mariée à Kaçyapa à qui elle donna les Daïtya. Ces démons-titans étaient des ennemis du sacrifice et Indra en vint à les confiner dans les profondeurs de l'océan, où Varuna régna sur eux. La perte de ses enfants inspira à Diti un vif ressentiment contre Indra. Elle demanda à son époux, Kaçyapa, de lui accorder un fils invulnérable, qui tuerait Indra. Kaçyapa accepta, mais à certaines conditions: d'une part, sa grossesse durerait au moins cent ans, d'autre part, elle devrait, pendant tout ce temps, vivre dans la piété et maintenir scrupuleusement sa pureté rituelle.

Avec un zèle méticuleux, Diti observa tous les rites prescrits et, pendant près d'un siècle, consacra toute son attention à remplir ces conditions. Mais Indra était au courant de son projet et la surveillait étroitement. Il eut sa chance la dernière année du siècle en question: Diti alla se coucher sans s'être lavé les pieds. Tout ce qu'elle avait fait jusque là était vain, mais Indra se dit que deux précautions valaient mieux qu'une et plongea son foudre dans le sein de Diti, ce qui divisa l'enfant en sept morceaux. Ceux-ci se mirent alors à pleurer si lamentablement qu'Indra se repentit et tenta de les consoler en disant *Marodih* ("ne pleurez pas"). Ils continuèrent néanmoins et Indra, irrité à nouveau, recoupa chacun d'eux en sept. Les quarante neuf êtres ainsi créés furent appelés les Marut, à cause des paroles de consolation prononcées par Indra. D'autres mythes expliquent pourquoi les Marut sont également appelés les Rudra. Ils disent que les quarante neuf lambeaux de chair furent transformés en jeunes garçons par Çiva, à la demande de Pârvatî qui devint leur mère adoptive. En un certain sens, par conséquent, ils sont les fils de Rudra (Çiva).

Çîtalâ, déesse de la variole, dont la protection est invoquée contre cette maladie. Elle est populaire dans le milieu des mères de famille, qui recherchent son secours en faveur de leurs enfants. Bronze chola de Tranjore, XIII^e siècle.

Manasâ

Manasâ passe pour être la fille de Kaçyapa et de Kadrû, et la sœur de Çesha, roi des serpents; ou bien, on dit qu'elle est la fille de Çiva et d'une mortelle (bien qu'elle soit parfois assimilée à la parèdre de Çiva, sous l'aspect où elle s'appelle Jagadhauri). Contrairement à son frère, Manasâ est considérée comme une divinité et jouit d'un culte très populaire, surtout au Bengale, où on l'invoque pour être protégé contre les morsures de serpents. Elle n'est certainement pas d'origine aryenne et le mythe le plus connu, à son sujet, porte sur la façon dont elle obtint quelque considération.

Manasâ était irritée contre un riche marchand nommé Chand qui vouait toutes ses dévotions à Çiva et à qui ce dieu avait accordé des pouvoirs magiques pour l'en récompenser. Elle exigea qu'il lui rende un culte à elle aussi et, comme il refusa, elle détruisit son jardin, auquel il tenait beaucoup. Il usa de ses pouvoirs magiques pour le faire réapparaître, mais elle apparut alors sous la forme d'une belle jeune fille, et lui dit qu'elle l'épouserait uniquement s'il lui cédait ses pouvoirs. Dès qu'il l'eut fait, elle reprit sa forme habituelle et lui ordonna à nouveau de se prosterner devant elle. Il refusa encore et elle lui détruisit une seconde fois son jardin, cette fois sans rémission. Chand résista encore et Manasâ n'eut plus qu'à le persécuter. Son premier geste fut de tuer ses six fils d'une morsure. Puis elle retourna ses navires, qui contenaient toute sa richesse, et il se retrouva naufragé, très loin de sa patrie. Tandis qu'il y rentrait lentement, elle lui fit subir beaucoup d'autres épreuves et le réduisit à la famine, mais il ne cédait toujours pas.

Plus tard, il arriva chez lui et entreprit de refaire sa vie. Il lui naquit un nouveau fils, nommé Lakshmindra. Mais dès que Lakshmindra se fut fiancé à une certaine Behulâ, la persécution reprit. Il fut prédit que Lakshmindra mourrait, le soir de ses noces, d'une morsure de serpent. Chand fit donc construire, par un architecte en renom, une maison entièrement faite de métal, d'une seule pièce, et y fit vivre son fils. Mais Manasâ intimida l'architecte et l'obligea à laisser un petit interstice. Ainsi, le soir des noces, les précautions prises par Chand pour boucler la porte de métal furent vaines. Behulâ, qui resta éveillée un certain temps, vit un serpent après l'autre entrer dans la chambre, mais, à tous, elle offrit du lait à boire, et put ainsi les capturer et les attacher par le cou à un poteau. A la fin, cependant, elle se fatigua et s'endormit; alors un dernier serpent entra dans la chambre, mordit son mari et celui-ci mourut.

Le lendemain matin, le cadavre fut déposé sur un radeau et abandonné au fil de l'eau, dans l'espoir qu'un médecin le verrait et le ramènerait à la vie; il paraît, en effet, que la vie reste quelque temps dans le corps après un décès par morsure de serpent. Behulâ resta six mois sur le radeau, en compagnie du corps qui se décomposait. Un jour, elle vit une lavandière, que son petit garçon avait mise en colère, le tuer, puis, en l'aspergeant d'eau quelque temps après, le ramener à la vie. Behulâ demanda à cette femme d'opérer le même miracle en faveur de son mari; mais la lavandière se contenta de la conduire à Manasâ, qui expliqua qu'elle rendrait la vie à Lakshmindra, à condition que Behulâ lui promette de convertir Chand. Behulâ accepta et le couple repartit pour son village.

Quand ils eurent atteint la maison de Chand, ils lui firent dire qu'ils n'y entreraient que si Chand adorait Manasâ. La fermeté du malheureux homme céda enfin et, le onzième jour de la lune décroissante, il se prosterna devant elle. Depuis lors, Manasâ a toujours été considérée comme une déesse.

Shashthî et Çîtalâ

Shashthî est une déesse féline, que l'on représente chevauchant un chat. Comme Manasâ, elle est originaire du Bengale et peu adorée dans le reste de l'Inde. On l'invoque comme protectrice des femmes en couches et des enfants.

Çîtâla est encore une de ces déesses que l'on invoque pour qu'elles vous protègent des maux qu'elles-mêmes ont provoqués. C'est, en effet, la déesse de la variole; montée sur un âne, elle parcourt la campagne et cherche des victimes. On l'assimile parfois à Devî en tant que déesse de la maladie; elle lui ressemble par la fureur de ses attaques. On la dépeint vêtue de voiles rouges et armée de roseaux pour frapper ses victimes.

Kâma, dieu de l'amour, chevauchant un éléphant symbolique, composé de femmes, car le sexe faible recherche ses faveurs. Dans l'imagination populaire, le sens religieux du mythe de Kâma est souvent complètement effacé par son aspect de maître impérieux et arbitraire du désir sexuel. Peinture de Trichinopoly. Victoria and Albert Museum.

A droite: *Garuda, roi des oiseaux, monture de Vishnu et Lakshmî. Chargé de poursuivre et dévorer les méchants, il tient un rosaire entre ses main humaines. Dans cette image du XVIII^e^ siècle (où l'on considérait Râdhâ comme l'épouse permanente de Krishna et où elle jouissait des honneurs divins), les cavaliers de Garuda sont Krishna et Râdhâ.*

Divinités animales

Ganeça

Ganeça est l'une des divinités les plus populaires de l'hindouisme. Comme il écarte les obstacles, on cherche à se le rendre propice avant toute entreprise, qu'il s'agisse d'un voyage, de la construction d'une maison, de la rédaction d'un livre (voire d'une lettre!). Il est aussi le dieu de la sagesse et de la prudence, un scribe savant et un fidèle versé dans les Écritures. C'est lui qui, sous la dictée du sage Vyâsa, écrivit le *Mahâbhârata*. Si cette épopée est un ouvrage si équilibré, c'est, dit-on, parce qu'avant de se mettre au travail, Ganeça exigea que la dictée se fît à un débit parfaitement régulier et que lui-même fût constamment en mesure d'en comprendre le sens. Ganeça est en outre le chef des armées de Çiva, les Ganadevata.

On le représente comme un petit homme ventripotent, à la peau jaune, possédant quatre bras et une tête d'éléphant avec une seule défense. Dans ses mains, il tient une conque, un disque, une massue ou un aiguillon et, enfin, un nénuphar. Il chevauche un rat, à moins que cet animal l'accompagne. Son ventre de propriétaire lui vient certainement de son faible pour les offrandes alimentaires et plus spécialement les fruits. Les mythes varient quant à l'explication de son ascendance et l'origine de sa tête d'éléphant. L'une des versions veut que Çiva ait eu l'habitude d'aller surprendre Pârvatî dans son bain. Comme cela lui déplaisait, elle gratta un jour toute sa peau, mêla le résultat à des huiles et autres onguents, en modela une figurine et lui donna vie en l'aspergeant d'eau du Gange. Puis elle installa cette figurine, Ganeça, à la porte de sa salle de bains pour y monter la garde. Quand Çiva tenta d'entrer et rencontra cet obstacle, il le décapita. Pârvatî fut tellement désespérée quand, en sortant, elle trouva son fils mort que Çiva envoya des messagers chercher une tête à son intention. La première créature qu'ils se trouvèrent rencontrer fut un éléphant; ils en rapportèrent donc la tête, et elle fut plantée sur les épaules de Ganeça.

Une autre version veut que Pârvatî ait longtemps demandé à Vishnu un fils dans ses prières et que, quand il lui fut enfin accordé, elle en ait été si fière qu'elle ait convoqué tous les dieux pour l'admirer. Tous contemplèrent le nouveau-né, comme la mère l'attendait d'eux (il était d'ailleurs effectivement fort beau); tous sauf Çani (Saturne), qui fixait le sol; en effet, il était sous l'influence d'une malédiction de sa femme qui faisait que tout être sur lequel il posait le regard était réduit en cendres. Pârvatî, toutefois, déclara que son fils ne risquait rien, et

Ganeça, le dieu à tête d'éléphant, entouré de ses servantes, dont l'une l'évente tandis que l'autre lui présente ses fruits préférés. Outre ses caractéristiques habituelles, le dieu porte ici deux des attributs de Çiva: le croissant de lune, et le serpent lové sur ses épaules. Au premier plan, sa monture: le rat. Peinture Rājput, début du XVIII^e siècle.

insista pour que Çani le regarde, lui aussi, et l'admire. Çani obéit et la tête de Ganeça fut intégralement brûlée. Pârvatî se retourna contre Çani et le maudit pour avoir tué son fils, de sorte qu'il fut paralysé. Brahmâ consola Pârvatî et lui dit que si l'on fixait sur le tronc de son fils la première tête qui se trouverait, il pourrait, lui Brahmâ, lui rendre la vie. Vishnu partit donc, montant Garuda, et la première créature qu'il vit fut un éléphant dormant au bord d'une rivière. Il lui coupa la tête et la rapporta à Pârvatî.

Une autre version encore, qui fait toujours de Pârvatî la créatrice de Ganeça, dit que, durant l'une des périodes crépusculaires qui séparent les ères du monde, un certain nombre d'humains qui n'en étaient pas dignes avaient réussi à pénétrer au ciel pour avoir fréquenté le sanctuaire de Somnath; en conséquence, le paradis était plein à craquer, tandis que les enfers étaient vides. Parlant par la bouche d'Indra, les dieux demandèrent à Çiva de rétablir l'équilibre. Sur son conseil, ils s'adressèrent à Pârvatî qui, en se frottant le corps, produisit un être doté de quatre bras et d'une tête d'éléphant, capable d'inspirer aux humains un désir de richesses si violent qu'ils ne voudraient plus jamais perdre leur temps à faire des pèlerinages.

Parfois, Çiva passe pour avoir créé Ganeça et, là encore, il existe plusieurs versions du mythe. L'une d'elles relate que Çiva reçut une pétition des autres dieux et des sages qui s'étaient dit que rien ne s'opposait à l'accomplissement d'actes soit bons, soit mauvais; ils désiraient donc que Çiva créât à leur usage un être qui s'opposât au péché. Çiva réfléchit un moment aux moyens de leur être agréable, puis il s'adressa à Pârvatî. Tandis qu'il la contemplait, un radieux adolescent d'une grande beauté, doué de toutes les qualités de Çiva, surgit de la personne éblouissante de ce dernier. Toutes les armées célestes furent stupéfaites et captivées à la vue de sa splendeur. Mais Pârvatî fut irritée et jalouse du fils de son mari. Elle le condamna à la laideur en lui imposant un bon petit ventre et une tête d'éléphant. Çiva réagit à cette malédiction en déclarant que l'être qu'il avait créé s'appellerait Ganeça, fils de Çiva, et commanderait à ses troupes; que c'est lui qui ferait la victoire et la défaite; qu'il serait grand parmi les dieux et dans toutes les affaires religieuses et profanes; enfin, qu'il serait invoqué en premier lors de toutes les entreprises, sous peine pour elles d'être vouées à l'échec. Une variante de ce mythe attribue la difformité de Ganeça non à une malédiction de Pârvatî, mais à un crime antérieur de Çiva, qui avait tué le soleil; bien qu'il ait rendu la vie à cet astre, Kaçyapa avait prononcé une malédiction en vertu de laquelle le fils de Çiva perdrait sa tête. Ganeça la perdit effectivement, et l'on prit celle de l'éléphant d'Indra pour la remplacer.

Un autre mythe encore explique pourquoi Ganeça n'a qu'une seule défense. Un jour, comme Çiva dormait dans son palais du Mont Kaïlâsa, Paraçurâma (avatâra de Vishnu) vint lui rendre visite. Ganeça l'accueillit à la porte et lui dit que son père se reposait. Paraçurâma répondit qu'il n'avait que peu de temps, et pressa Ganeça de réveiller Çiva; mais Ganeça pensa (tout haut!) que Paraçurâma n'était pas un visiteur assez important pour qu'il fallût réveiller son père. Cela déclencha une lutte entre les deux personnages; Ganeça prit Paraçurâma dans sa trompe et le jeta très violemment contre un objet pointu. Quand ce dernier reprit l'équilibre, il sortit sa cognée et la lança contre Ganeça. Celui-ci vit aussitôt qu'il s'agissait de la hache de son père, car Çiva l'avait offerte à Vishnu quand celui-ci s'incarna sous le nom de Paraçurâma. Par respect pour son père, Ganeça laissa donc la hache atteindre une de ses défenses qui se brisa. Pârvatî apparut alors et elle allait maudire Paraçurâma pour ce geste quand les dieux intervinrent; Brahmâ, en particulier, lui promit qu'en échange de la perte de sa défense, Ganeça serait adoré par les autres dieux.

Il a deux épouses, Siddhi et Buddhi. Son frère Kârtikkeya et lui-même avaient été rivaux dans cette affaire; ils décidèrent d'un commun accord que celui qui obtiendrait leurs mains serait celui qui gagnerait une course autour du monde. Kârtikkeya partit et, après de longs et fatigants voyages, rentra. Il put constater que Ganeça était déjà marié avec les deux jeunes filles: il avait, dit-il, fait le tour du monde sous la forme de son étude approfondie des textes sacrés; comme il était très doué en matière de science et de logique, il avait achevé ce "voyage" bien avant le retour de Kârttikeya.

Garuda

Garuda est le roi des oiseaux; il défie le vent par la rapidité de son vol; étant la monture de Vishnu, il jouit d'un culte important. Fils de Kaçyapa et de Vinatâ, l'une des filles de Daksha, il surgit un jour d'un œuf pondu par cette déesse. Il avait la tête, les ailes, les serres et le bec d'un aigle, mais le tronc et les membres d'un homme. Son visage est blanc, ses ailes rouges et son tronc doré. Quand il vint au monde, il était si éblouissant qu'on le prit pour Agni et qu'on lui rendit un culte.

Garuda naquit avec au cœur la haine du mal; il parcourt le monde pour dévorer les méchants, mais ses parents lui interdirent de manger des brâhmanes. Garuda est également célèbre pour sa haine féroce des serpents, qu'il hérita de sa mère (celle-ci était en mauvais termes avec l'épouse principale de Kaçyapa, Kadrû, mère des serpents). Les deux femmes eurent une discussion au sujet de la couleur du cheval Uchchaïhçravas, qui était apparu lors du barattage de l'océan de lait. Chacune d'elles appuya sa théorie d'un enjeu, en promettant que si elle se trompait, elle deviendrait l'esclave de l'autre. Kadrû avait raison; elle emprisonna Vinatâ dans les régions inférieures, où elle fut surveillée par des serpents. Garuda tenta de délivrer sa mère, mais les serpents exigèrent, comme rançon, une coupe d'ambroisie. Garuda se rendit donc vers la montagne céleste où l'amrita était conservé, entouré de flammes redoutables qu'attisaient des vents violents qui les faisaient monter à l'assaut du ciel. Mais Garuda, dont le corps doré brillait comme le soleil, mit dans sa bouche l'eau de plusieurs fleuves et l'envoya sur le feu, qui s'éteignit. La barrière suivante était une roue

Hanumant, général des singes dans le Râmâyana. D'origine divine et doté de pouvoirs magiques, il est néanmoins entièrement singe. Cette statuette de bronze, qui provient de Ceylan, tenait à l'origine une lampe; elle se trouvait probablement devant une statue de Râma. XIV^e siècle.

tournant rapidement, armée de pointes brillantes et acérées, mais Garuda se fit minuscule et passa entre ces pointes. Il eut encore à vaincre deux serpents qui crachaient le feu; il les aveugla avec de la poussière et les mit en pièces. Puis il revint vers la roue, la brisa, et prenant la coupe d'amrita, s'enfuit avec elle vers les régions inférieures. Mais les dieux le poursuivirent et Indra le frappa de son foudre. Ils se battirent et Indra, vaincu, vit son arme réduite en miettes; quant à Garuda, il ne ressentit aucune douleur et poursuivit sa route jusqu'à ce qu'il arrivât au domaine des serpents. A son arrivée, sa mère fut délivrée; mais, juste à l'instant où les serpents allaient boire l'amrita, Indra leur enleva la coupe. Les serpents léchèrent avidement les quelques gouttes qui s'étaient perdues sur l'herbe et ce fut assez pour les rendre immortels; mais, par sa force, le breuvage divisa en outre leurs langues, et c'est pourquoi les serpents ont la langue fourchue.

Une variante du mythe assimile à la lune l'amrita ou soma exigé par les serpents; par conséquent, la quête de Garuda prend une forme différente. Il se mit en route vers la lune, mais, pendant son long voyage, il eut faim au moment de dépasser l'étoile polaire, séjour de son père Kaçyapa. Il lui demanda où il trouverait quelque chose à manger et Kaçyapa l'envoya vers un lac où une tortue et un éléphant étaient en train de se battre. La tortue mesurait cent trente deux kilomètres, l'éléphant était deux fois plus long, mais Garuda les saisit, un dans chaque serre, et les déposa au sommet d'un arbre haut de treize cent vingt kilomètres. L'arbre ne put pas supporter leur poids; il risquait, en tombant, d'écraser quelques brâhmanes. Se rappelant que ses parents lui avaient interdit de tuer des brâhmanes, Garuda s'enfuit, avec l'éléphant et la tortue, vers une montagne où il les fit brûler. Puis il reprit son voyage et finit par arriver à la lune. La serrant sous son aile, il repartit vers les régions inférieures. Mais les dieux n'avaient pas envie de renoncer à la lune et, bien que leurs attaques fussent sans pouvoir contre lui, ils lui imposèrent un compromis. Garuda restituerait la lune et deviendrait la monture de Vishnu, en échange de quoi il serait immortel et aurait un trône plus élevé que celui de Vishnu. C'est pourquoi Vishnu chevauche Garuda, tandis que l'emblème de ce dernier figure sur le drapeau qui flotte au sommet du char de Vishnu.

Hanumant

Hanumant est un dieu-singe renommé pour sa science, son agilité, sa vitesse et sa fidélité envers Râma. Il naquit d'une reine des singes, Anjanâ, pour être l'une des créatures engendrées par les dieux pour assister Vishnu incarné en Râma; il peut voler parce que son père était Vâyu, dieu du vent. On dit parfois que Vâyu enleva Anjanâ dans la forêt, mais le récit habituel de la naissance de Hanumant est plus complexe. Dans le cadre d'une cérémonie qu'il célébrait pour avoir des fils, Daçaratha, père de Râma, donna à chacune de ses femmes un gâteau. Kaïkeyî, qui était la plus jeune des trois, reçut le sien en dernier; elle en fut vexée et s'en détourna. Alors un milan plongea et l'attrapa (plus tard, Kaïkeyî se repentit et devint la mère de Bharata). Le milan transporta le gâteau dans la forêt où il trouva Anjanâ, une apsaras métamorphosée en singe par une malédiction; elle demandait un fils dans ses prières, de sorte que, quand le milan laissa tomber le gâteau, Vâyu s'avança et le poussa dans la main d'Anjanâ. Puis Çiva apparut à Anjanâ et lui dit de manger le gâteau; en l'avalant, elle conçut Hanumant.

Dès sa naissance, Hanumant eut faim et sa mère ne put lui suffire. Il aperçut le soleil, et, pensant que c'était un fruit, bondit à sa poursuite. Le soleil se sauva, mais Hanumant le pourchassa jusque dans le paradis d'Indra. Là, Indra intervint et blessa la mâchoire d'Hanumant avec son foudre. Alors le singe retomba sur terre; mais son père se hâta de le venger en entrant dans les corps de tous les dieux et en leur donnant la colique. Indra fit donc des excuses à Vâyu et accepta qu'Hanumant devînt immortel.

Plus souvent, l'immortalité d'Hanumant passe pour lui avoir été accordée comme récompense pour son loyal soutien de Râma. Sa force physique et son agilité font de

A droite: *Le Parvis des Chevaux, à Çrirangam. Les temples consacrés aux grands dieux se firent plus grandioses de siècle en siècle. Le temple de Vishnu à Çrirangam date du XIV^e siècle et comporte cinq parvis. La muraille extérieure a presque un kilomètre de long.*

lui un allié sans pareil. Non seulement il vole à la vitesse du vent, mais il a la force de déraciner arbres et montagnes et peut changer de taille à volonté, voire se rendre invisible. Sur le champ de bataille, c'est un protagoniste redoutable, aussi large qu'une montagne et aussi haut qu'une tour, avec sa peau jaune qui luit comme de l'or en fusion; son visage est aussi rouge que le rubis et sa queue a une longueur invraisemblable. Son grondement féroce suffit à éparpiller ses ennemis.

Nous avons déjà vu qu'Hanumant précéda Râma à Lankâ, quand celui-ci assiégea l'île avec l'armée des singes et des ours; il portait à Sîtâ un message de Râma et en profita pour reconnaître le terrain. En route, il eut des aventures sans nombre. Hanumant apprit de Sampati, frère du vautour Jatayu, que le détroit qui sépare Lankâ du continent était large d'une centaine de lieues. Angada, un autre singe, pensa qu'il pourrait faire le bond dans un sens, mais était certain de ne pas avoir la force de revenir. Hanumant lui-même douta de ses possibilités. Mais un vieux singe lui fit savoir que s'il avait confiance en sa force, en son origine divine, il serait à la hauteur de sa tâche. Hanumant monta donc au sommet du Mont Mahendra et médita sur sa mission. Comme il était assis là, son corps se mit à trembler et à croître jusqu'à ce qu'il eût lui-même les dimensions d'une montagne. Il sut que, puisqu'il pouvait faire cela, il n'échouerait pas dans sa mission; ainsi, grondant et lançant des éclairs par ses yeux, Hanumant s'élança dans le ciel. A mi-hauteur, il fut intercepté par une râkshasî nommée Saurasa qui ouvrit la bouche assez grand pour l'avaler. Aussitôt, il revint à la grosseur d'un pouce mais, dès qu'il fut dans le ventre de la diablesse, il reprit sa taille précédente, ce qui la fit éclater en la tuant et rendit la liberté au singe.

Quand Hanumant atteignit Lankâ, il rapetissa de nouveau, jusqu'à la taille d'un chat, et se promena librement, notant les défenses de la citadelle et n'hésitant pas à inspecter la chambre à coucher de Râvana. Comme nous l'avons vu, il trouva ensuite Sîtâ, détruisit les jardins d'agrément de Râvana, fut fait prisonnier et, en s'évadant, mit le feu à Lankâ.

Au cours de la bataille, Hanumant se révéla vaillant guerrier. Mais son plus grand mérite fut de voler jusque dans l'Himâlaya pour aller y chercher les herbes qui devaient guérir Râma et Lakshmana de leurs blessures, en principe mortelles. Naturellement, les râkshasa mirent des obstacles à son vol et il se heurta à bien d'autres difficultés encore, mais toutes devaient finalement être surmontées. La première fut un géant nommé Kalanemi, à qui Râvana avait offert la moitié de son royaume s'il tuait le dieu-singe. Kalanemi vola donc de façon à parvenir dans l'Himâlaya avant Hanumant et là, l'invita à souper. Mais, prévenu de l'identité de son hôte par une apsaras qu'il avait délivrée d'une malédiction, Hanumant saisit Kalanemi par la jambe et le lança à travers toute l'Inde jusqu'à Lankâ, où il tomba mort devant le trône de Râvana, et il put se remettre à chercher ses simples. Pourtant, il ne les trouvait pas; Indra, qui lui en voulait, faisait tout pour qu'il échoue. Exaspéré, il finit par cueillir tout ce qui poussait sur la montagne et repartit avec ces plantes vers Lankâ. Il volait si vite que son passage provoqua un tourbillon; Bharata, pensant que ce phénomène ne pouvait avoir pour origine qu'un esprit mauvais, lui décocha une flèche comme il survolait Ayodhyâ. Hanu-

mant dut atterrir et Bharata, reconnaissant sa méprise, lui offrit de le lancer vers Lankâ sur une autre flèche. Hanumant refusa: il préférait continuer seul; toutefois, il arriva à Lankâ vers la fin du jour seulement. En touchant au but, il vit que la lune allait se lever. Il savait que cela annulerait l'efficacité de la plante; il se hâta donc de l'avaler, ce qui lui permit ensuite de remettre â son maître un remède magique en parfait état.

Hanumant se jugeait comblé par le service désintéressé de son maître. Quand la bataille de Lankâ fut finie, et que les troupes eurent été renvoyées à Ayodhyâ, Râma lui offrit de satisfaire n'importe quel désir. Hanumant demanda la faveur de vivre aussi longtemps que les hommes parleraient des hauts faits de Râma; c'est donc sans l'avoir cherché qu'il devint immortel (en effet, la mémoire de Râma est éternelle).

Autres animaux mythiques

Jâmbavant

Jâmbavant était le roi des ours et le chef de l'armée d'ours qui seconda Râma dans sa lutte contre Râvana. Comme Hanumant, il avait été créé spécialement dans ce but et son père était Vishnu. Jâmbavant était un sage conseiller. En remerciement de ses services, Râma lui accorda de ne pouvoir être blessé que par son propre père. Il devait être tué non par Vishnu lui-même, mais par son incarnation de l'ère suivante, Krishna.

Tandis que Krishna régnait à Dvârkâ, Satrajit, l'un des Yâdava, se livra à une ascèse si rigoureuse en l'honneur de Sûrya que ce dieu du soleil lui donna un bijou magique, appelé Syamantaka, qui produisait chaque jour huit tombereaux d'or et protégeait son détenteur contre les mauvais présages, les bêtes féroces, l'incendie, les brigands et la famine, mais uniquement si le détenteur en question était vertueux; aux méchants, il apportait la ruine. Krishna demanda à Satrajit de lui donner ce joyau et se mit en colère en essuyant un refus. Un peu plus tard, le bijou disparut et tout le monde pensa que Krishna l'avait volé. La réalité était bien différente. Un jour, pour aller chasser en forêt, Prasena, frère de Satrajit, qui était un méchant homme, avait porté le bijou; comme c'était un pécheur, il fut attaqué par un lion qui le tua et emporta Syamantaka. Mais Jâmbavant, qui vivait dans une grotte de cette forêt, vit le joyau et, ayant tué le lion, se l'appropria.

Entre temps, Krishna, qui se savait accusé par tout un chacun d'avoir volé et tué Prasena, éprouva le désir de rechercher le véritable voleur et de s'en venger. Il finit par découvrir le bijou dans la grotte de Jâmbavant. Laissant sa suite au-dehors, Krishna y pénétra et somma le roi des ours de restituer l'objet précieux. Jâmbavant résista et ils se battirent. Au bout de sept jours, les hommes de la suite de Krishna supposèrent qu'il avait été tué et rentrè-

Sugrîva, fils d'Indra, en train de se battre avec son demi-frère Bali, qui avait usurpé son trône. A gauche, Râma et Lakshmana contemplent la scène; à droite, Râma tue Bali d'une flèche. Quand Sugrîva eut recouvré son trône, il put aider Râma à combattre Râvana. Bas-relief de Prambanam (Java), VIII^e siècle.

Nâga à sept têtes, de la race de serpents descendant de Kadrû et du sage Kaçyapa. Les têtes des nâga, qui s'inspirent de celle du cobra, sont surmontées de capuchons dans lesquels brillent les joyaux les plus précieux des trois mondes qui illuminent les ténèbres du Pâtâla. Détail d'une balustrade en grès d'Angkor Thom, XII^e siècle.

A gauche: *Arjuna s'assure la faveur des dieux et le soutien de leurs armes magiques pour la guerre qui s'annonce contre les Kaurava. On le voit en haut et à gauche, debout sur une jambe. Touché par l'ascèse de ce héros, Çiva est apparu et cela signifie que l'espoir d'Arjuna ne sera pas vain. Sculpture rupestre de Mavalipuram, VII^e siècle.*

Ci-dessus: *Porte nord du stûpa bouddhique de Sânchî. Ces sculptures, qui datent du I^er siècle av. J.-C., s'inspirent de passages des jâtaka, ces mythes qui racontent les vies antérieures du Bouddha. Les vastes dômes hémisphériques appelés stûpa ont été élevés comme châsses pour les reliques du Bouddha.*

rent à Dvârkâ, pour y annoncer sa mort. En fait, le combat singulier dura deux semaines de plus et Krishna finit par porter à Jâmbavant un coup mortel. Sachant qu'il allait mourir, Jâmbavant comprit que son adversaire ne pouvait être autre que Vishnu, son père et son maître bien-aimé de l'ère précédente. Il implora donc son pardon, lui donna le joyau, et lui offrit la main de Jâmbavatî, sa fille, qui devint l'une des principales épouses de Krishna. Jâmbavant mourut en glorifiant le nom de Vishnu.

Le bijou fut rendu à Satrajit qui, en remerciement des services de Krishna, lui donna en mariage sa fille Satyabhamâ; mais, plus tard, Satrajit fut tué et le bijou volé à nouveau. Balarâma et Krishna se mirent ensemble à la poursuite du voleur; celui-ci, toutefois, avait donné entre temps son butin à Akrura, oncle de Krishna, de sorte que quand ce dernier eut tué le voleur, il ne trouva pas de bijou. Balarâma accusa Krishna d'être lui-même le voleur et cela provoqua une grave dispute. Plus tard, cependant, Akrura montra le bijou et, bien que Krishna, Balarâma et Satyabhamâ fissent valoir leurs droits sur lui, obtint en définitive la permission de le garder.

Sugrîva

Sugrîva était un roi des singes, fils de Sûrya, dont Râma rechercha l'alliance pour combattre Râvana. Sugrîva avait été détrôné par son demi-frère Bali; Râma commença donc par aider Sugrîva à recouvrer son trône; pour cela, il tua l'usurpateur. Une fois rétabli dans ses droits, Sugrîva se livra à une célébration de l'événement qui dura des années; mais dès que Râma lui eut rappelé sa promesse, il se dévoua sans restriction à la cause de son bienfaiteur.

Au cours de la bataille de Lankâ, Sugrîva fit choir la couronne de Râvana, mais il eut le dessous dans une épreuve de lutte qui l'opposa ensuite au roi des démons. Il faillit bien être tué par Kumbhakarna, qui l'écrasa avec une montagne et se mit en devoir de le manger; mais Sugrîva prit Kumbhakarna par surprise en le mordant à la cuisse, ce qui lui permit de se sauver. Après cela, il tua plusieurs généraux de Râvana. Sugrîva participa aux réjouissances communes par lesquelles on célébra, en Ayodhyâ, la victoire; mais, contrairement à Hanumant, il ne reçut pas de faveur particulière, ayant été suffisamment récompensé par la reconquête de son royaume.

Bali (ou Vâlin)

Bali était le fils de la même reine des singes que Sugrîva, mais son père était Indra et ses pouvoirs dépassaient ceux de son demi-frère. Grand ascète, Bali avait acquis un privilège en vertu duquel il pouvait s'approprier la moitié de la force de tous ceux qu'il fixait. Un jour, cependant, il vainquit Râvana sans avoir à utiliser ce procédé. Le sage Nârada avait mis des idées folles dans la tête de ce démon. Un jour qu'il visitait Lankâ, Râvana lui avait proposé une chaise, mais s'était contenté de la lancer dans la direction de son invité. Outré de ce manque d'égards, Nârada avait décidé de mettre Râvana à la merci de Bali. Il commença par le flatter, lui disant qu'il était plus puissant que tous les dieux et que par conséquent lui, Nârada, n'avait qu'un désir: prier à Lankâ. Après avoir ainsi donné au démon une idée démesurée de ses pouvoirs, Nârada lui raconta que Bali s'était vanté de pouvoir renverser Râvana d'un seule main. Comme Nârada l'avait escompté, Râvana chercha aussitôt querelle à Bali. Il le trouva, aussi gros qu'une montagne, accomplissant ses ablutions au bord de l'océan. Il s'approcha par derrière et lui attrapa la queue. Mais Bali, sans se retourner ni interrompre ses ablutions, utilisa sa queue pour lier les mains de Râvana. Celui-ci tira plus fort sur la queue, et tenta de se libérer en prenant appui sur le dos de Bali qui se contenta de faire passer sa queue autour des dix têtes et des jambes de Râvana, puis entreprit un voyage sur trois océans, ceux du nord, de l'est et de l'ouest, en gardant Râvana prisonnier pendant douze ans. Ce n'est que par magnanimité qu'il libéra ensuite le démon.

Râma tua Bali grâce à un stratagème. Il obtint que Sugrîva défie son demi-frère en combat singulier tandis que lui-même se cachait derrière un arbre. Pendant que l'attention de Bali se portait tout entière sur Sugrîva, Râma put disposer de la totalité de ses forces et le tuer d'une flèche. Bali protesta contre cette ruse déloyale, mais Râma lui expliqua que son destin était de mourir ainsi. Se résignant, Bali mourut en louant Vishnu, après avoir recommandé à son fils Angada de lutter aux côtés de Râma contre Râvana.

Les Nâga

Les nâga sont la race des serpents descendant de Kadrû, principale épouse du sage Kaçyapa. Ils gardent les régions inférieures ou Pâtâla, où ils ont tenu Vinatâ prisonnière. Si la plupart d'entre eux sont considérés comme des démons, certains ont obtenu l'immortalité en léchant les quelques gouttes d'amrita qui tombèrent à terre quand Garuda vint délivrer sa mère, Vinatâ. Ces serpents sont les puissants seigneurs du Pâtâla. Certains ont cinq capuchons, d'autres sept, et les joyaux qui luisent sur ces couvre-chefs combattent les ténèbres du monde inférieur. Les nâga possèdent les pierres les plus précieuses des trois mondes et leur capitale, Bhogavati, est célèbre pour sa richesse.

Bien que la plupart des nâga passent pour incarner le Mal, certains reçoivent un culte, car ils ont acquis des vertus à cause de leurs liens avec les dieux. C'est ainsi que Çesha, leur roi, ne quitte jamais Vishnu et constitue le radeau sur lequel il s'étend pour flotter sur l'océan cosmique, à l'aube de la création. Çesha, qui s'appelle aussi Ananta, est le symbole de l'éternité, surtout quand il tient sa queue dans sa bouche, et il passe pour soutenir le ciel. Vâsuki, que l'on utilisa comme le fouet d'une toupie pour battre l'océan de lait, vomit tout le poison qui se trouvait en lui, et devint pur; Çiva le porte comme ceinture, et il aide ce dieu à tuer les démons.

Gangâ, déesse du Gange, dont les eaux entourent le personnage. A l'origine, elle était le fleuve qui entoure la ville de Brahmâ, sur le Mont Meru. Fille de l'Himâlaya, la belle Gangâ était la femme de tous les dieux du ciel. Sculpture sur pierre, XII^e siècle.

Montagnes, cours d'eau et lacs divinisés

Les montagnes

Les montagnes occupent une place importante dans la mythologie hindoue; elles symbolisent la force quand, dans leur colère, certains dieux augmentent de taille jusqu'à faire penser à elles, ou la terreur, quand elles sont arrachées et utilisées comme projectiles par les dieux ou les démons. Les plus importantes se trouvent, bien entendu, dans l'Himâlaya, sur les sommets duquel reposent tous les cieux. La plus haute cime de cette chaîne est le Mont Meru sur lequel se trouve le paradis de Brahmâ et qui sert de pivot aux trois mondes; c'est autour de lui que tournent tous les corps célestes. Un jour, Vindhya, dieu des montagnes qui constituent la frontière septentrionale du Dekkan, devint jaloux des pouvoirs de l'Himâlaya, personnifié sous le nom d'Himavant. Vindhya ordonna au soleil de tourner autour de lui comme, jusque-là, il le faisait autour du Mont Meru. Mais Sûrya refusa et Vindhya se mit à croître, dans l'espoir de devenir une sorte de paravent entre son rival et l'astre. Les dieux en référèrent au sage Agastya, précepteur de Vindhya, et lui demandèrent d'user de son influence. Agastya pria Vindhya de se baisser pour lui faciliter un voyage aller-retour vers le sud. Par respect pour son maître, Vindhya fit ce qui lui était demandé et Agastya passa par le col ainsi formé; seulement, Agastya ne revint jamais, de sorte que Vindhya est toujours abaissé.

Himavant prit la forme d'un homme quand les dieux désirèrent que Sâtî ressuscitât et devint le père tout d'abord de Gangâ, puis de Pârvatî. Sa femme s'appelait Menâ. Le Mont Mandara est un sommet vénéré de l'Himâlaya; on croyait qu'il était le seul assez puissant pour avoir été la partie centrale de la baratte dans laquelle on battit l'océan de lait. Le Mandara fut ensuite considéré comme le séjour de Durgâ. Le Mont Kaïlâsa, séjour de Çiva, joua un rôle dans une dispute entre Indra et Kârttikeya, au sujet de leur puissance relative. Pour trancher la question, ils disputèrent une course autour du Kaïlâsa, mais ne purent pas non plus s'accorder sur les résultats (en fait, c'était Kârttikeya qui était le vainqueur). Ils demandèrent l'arbitrage de la montagne elle-même; le Kaïlâsa pensa s'assurer les faveurs d'Indra en tranchant en sa faveur. Pour cette injustice, Kârttikeya lança son javelot contre la montagne et la fendit, ce qui créa le col de Kraucha. Une autre fois, Indra punit les montagnes de leur obstination dans la désobéissance: il leur coupa les ailes.

Les cours d'eau

Gangâ, fille aînée d'Himavant et de Menâ, était un fleuve sacré qui faisait trois fois le tour de la ville de Brahmâ, au sommet du Mont Meru. Elle était l'épouse des dieux et resta au ciel jusqu'au moment où elle fut descendue sur terre grâce aux effort de Bhagiratha, petit-fils de Sagara, roi d'Ayodhyâ.

Sagara était un rejeton de la race solaire, mais son pouvoir ne lui faisait aucun plaisir, car il n'avait pas de fils. Il s'assura donc les faveurs du sage Aurva, qui lui

promit que l'une de ses femmes aurait un fils, et l'autre soixante mille. Kesinî, fille de Vidharba, choisit d'être celle qui aurait un fils; celui-ci fut appelé Asamanjas; de son côté, Sumatî, fille de Kaçyapa, en eut soixante mille, qui surgirent d'une calebasse à laquelle elle avait donné le jour. Asamanjas, en grandissant, tomba dans l'immoralité et son père le rejeta; les autres fils ne valurent pas mieux et les dieux se plaignirent de leur conduite à Vishnu et au sage Kapila. Vishnu chercha donc une occasion de ramener Sagara et ses fils à plus de raison.

Sagara décida de célébrer, en signe de sa domination universelle, le sacrifice du cheval; il méditait de détrôner Indra. Mais ce dieu prit la forme d'un démon et chassa le cheval dans le monde inférieur. Sagara ordonna à ses soixante mille fils, qui avaient été chargés de surveiller l'animal, de partir à sa recherche. Ils se mirent donc à creuser profondément dans le sol. Chacun d'eux creusa sur une lieue, mais même quand, à eux tous, ils eurent sondé la terre sur une profondeur de soixante mille lieues, ils ne trouvèrent toujours pas le cheval. Ils creusèrent encore et atteignirent le centre de la terre qui, constatèrent-ils, était soutenue par des éléphants. Ils ne trouvaient pourtant toujours pas le cheval, jusqu'au moment où, errant dans le Pâtâla, ils l'aperçurent qui paissait près de l'ermitage que le sage Kapila s'était installé en ces lieux. Blessée par le grand cratère que les fils de Sagara avaient creusé, et qui portait le nom de ce dernier, la Terre s'était déjà plainte de leurs méfaits auprès de son époux, Vishnu; étant donné ce qu'ils avaient fait antérieurement, et que leur intention évidente était d'arrêter Kapila comme voleur du cheval (ce qui risquait de le troubler dans sa méditation), Vishnu décida de les réduire tous en cendres, d'un seul coup de son feu sacré.

Alors Sagara envoya son petit-fils Ansuman, fils d'Asamanjas, voir ce qui était arrivé aux soixante mille. Ansuman atteignit le Pâtâla et s'approcha respectueusement de Kapila, pour lui demander s'il avait des nouvelles de ses oncles. Le respect d'Ansuman plut à Kapila qui lui dit ce qui leur était arrivé, mais ajouta que les oncles pouvaient être ramenés à la vie si l'on arrivait à faire en sorte que les eaux sacrées du Gange descendent sur terre et arrosent leurs cendres en Pâtâla. Kapila permit à Ansuman de remonter avec le cheval, et le sacrifice fut célébré.

Bien que Sagara ait régné trente mille ans et qu'il ait sans cesse cherché à faire descendre le Gange du ciel sur la terre, il n'y était pas parvenu. Ansuman monta sur le trône et poursuivit cet effort, mais également sans succès, ainsi que son fils Dilipa. Le fils de Dilipa, Bhagiratha, était un ascète puissant et il se livra à des macérations si extraordinaires qu'il convainquit Brahmâ d'ordonner à Gangâ de descendre sur terre.

Elle répugnait fort à quitter le ciel et les dieux comprirent qu'elle se laisserait choir aussi lourdement qu'elle le pourrait. Brahmâ prévint donc Bhagiratha de ce danger, et lui conseilla de s'assurer le concours de Çiva qui saurait l'aider. En conséquence, Bhagiratha s'imposa de nouvelles macérations et Çiva accepta d'atténuer la violence de la chute de Gangâ sur le Mont Kaïlâsa, en faisant passer les eaux dans sa chevelure emmêlée. Ainsi, bien que Gangâ fût déchaînée et désirât submerger la terre et l'entraîner avec elle au Pâtâla, elle fut dispersée et affaiblie en pénétrant dans les cheveux de Çiva et elle en ressortit sous la forme de sept courants distincts. L'un de ces cours d'eau sacrés est le fleuve Gange, tel que nous le connaissons. Il suivit Bhagiratha dans son char, vers les régions inférieures. Mais, en chemin, le hasard voulut que Bhagiratha fît passer Gangâ à travers le jardin du sage Jahnu, ce qui l'inonda; dans sa fureur, le sage but toute l'eau. Bhagiratha parvint à le calmer et Jahnu accepta que Gangâ ressortît par son oreille. Elle s'écoula ensuite dans le cratère creusé par les soixante mille fils de Sagara, ce qui forma l'océan (également appelé Sagara). De là, elle parvint au Pâtâla, où ses eaux mouillèrent les cendres des fils de Sagara; les ayant purifiées, elle les renvoya au Svarga, dignes d'y être admis.

Depuis lors, elle coule du ciel sur la terre, vers l'océan, puis au Pâtâla; on dit donc que Gangâ arrose les trois mondes. Des mythes ultérieurs affirment que sa source est l'un des orteils de Vishnu. Bien que les sept fleuves sacrés passent tous pour être des bras de Gangâ, on attribue aux plus importants d'entre eux des origines différentes. Par exemple, la Jumnâ (Yamunâ) est identique à Yamî, jumelle de Yama et fille de Sûrya et Çaranyû; quant à Sarasvatî, on lui attribue, nous l'avons vu, des origines fort diverses. Outre ces trois-là, la plus célèbre des sept rivières sacrées est Sutudri, le Sutlej.

On dit quelque part que Gangâ avait été mariée à Vishnu, mais que, trouvant qu'une seule femme lui suffisait, il la donna à Çiva. Comme nous l'avons vu, elle fut la mère de Kârttikeya, fils de ce dernier dieu; elle eut aussi un fils d'Agni, à qui elle donna de l'or fin. Elle épousa en outre un roi mortel, Santanu, car elle avait promis aux Vasu, qu'une malédiction avait condamnés à naître mortels, qu'elle serait leur mère pour ces réincarnations et que, dès leur naissance, elle les tuerait, les rendant ainsi à la vie éternelle. En échange de cette faveur, chacun des Vasu dut lui promettre de céder à son dernier fils un huitième de sa puissance. Quand chaque enfant naquit, elle le tua, comme il convenait; mais son mari, Santanu, qui était un vieillard, fut horrifié par ce comportement et l'empêcha de tuer le huitième et dernier, qui grandit sous le nom de Bhîshma et fut l'un des héros du *Mahâbhârata*. Après sa mort, il reprit son rôle de Vasu.

Lacs sacrés

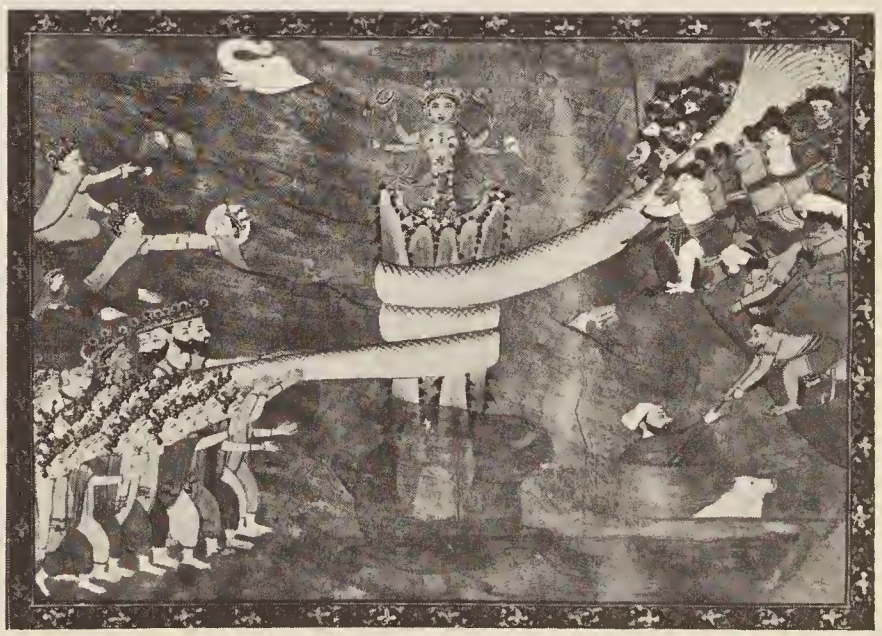
Bien des lacs passent pour être sacrés, car chacun a comme "saint patron" une divinité spéciale ou une nymphe (apsaras). Ces divinités accordent des privilèges, l'inspiration, et la sagesse à leurs adorateurs. La plupart d'entre elles sont propres à la pièce d'eau qu'elles habitent. Parfois, pourtant, ce rôle est rempli par un aspect d'une divinité plus générale, comme Sarasvatî, qui était primitivement une déesse des eaux, ou Vishnu. Il est rare que les divinités de ce genre soient malveillantes; en effet, le véritable royaume des esprits mauvais est le grand océan, où ils sont surveillés par Varuna.

Sunda et Upasunda, deux frères asura, se battant pour la possession de l'apsaras Tilottamâ. Désirant anéantir les asura, les dieux avaient fait descendre celle-ci du ciel, et les deux frères s'entretuèrent à cause d'elle. D'autres asura contemplent la scène. Grès de Banteay Srei, X^e siècle.

Les ennemis des dieux

Comme nous l'avons noté, les démons, ou asura, étaient, à l'origine, les dieux venus de l'Iran; on trouve parmi eux des personnages aussi puissants que le dieu védique Varuna. Quand les dieux aryens, ayant Indra à leur tête, eurent acquis la suprématie, les asura furent dégradés au rang de démons, et chassés du ciel vers les régions inférieures, qui passent généralement pour se trouver sous l'océan. Mais ce changement de nature n'entraîna pas une perte de pouvoir; l'une des caractéristiques singulières des mythologies indiennes est que les dieux et les démons y sont de force égale et se disputent sans cesse la domination sur les trois mondes. Dans la mythologie hindoue, comme nous l'avons vu, les dieux ne peuvent pas toujours conserver leur mainmise sur le ciel. S'ils paraissent être les plus forts, c'est surtout grâce à leur monopole de l'amrita et, d'une façon générale, au fait que les humains leur offrent des sacrifices. Les démons guettent sans trève l'occasion de s'emparer de l'amrita, mais les dieux, qui sont déjà avantagés pour en avoir bu, peuvent les repousser. En outre, les dieux recourent à la ruse pour conserver ce privilège. De leur côté, et surtout à basse époque, les démons peuvent acquérir de grands pouvoirs et arracher des concessions aux grands dieux,

Ci-dessous: *Le barattage de l'océan de lait. Vishnu, incarné dans une tortue, est le pivot sur lequel on fait tourner le Mt. Mandara. Les daïtya difformes tiennent un bout du serpent Vâsuki, avec lequel on entraîne la montagne, tandis que les dieux tiennent l'autre bout. Peinture de Kângrâ, XVIII^e siècle. Victoria and Albert Museum.*



surtout à Brahmâ, grâce à leur ascèse. Plusieurs sont d'excellents théologiens, et savent parfaitement obtenir des avantages de cette façon; mais, là encore, les dieux trouvent habituellement le moyen de retourner la situation, soit par simple ruse, soit par leur propre ascèse, soit par des prières secrètes, etc.

Au début, quand les asura étaient encore considérés comme des dieux, ils participaient à tous les sacrifices que l'on offrait. Pour avoir l'avantage, les deva inventèrent la louange silencieuse; les asura ne s'en aperçurent pas et, relativement aux deva, devinrent moins forts. La "louange silencieuse" finit par être une arme contre les asura qui ne pouvaient pas la comprendre. Ils s'affaiblirent encore en prenant les offrandes et en les mettant chacun dans sa propre bouche, tandis que les dieux se nourrissaient les uns les autres, ce qui leur faisait acquérir plus de force d'âme.

A la suite du barattage de l'océan de lait, les démons furent entièrement exclus des distributions de soma ou d'amrita. Eux et les dieux avaient été affaiblis par la pénurie d'amrita et autres objets précieux, qui devaient réapparaître lors de l'une des créations périodiques de l'univers. Les dieux décidèrent que les asura collaboreraient avec eux au barattage de l'océan de lait pour recouvrer ces objets précieux, mais le seul moyen d'amener les démons à cette collaboration fut de leur offrir une part

Hiranyakaçipu agonisant. Il avait jeté un défi aux dieux et voulu tuer son fils Prahlâda, pour le punir d'être un fidèle de Vishnu; c'est ce dieu qui, pour finir, sous l'aspect d'un lion, le mit à mort. Détail d'une peinture Pahâri, XIX^e siècle.

égale d'amrita. Il n'était cependant pas question de tenir une telle promesse, car si les démons avaient pu boire de l'amrita, ils seraient devenus plus forts que les dieux. Vishnu assura qu'il saurait prévenir ce désastre.

Malgré leurs soupçons, les démons acceptèrent cette proposition; ils commencèrent par aider les dieux à

L'asura Çumbha et sa cour de démons. C'est l'un des asura qui devinrent très puissants par leur ascèse; il finit par être vaincu par Durgâ. Peinture de Jaïpur, XVIII^e siècle.

Le démon Kumbhakarna, frère de Râvana, qui était un géant aussi gros qu'une montagne. Brahmâ en vint à bout par ruse, mais il ne périt que quand Râma l'attaqua en combat singulier durant la bataille de Lankâ. Peinture de Trichinopoly, 1820.

découper le Mont Mandara pour l'utiliser comme partie mobile de la baratte. Puis ils cueillirent de puissantes herbes magiques et les jetèrent dans l'océan; ils allèrent trouver le serpent Vâsuki dans son repaire sous-marin et le ramenèrent pour l'utiliser comme courroie d'entraînement. On enroula Vâsuki autour de la montagne, en vue de le tirer alternativement à un bout, puis à l'autre, afin de faire tourner l'énorme masse. Vishnu proposa que les dieux se missent à la tête, et les démons à la queue. Méfiants, les démons insistèrent pour avoir la tête. Or c'était exactement ce que voulait Vishnu; en effet, dès que le travail eut duré quelque temps, le souffle de Vâsuki devint brûlant, et les démons furent suffoqués; du côté de la queue, en revanche, les dieux étaient rafraîchis par d'agréables brises océanes. Çiva fut obligé de se précipiter vers la tête pour recueillir dans sa bouche le poison rejeté par l'infortuné Vâsuki. Comme nous l'avons vu, cela valut à Çiva d'avoir le cou bleu, tout en purifiant Vâsuki, que Vishnu porta désormais comme ceinture. A mesure que l'opération avançait, le Mont Mandara se mit à s'enfoncer dans le sol de l'océan, qui était meuble; c'est pourquoi, ainsi que nous l'avons vu, Vishnu s'incarna en une tortue et descendit sous cette montagne, pour lui servir de point d'appui.

Au moment prévu, les "choses précieuses" apparurent, une à une, et chacune fut remise à l'un des dieux ou des rishi ou réclamée par eux. Les démons, eux, ne s'intéressaient qu'à l'amrita. Ce produit apparut enfin, dans une coupe portée par Dhanvantari, le médecin des dieux. Aussitôt, dieux et démons laissèrent choir le serpent et se précipitèrent vers l'amrita. Les démons arrivèrent les premiers et s'enfuirent avec; mais ils se mirent à discuter âprement pour déterminer lequel d'entre eux boirait le premier. Tandis qu'ils s'affrontaient, apparut au milieu d'eux la jeune fille la plus belle et la plus séduisante qu'aucun d'eux ait jamais vue. Aussitôt, ils oublièrent totalement l'amrita et ne pensèrent plus qu'à la contempler. Après leur avoir adressé à tous un sourire aimable et provocant, cette jeune fille, qui s'appelait Mohinî, leur rappela l'existence de l'amrita, en le regardant avec insistance. L'un des démons eut alors l'idée de demander à Mohinî de se charger de la répartition de l'amrita, et tous les autres approuvèrent. Pourtant, Mohinî, comme pour les taquiner, exprima sa surprise qu'ils confient une décision aussi importante à une femme; ses agaceries firent perdre la tête aux démons et ils se dirent qu'ils pouvaient avoir toute confiance en Mohinî. Ils promirent de faire sans discussion tout ce qu'elle déciderait.

Alors Mohinî fit remarquer que les dieux avaient autant travaillé qu'eux à la production de l'amrita, et qu'ils y avaient par conséquent également droit. Liés par leur promesse, les démons durent reconnaître que tel était bien le cas; Mohinî convoqua les dieux et disposa les deux groupes sur deux rangs qui se faisaient face. Elle longea alors la rangée des dieux, donnant à chacun une gorgée d'amrita. Mais, quand elle fut au bout de la rangée, elle disparut soudain, emportant la coupe avec elle. Mohinî n'était autre que Vishnu, incarné en femme!

Aussitôt, une bataille éclata entre les dieux et les démons qui se voyaient floués. Fortifiés par l'amrita qu'ils avaient bu, les dieux remportèrent une victoire facile.

Après cet incident, les démons ne devaient plus jamais avoir accès à la source de l'amrita. Comme nous l'avons vu, les démons du genre nâga (serpents) léchèrent quelques gouttes qu'Indra avait laissé couler au Pâtâla quand il leur arracha l'amrita que Garuda leur avait apporté, mais cela ne profita qu'à quelques rares serpents. Habituellement, la seule façon, pour les serpents, d'obtenir de l'amrita, était d'épier un sacrifice que l'on était en train d'offrir et d'attendre que les officiants commettent une faute de rituel; si possible même, ils provoquaient cette faute. En ce cas, les démons attentifs pouvaient s'emparer de l'amrita offert. Dans ce rôle, on les appelle deva yajnamusas, "destructeurs de sacrifices"; mais, s'ils pouvaient consommer l'amrita, il leur manquait encore les pouvoirs qu'ils auraient acquis en se pliant au rite selon toutes les règles et cela ne les fortifiait pas comme cela aurait fortifié les dieux. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, dans leur intervention, c'était donc son côté négatif: ils privaient les dieux de ce qui leur était indispensable.

Bien que les démons battissent les dieux de plus en plus souvent, à cause de leur ascèse qui les rendait puissants, ils étaient tout aussi souvent vaincus par les dieux; ces derniers avaient en effet un avantage: dans leur fierté de conquérir la domination universelle, leurs adversaires devenaient négligents. Les démons ne jouissent de tous leurs pouvoirs qu'à la fin de chaque ère, pour participer à la destruction générale. Ce pouvoir est symbolisé par le feu sous-marin du Pâtâla alimenté par l'eau. Ce feu est produit par la cuisse du sage Aurva qui, par ses mortifications, avait acquis des pouvoirs si incroyables que cela terrifiait les dieux. Aurva était à l'origine de l'océan dans lequel habitaient les démons, car il avait empêché, alors qu'elle était enceinte, la mère de Sagara (l'océan) de s'im-

moler sur le bûcher funèbre de son mari. Le feu qu'il fit ensuite surgir de sa cuisse déclara dès sa naissance qu'il allait consumer les trois mondes et il se mit à l'œuvre. Brahmâ intervint pour sauver sa création et promit à Aurva que son rejeton aurait toute liberté de consumer les trois mondes, mais seulement à la fin de l'ère en cours; en attendant, lui, Brahmâ, donnerait à ce feu un séjour approprié, dans les eaux dont lui-même sortait. A la fin de l'ère, le feu consumerait toutes choses, dieux compris.

Outre les destructeurs de sacrifices, on peut distinguer plusieurs classes d'asura. Les Daïtya et Dânava, enfants que le sage Kaçyapa eut de Diti et de Danu, sont des démons de l'océan; après les avoir confinés au Pâtâla (dans le monde inférieur et sous-marin), Indra établit Varuna pour les surveiller; par là, il exilait son ancien rival. Parmi les Daïtya célèbres, citons Hiranyakaçipu et Hiranyâksha, qui provoquèrent deux incarnations de Vishnu. Les Daïtya et les Dânava sont d'énormes géants et leurs femmes portent des bijoux gros comme des rochers.

Comme autres habitants du Pâtâla, il y a les démons-serpents, ou Nâga, qui sont également des fils de Kaçyapa (et de Kadrû, une autre de ses femmes); certains, nous l'avons vu, finirent par être adorés comme des dieux; la plupart, cependant, incarnent le mal, comme c'était le cas aux temps védiques, quand leur prototype, Ahi ou Vritra, démon de la sécheresse, s'opposait à Indra en une lutte épique. Le haut de leur corps est humain, mais le bas est une queue de serpent. L'un de ces serpents mauvais est le monstrueux cobra Kâliya, qui habitait le fleuve Jumnâ et terrorisa les pâtres jusqu'au moment où Krishna enfant vint à bout de lui. Parfois, les Nâga femelles (nâgî) ressemblent à de belles nymphes, et des mortels s'éprennent d'elles.

D'autres sortes de démons sont cannibales. Citons Baka, qui exigea un tribut en échange de la promesse de ne pas dévorer toute la population des villes proches de son antre. Le tribut consistait en tombereaux de légumes et de riz, plus un être humain par jour. Un jour, Bhîma, fils de Vâyu, et grand pourfendeur d'asura, également connu pour son formidable appétit, offrit d'accompagner, en tant que victime humaine, le chargement de victuailles. En route, il se sentit le ventre creux, et mangea tous les légumes; au moment où il finissait, Baka apparut. Malgré la violente résistance de Baka, Bhîma eut tôt fait de lui faire sauter les dents et de l'abattre d'un coup de sa massue. Les succès de Bhîma contre les asura étaient tels que ceux-ci durent promettre de ne plus jamais s'attaquer aux êtres humains.

Les asura peuvent prendre n'importe quelle apparence à leur gré, comme ils le démontrent à l'envi lors de leurs

Ci-dessus: *Nâga et Nagî (démon-serpent femelle) habitant les régions inférieures du Pâtâla; parfois, ils hantent et terrorisent les cours d'eau; ici, cependant, ils en sont sortis pour rendre hommage à Arjuna, parce qu'il est un grand ascète. Descendants du sage Kaçyapa, les nâga ont une énergie spirituelle considérable. Détail des sculptures rupestres de Mâvalipuram. Début du VII^e siècle.*

Râvana tentant de soulever le Mont Kaïlâsa, séjour de Çiva et Pârvatî. Si le chef des râkshasa fit cet effort, c'est parce qu'il voulait démontrer au dieu qu'il était extrêmement puissant; celui-ci se contenta toutefois d'appuyer de l'un de ses gigantesques orteils et le démon ne put plus bouger. Sculpture sur pierre, XIII^e siècle.

attaques contre Krishna, sous la direction de l'"archidémon" Kamsa. Le démon-cheval Keçin était l'un d'eux, et aussi un adversaire d'Indra. Quand Keçin dirigeait les troupes asura contre les dieux, il lançait contre Indra une grosse masse d'arme, puis un énorme rocher, mais Indra savait toujours parer ces coups en brisant le projectile avec son foudre magique et cela mettait les asura en déroute.

Certains des Daïtya possèdent un pouvoir particulier: celui de déplacer leur habitation à volonté. Leur ville, qui s'appelle Hiranyapura, se trouve généralement sous l'océan, mais s'arrache parfois aux limites posées par Indra, et se déplace sous terre ou flotte dans les airs, comme le soleil.

Ketu et Râhu, anciennement connu sous le nom de Svarbhânu, acquirent certaines particularités à la suite du barattage de l'océan de lait. Pendant que Mohinî longeait la rangée des dieux et leur distribuait l'amrita, l'un des démons, un daïtya doté de quatre bras et d'une queue, s'était glissé entre Sûrya et Chandra et reçut une portion du précieux nectar. Ses deux voisins découvrirent la fraude, et firent signe à Vishnu, qui coupa aussitôt le démon en deux avec son disque. Mais l'amrita agit néanmoins, et les deux moitiés vécurent: la tête devint Râhu et le tronc, Ketu. Êtres immortels, ils prirent place dans la sphère céleste. Ketu, représenté par une queue de dragon, parcourt le ciel dans un char attelé de huit agiles chevaux rouges. Râhu, lui, représenté par une tête de dragon, utilise un char attelé, pour l'éternité, de huit chevaux noirs. Il n'a jamais oublié sa haine du soleil et de la lune et, la gueule largement ouverte, il les poursuit alternativement dans le ciel. Parfois, il les rattrape et les avale, et cela produit une éclipse.

Les ennemis des hommes

Comme les asura, les râkshasa représentent les forces du mal; ce qui les en distingue, c'est que, loin de se contenter d'une lutte cosmique contre les dieux, ils s'en prennent à l'homme directement. Les râkshasa aussi descendent du sage Kaçyapa, et, cette fois, de sa femme Khasâ, fille de Daksha. Selon certains, cependant, ils surgirent du pied de Brahmâ, qui les institua gardiens des eaux. Une autre théorie veut que, comme leur chef, Râvana, ils descendent du sage Pulastya.

Les râkshasa ont un physique grotesque; plusieurs ont l'air de gorilles et sont hideux à voir, comme le rapporte Hanumant, qui les épia dans leur camp avant la bataille de Lankâ. Mais ils se déguisent souvent, pour cacher leur monstruosité, surtout leurs femmes, qui parviennent quelquefois à saper les défenses des mortels en les ensorcelant; par là, elles accèdent au rang de déesses du foyer. Quand ces démons ne sont pas déguisés, ils présentent les difformités les plus variées. Certains sont des nains, d'autres font penser à des rames à haricots; certains sont gras, d'autres étiques; certains ont des bras démesurés; tel n'a qu'un œil, ou qu'une oreille; d'autres ont un ventre monstrueux, des dents longues et mal plantées; certains les jambes torses, ou une seule jambe, tandis que d'autres en ont trois ou quatre; il y en a parmi à têtes de serpent, d'âne, de cheval et d'éléphant.

Leurs fonctions varient autant que leur apparence. Il y a les piçacha, sortes de lutins, et leurs proches parents les darba, qui hantent les cimetières et mangent les cadavres. Il y a les pani, démons aériens qui inspirent aux humains des actes insensés, encouragent la calomnie et l'incroyance, et qui, par leur amour de la fausseté, s'attirent particulièrement la colère d'Indra. Il y a les noirs dasyu, démons de la sécheresse, qui volent à Vritra les vaches que sont les nuages. Il y a les vartika, démons du mauvais présage. Il y a les graha, esprits mauvais qui aiment à entourer Kârttikeya, dieu de la guerre, et qui, en "possédant" les âmes des hommes, font de ceux-ci des fous. Enfin, il y a les démons dont la spécialité est d'attaquer les saints personnages. L'un d'eux cuisit un jour son frère cadet et en donna la chair à un saint. Quand le saint eut fini de manger, le démon appela son frère. Le jeune garçon revint à la vie et réapparut en faisant éclater le corps du saint, ce qui tua ce dernier. Les Bhûta entourent Çiva lorsqu'il hante les cimetières. Ce sont les enfants de la Colère; ils animent les cadavres et adorent manger de la chair humaine.

Le chef des râkshasa est surtout connu dans l'incarnation où il porte le nom de Râvana, mais il en a eu beaucoup d'autres, dont Çiçupâla et Hiranyakaçipu. Râvana, petit-fils de Pulastya, était le plus méchant de tous; il ne respectait aucune loi et enlevait les épouses des autres. Il avait dix têtes, vingt bras, des yeux cuivrés et une dentition ressemblant à un mince croissant de lune. Il était aussi haut et aussi gros qu'une montagne; pour tout engloutir, il gardait la bouche grand ouverte, comme le dieu de la mort. L'horreur inspirée par ses méfaits était telle que les astres s'arrêtaient dans leur course; le soleil était trop effrayé pour dispenser de la chaleur, le vent pour souffler et la mer pour faire des vagues. Sa force physique lui permettait d'arracher le sommet des montagnes et de brasser les océans; elle n'avait d'égale que sa force spirituelle, car il était brâhmane par son ascendance paternelle, et savait augmenter sa puissance par les mortifications et l'étude. Il se battit souvent avec les dieux, et son corps était couvert des cicatrices laissées par leurs armes, y compris le foudre d'Indra, les boutoirs d'Aïrâvata et le disque de Vishnu; pour le reste, il portait les insignes royaux.

Râvana n'eut pas de peine à chasser son demi-frère Kubera de son palais de Lankâ et à s'emparer de son char magique, Pushpaka. Une fois intallé, il vécut somptueusement et poursuivit sa carrière de malfaiteur. Comme nous l'avons vu, le roi des singes, Bali, fut plus malin que lui. Pourtant, même ayant été son prisonnier, Râvana ne tint aucun compte de ses conseils de modération. A peine libéré, il se lança dans une campagne contre les dieux et, grâce à une malédiction qui les mit hors d'état de se défendre, il réussit non seulement à prendre le royaume céleste, mais aussi à réduire les dieux en esclavage et à les obliger tous, Brahmâ, Vishnu et Çiva compris, à se livrer dans son palais à des tâches domestiques humiliantes. Plus tard, ils échappèrent à cette servitude, mais ne purent rien faire pour dompter Râvana; ce fut néanmoins l'un des nombreux crimes pour lesquels il finit par être puni par Vishnu, en son avatâra appelé Râma.

Tête d'un yaksha, ou serviteur de Kubera et gardien des trésors cachés de l'Himâlaya. Bien que grotesques, les yaksha ne sont généralement pas hostiles aux humains. Grès de Choen Preï, X^e siècle.

Une apsaras. Les apsaras, primitivement des ondines, en vinrent à être associées aux gandharva, en tant que divines chanteuses et danseuses, troublant les hommes et les dieux. Grès de style du Baphuon, fin du VI^e siècle.

Comprenant que son châtiment était pour bientôt, Râvana tenta de s'assurer l'immortalité. Nikashâ, sa mère, était une adoratrice de Çiva et elle rendait un culte à un linga. Un jour, Indra lui vola ce linga et Nikashâ tenta de le recouvrer en s'imposant un jeûne sévère. Râvana lui dit de ne pas se priver ainsi: il allait se rendre chez Çiva et en rapporter l'atmalinga (le véritable linga). Il se rendit donc au Mont Kaïlâsa et entreprit une série de macérations. Il commença par rester mille ans sur l'une de ses têtes, entre cinq feux; au bout de ce temps, il coupa la tête et la jeta dans le feu. Puis il se tint sur une autre tête pendant un nouveau millénaire et la coupa. Il en fit autant avec chacune de ses dix têtes; mais, comme il était sur le point de couper la dernière, Çiva lui apparut et lui demanda ce qu'il voulait. Râvana demanda trois faveurs: l'immortalité, le mariage avec une femme aussi belle que Pârvatî et l'atmalinga. Il reçut aussitôt l'atmalinga et l'immortalité, à condition de ne pas en profiter pour nuire à Çiva. Mais ce dieu ne connaissait aucune femme qui égalât Pârvatî en beauté; Râvana menaça de se livrer à de nouvelles mortifications. Çiva prit peur, car ce genre d'ascèse dégageait une chaleur capable de détruire le monde; il fut donc obligé de céder sa propre femme.

Comme Râvana se disposait à rentrer à Lankâ, le sage Nârada lui parla et parvint à lui faire croire que Çiva n'avait pas le pouvoir d'accorder l'immortalité et qu'il s'était moqué de lui. Furieux, Râvana arracha le sommet du Mont Kaïlâsa et le lança au loin; ce faisant, il insultait Çiva dont c'était le séjour et, n'ayant pas rempli les conditions requises, il perdit son immortalité.

Il lui restait toutefois Pârvatî et l'atmalinga; il partit donc, portant Pârvatî sur ses épaules. Elle cria à Vishnu de la protéger. Le dieu apparut sous la forme d'un vieux brâhmane et demanda à Râvana où il allait, avec cette vieille sorcière sur les épaules. Râvana répondit qu'en fait de vieille sorcière, c'était la plus belle de toutes les déesses, Pârvatî. Le brâhmane insista et invita Râvana à regarder lui-même; Pârvatî se hâta donc de se métamorphoser en une horrible vieille, et quand Râvana la vit, il la déposa incontinent et continua sa route vers le sud, n'emportant plus que l'atmalinga.

Quand Râvana eut encore franchi une certaine distance, il voulut se reposer, mais, se rappelant que Çiva avait insisté pour qu'il ne pose pas l'atmalinga par terre, il chercha des yeux quelqu'un qui fût capable de le lui tenir. La première personne qu'il aperçut fut Ganeça, déguisé en vacher; il lui confia donc l'atmalinga en le priant instamment de ne pas le déposer et lui promit d'être de retour avant une heure. Il dépassa pourtant ce laps de temps, de sorte que le soi-disant berger put, sans manquer à ses engagements, poser le linga à terre. Il s'y fixa solidement et, quand Râvana revint, il le vit planté dans le sol et s'y enfonçant lentement. Il tenta de l'arracher, mais il se changea alors en vache, et continua de descendre. Pour finir, il n'émergea plus que les deux oreilles du ruminant, que l'on voit encore sur la côte ouest de l'Inde.

Ces humiliations successives ne firent que l'encourager dans le crime. Au bout du compte, Vishnu jugea nécessaire de s'incarner sous le nom de Râma et de mettre fin à la triste carrière de Râvana.

Kumbhakarna était le frère de Râvana. Ce géant avait un corps aussi gros qu'une montagne, un souffle semblable au tourbillon et une voix de tonnerre. Comme Râvana, il pratiquait l'ascèse dans l'espoir de conquérir l'immortalité; cependant, il était plus prudent que son frère et demanda à Brahmâ de lui accorder l'immortalité sans condition. Plusieurs fois, Brahmâ le renvoya; pour finir, il se fit aider pas Sarasvatî, qui tordit la langue du géant, de sorte que, la fois suivante, au lieu de demander la vie éternelle, il demanda en fait "un sommeil éternel". Brahmâ le lui accorda aussitôt; plus tard, il modifia la chose en ce sens que Kumbhakarna fut éveillé un jour tous les six mois. Quand il était éveillé, Kumbhakarna devait manger assez pour entretenir sa vaste carcasse pendant les six mois suivants, et son appétit était par conséquent insatiable.

Au cours de la bataille de Lankâ, Râvana fut alarmé par le tour que prenaient les événements et décida de réveiller son frère pour se faire assister par lui. Les râkshasa se rendirent à la grotte où dormait Kumbhakarna et déposèrent devant lui un plat de riz aussi haut que le Mont Meru et assaisonné de centaines de buffles et de daims. Puis ils tentèrent de le réveiller en lui jetant des arbres et des rochers, mais son souffle repoussait tous ces projectiles. Ils finirent par avoir raison de lui en lui faisant passer sur le corps des milliers d'éléphants. Il entreprit alors de manger son plat de riz, plus quelques animaux, et fit descendre le tout avec deux mille jarres d'alcool; il ne se sentait pourtant qu'à-demi rassasié et décida de terminer son repas durant la bataille. Kumbhakarna décima les rangs des singes et des ours, les dévorant par centaines à la fois. Il prit Sugrîva et l'emmena en captivité à Lankâ. Il trouva cependant un adversaire digne de lui en la personne de Râma qui, avec ses armes divines, lui coupa tous les membres, puis la tête.

Autres esprits

Les yaksha sont les esprits qui servent Kubera et vivent dans l'Himâlaya, où ils gardent des trésors cachés. Comme leur seigneur, ils sont généralement favorables aux hommes. Quand ils se montrent hostiles, c'est généralement dans l'intention de les empêcher de s'enrichir.

Les kinnara aussi habitent au paradis de Kubera, où ils remplissent les rôles de danseurs, instrumentistes et chanteurs. Ils ont un corps humain et une tête de cheval, et passent pour être nés en même temps que les yaksha. Plus importants, les gandharva sont des esprits mi-homme, mi-oiseau, généralement bienveillants. Ils passent pour descendre soit de Brahmâ, soit de Kaçyapa. Le premier Gandharva, qui symbolisait peut-être le feu du soleil, avait une connaissance approfondie des vérités divines; il était chargé de préparer le soma et de veiller sur lui. Ses descendants aussi ont la charge de l'amrita et sont de savants médecins. Bien qu'ils possèdent des villes splendides, on les trouve généralement au paradis d'Indra, où ils se joignent aux apsaras pour chanter et jouer de leurs instruments, car ce sont d'excellents musiciens. Ils sont connus pour hanter les airs, les forêts et les montagnes; beaucoup de gens se sont laissé prendre aux illusions créées par ces esprits à l'heure du crépuscule. Parfois, ils combattent carrément l'homme. Toutefois, leurs seuls véritables ennemis sont les Nâga, dont ils ont conquis le royaume, dans les régions inférieures, et pillé les trésors. Alors les Nâga supplièrent Vishnu de venir à leur secours et il descendit au Pâtâla sous la forme de Narmadâ (un cours d'eau personnifié), puis mit les gandharva en déroute. Les gandharva sont connus pour apprécier le beau sexe, sur lequel ils exercent un pouvoir considérable.

Les apsaras sont les nymphes du paradis d'Indra et les partenaires des gandharva dans plusieurs de leurs aventures. Bien que, par la suite, elles aient surtout été connues pour leur danse et leur chant, elles commencèrent par être des ondines et beaucoup d'entre elles hantent encore les rivières et les lacs sacrés. On les appelle les filles du plaisir, car il est dit qu'elles furent produites incidemment tandis qu'on barattait l'océan de lait, et que, malgré leur beauté, ni les dieux ni les asura n'en voulurent comme épouses; on décida donc qu'elles seraient les femmes de tout le monde.

On trouve aussi, dans les divers cieux et sur les contreforts du Mont Meru, des nymphes de genres différents. L'une des plus intéressantes est la belle Tapatî, chaste fille de Sûrya et de Châyâ, sa pseudo-femme. Après mûre réflexion, Sûrya décida de donner sa fille au roi Samvarana, son pieux adorateur. Il s'arrangea donc pour que Samvarana se perde en forêt, rencontre sa fille qui resplendissait comme l'or lui-même et en tombe amoureux. Mais dès que Samvarana parla d'amour à Tapatî, elle disparut. Blessé par les flèches de Kâma, le roi la suivit et, pour finir, à-demi mort d'amour, il eut une autre vision de la belle jeune fille qui lui révéla son identité et lui dit qu'elle n'était pas libre de disposer de son cœur et qu'il fallait qu'il en parlât à son père. Sur ces mots, Tapatî disparut à nouveau. Samvarana adora le soleil sans interruption pendant douze jours; alors Sûrya décida définitivement de lui donner la main de sa fille. Un sage monta vers le soleil et ramena Tapatî sur terre, où elle épousa Samvarana; mais Tapatî ne voulait pas descendre dans les vallées, de sorte que le couple passa les premières années de mariage dans les forêts de la montagne. Pendant ce temps, le royaume de Samvarana sombrait dans l'anarchie; pendant douze ans, la pluie ne tomba pas, le blé ne poussa pas et la moralité dégénéra. Au bout de ce temps, néanmoins, Samvarana et sa divine épouse descendirent dans la capitale et restaurèrent la paix et l'abondance. Tapatî donna le jour à un fils, Kuru, qui est l'ancêtre des Pândava et des Kaurava, protagonistes du *Mahâbhârata*.

Troupes de divinités secondaires

Il existe plusieurs groupes de divinités secondaires dont on trouve la contrepartie dans les Veda, ou bien qui

descendent soit d'un seul et même dieu ancien, soit d'un sage, soit de Prajâpati. Un certain nombre portent le nom de Ganadevata; ils servent Çiva et vivent sur le Mont Kaïlâsa, où ils ont pour chef Ganeça. Les Ganadevata comprennent les Âditya (entendons par là leur forme récente et mineure, sous laquelle ils représentent les douze phases annuelles du soleil); les Viçvadeva, qui s'occupent des offrandes funèbres; les Vasu, qui incarnent divers phénomènes naturels et remplissent les fonctions de domestiques au paradis d'Indra (nous avons vu qu'ils renaquirent enfants de Gangâ, le plus jeune étant Bhîshma); les Sadhya, les douze fils de Dharma, qui incarnent des rites et prières védiques; enfin les quarante neuf Rudra ou Marut, dieux de la tempête et enfants de Diti.

Les autres groupes passent parfois pour être tous des manifestations de Vishnu. Citons quatre vingt-huit-mille Siddha, saintes créatures au pouvoir occulte considérable, qui occupent les régions moyennes, entre le ciel et la terre; les Angirasas, descendants du sage ou "prajâpati" Angiras et d'Agni; ils incarnent la lumière, le feu et les phénomènes célestes et sont d'anciens rivaux des Âditya; les Atharvan, qui ressemblent aux Angirasas et s'occuppent surtout de l'Atharvaveda; les Bhrigu, ou "rôtisseurs", descendants de Bhrigu; ce sont des divinités aériennes en rapport avec Agni; ils produisent et alimentent le feu, et construisent des chars; enfin les Ribhu, descendants d'Angiras; ce furent quelques-uns des premiers humains à obtenir l'immortalité par leurs bonnes œuvres; personnifiant peut-être les rayons du soleil, ils passent pour soutenir le ciel, et restent des artisans, comme ils l'étaient dans le védisme.

Demi-dieux et rishi

Plusieurs des personnages de la mythologie indienne occupent une place intermédiaire entre les dieux et les mortels. Citons les Prajâpati, dix êtres créés par Manu ou par Brahmâ pour façonner les détails du monde; les Manu, qui instruisent l'univers; les Pitri ou Mânes, âmes des morts; enfin les rishi ou sages, à qui leurs acrobaties spirituelles valent souvent des pouvoirs outrepassant ceux des dieux, et dont les ossements mêmes passent pour posséder un pouvoir occulte (en effet, des mythes récents disent que le foudre d'Indra doit son efficacité au fait qu'il avait été taillé dans les os d'un rishi). Certains des Prajâpati sont surtout connus comme rishi.

Les plus importants des Prajâpati sont Marîchi, Atri, Angiras, Pulastya, Daksha, également appelé Prachetas, Vasishtha, Brighu et Nârada. Marîchi est le père du soleil et le fondateur de la dynastie solaire, dont Râma est un rejeton. Atri est le fondateur de la dynastie lunaire, à laquelle appartiennent les Pândava et les Kaurava. Pulastya est le père de Kubera d'une part, de Râvana et de Kumbhakarna, d'autre part. Daksha est l'ancêtre de nombreux dieux et démons, car un certain nombre de ses soixante filles, dont Diti, Kadrû et Vinatâ, épousèrent Kaçyapa; d'autres épousèrent Chandra; une enfin, Çiva, avec qui son père était en conflit. Vasishtha fut le disciple d'Agni et transmit à Vyâsa la double connaissance de Brahmâ, telle qu'Agni la lui avait enseignée. Bhrigu est célèbre pour sa science, car il fut l'élève de Varuna; il condamna Agni à consumer toutes choses et soutint Daksha dans son conflit avec Çiva, qu'il condamna à être adoré sous la forme du linga; il alla plus loin et déclara que Vishnu était le plus grand de tous les dieux. Nârada est le fils de Sarasvatî; il est donc doué pour la parole et la musique. Son sens de l'humour l'amena à provoquer bien des querelles parmi les dieux, car les mésententes l'amusent et il s'ennuie quand l'existence est trop calme. Il s'arrangea pour que Râvana soit pris par Bali en gagnant la confiance du roi des démons; il provoque même des disputes dans le ciel, en agissant pour le compte des démons. Dans ses moments de désœuvrement, il crée des conflits entre les dieux et leurs épouses. Krishna, dont il était l'ami, lui avait offert n'importe laquelle de ses seize mille huit femmes, à condition qu'elle fût solitaire; il ne put pas en profiter, car, quand il alla visiter leurs palais pour faire son choix, il dut constater que Krishna était en même temps avec chacune d'entre elles.

Les Manu sont ceux qui instruisent le monde et président aux Manvantara (les quatorze divisions de chaque kalpa); selon les lois de Manu, ils exécutent la recréation de Brahmâ au début de chaque ère en créant, tour à tour, les dieux, les démons, les esprits, les nymphes et les pitri.

Ces derniers sont les âmes des ancêtres morts. On les divise en un nombre incalculable de catégories, selon leur genre d'existence et aussi selon le laps de temps qu'ils ont passé chez Yama. Ils montent peu à peu dans la hiérarchie, jusqu'au moment où il n'est presque plus possible de les distinguer des dieux, tant leurs descendants leur ont offert de sacrifices. Le plus grand malheur est de ne pas avoir de fils, car, sans les offrandes de celui-ci, l'âme du défunt ne saurait accéder au royaume des pitri. On dit parfois que les premiers pitri furent les fils des dieux; les dieux offensèrent Brahmâ en ne lui offrant pas de sacrifices et il les condamna, par une malédiction, à perdre leur bon sens; ils se repentirent et Brahmâ leur conseilla de se faire instruire par leurs propres fils, et de s'adresser à eux humblement, en leur disant Pères (Pitri). Parfois, on parle des prajâpati en disant "les pitri". Bien que la doctrine de la réincarnation se soit imposée, la croyance aux pitri a réussi à se maintenir.

Les "sept (grands) rishi" (saptarshi) sont: Kaçyapa, Atri, Vasishtha, Viçvâmitra, Gautama, Jamadagni et Bharadvaja. Collectivement, ils constituent la constellation de la Grande Ourse et étaient mariés à sept dames vertueuses. Mais, comme nous l'avons déjà vu, Svaha, fille de Daksha, prit l'apparence de six d'entre elles pour séduire Agni. Ces rencontres eurent pour témoins d'autres dieux, qui se mirent à répandre des calomnies contre les malheureuses épouses des rishi. Ces derniers y ajoutèrent foi et chassèrent toutes leurs femmes, sauf celle de Vasishtha, qui n'était pas soupçonnée; elle devint la petite étoile qui se trouve à côté de la Grande Ourse, tandis que les six autres devenaient les Pléïades (Krittika) et soignèrent Kârttikeya, dont Agni assumait la paternité.

Kaçyapa avait épousé treize des filles de Daksha et avait une descendance démesurée, qui comprenait les Âditya, les Daïtya et les Dânava, les Nâga et Garuda. Atri est

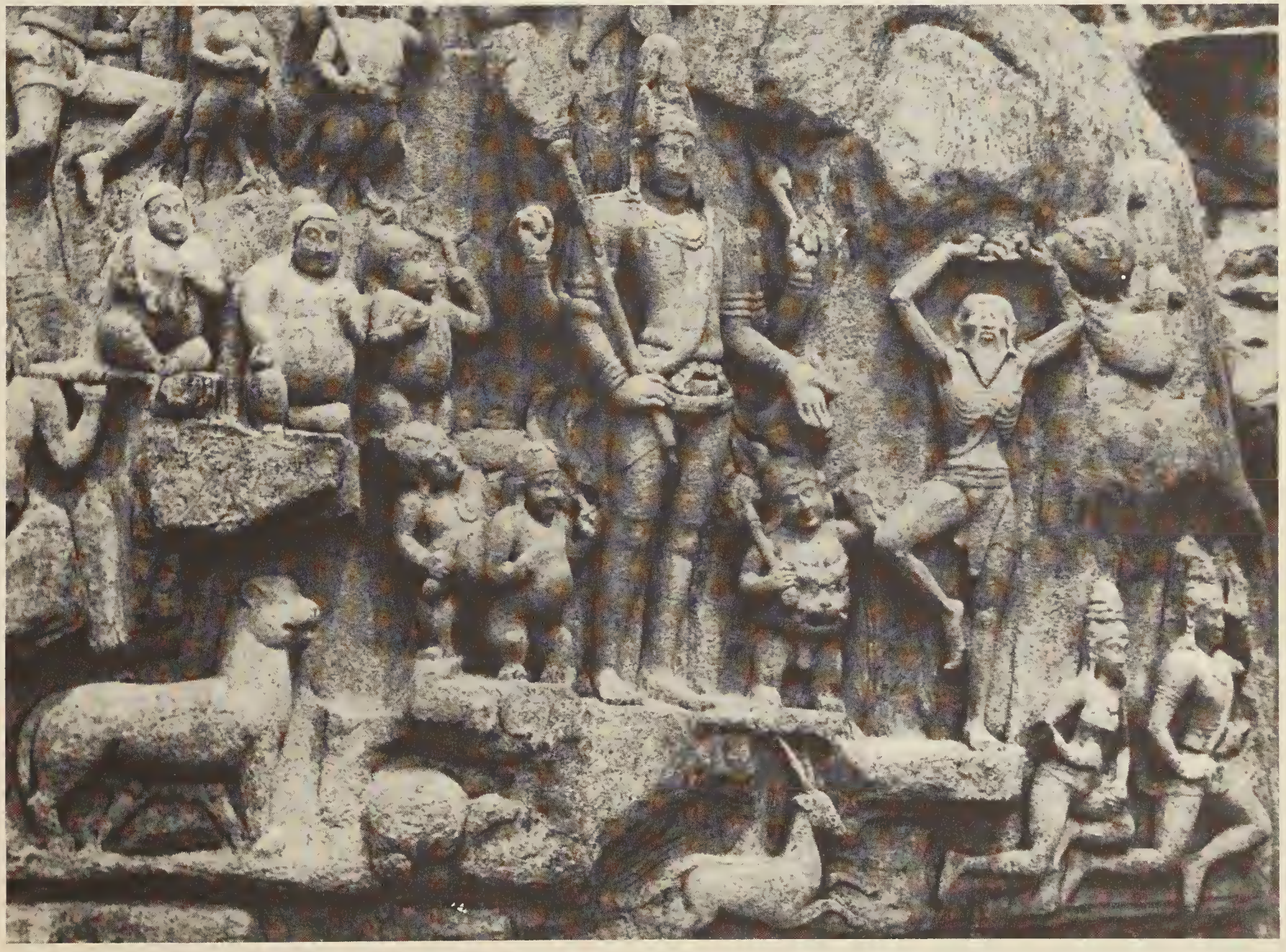
plus connu sous le nom de Prajâpati. Vasishtha figure dans le *Râmâyana* comme prêtre de Daçaratha, père de Râma, et propriétaire de Nandini, la vache d'abondance; dans le *Mahâbhârata* et ailleurs, l'accent est mis sur sa grave rivalité avec Viçvâmitra, qui eut pour conséquence que les cent fils de Vasishtha furent dévorés par un râkshasa et renaquirent sept cents fois hors-castes. Vasishtha tenta de se suicider mais ne le put pas. A l'origine, Viçvâmitra était un roi kshatriya. Un jour, il rendit visite à Vasishtha dans son ermitage et fut surpris par la richesse de l'ermite; découvrant que cette richesse était due à Nandini, Viçvâmitra tenta de s'emparer de l'animal, mais échoua devant les pouvoirs occultes de son hôte. Constatant qu'un brâhmane était plus puissant qu'un kshatriya, Viçvâmitra décida de se faire brâhmane; au moyen des austérités les plus effroyables, il obligea Brahmâ à lui accorder cette faveur théoriquement inconcevable. Mais Vasishtha refusa de reconnaître son nouveau statut et ils devinrent ennemis. Gautama était le précepteur d'Indra; nous avons déjà vu qu'Indra séduisit Ahalyâ, femme de son maître, et fut maudit pour cela. Les six autres rishi amenèrent, par ruse, Gautama à frapper Ganeça, qui avait pris l'apparence d'une vache; par là, il commit un crime qui diminua son pouvoir. Jamadagni était, comme nous l'avons vu, le représentant des brâhmanes et le père des Paraçurâma. Bharadvaja devint le cher ami de Râma; son fils, Drona, enseigna l'art de la guerre aux princes pândava et kaurava.

Outre les sept principaux rishi, il y avait beaucoup d'autres sages, qui jouent un rôle important dans les épopées, en particulier dans le *Râmâyana*. Leur chef était Agatsya, qui régnait sur les râkshasa du sud de l'Inde et offrit un abri à Râma, Sîtâ et Lakshmana dans leur exil. Vyâsa est non seulement l'auteur du *Mahâbhârata*, mais aussi l'ancêtre des deux maisons princières intéressées à cette lutte épique.

Le Mahâbhârata

Plusieurs des personnages du *Mahâbhârata* sont d'origine divine. D'autres acquirent le statut de demi-dieu grâce à leur valeur et furent reçus en héros dans le paradis d'Indra. D'autres encore portaient les armes des dieux; ils étaient donc, en quelque sorte, leurs agents d'exécution. Joints aux nombreux rishi et démons qui participent à l'action épique, ces personnages font du *Mahâbhârata* une mine de renseignements mythologiques. De plus, il a fallu plusieurs siècles à l'épopée pour prendre sa forme actuelle; elle contient donc, à côté d'éléments védiques,

Le meilleur moyen de s'assurer la faveur des dieux était de se livrer à l'ascèse. Celle d'Arjuna était si efficace que Çiva vint en personne voir ce qui ébranlait ainsi les cieux. Détail des reliefs rupestres de Mâvalipuram.



des traces de croyances ultérieures, tandis que le vishnouisme et le çivaïsme s'y côtoient à égalité. Le *Mahâbhârata* est un excellent exemple de deux des traits de la pensée indienne: son conservatisme et son confusionisme apparent. Par exemple, si les héros de l'épopée sont considérés comme des avatâra des dieux, au sujet desquels on raconte des mythes, ou que les dieux ont engendrés de façon miraculeuse, en revanche, ceux des dieux qui participent directement à l'action, comme Krishna, ne paraissent pas plus puissants que ces héros, ou du moins que les demi-dieux, et interviennent, pour seconder leurs protégés, plus à la façon de guerriers exceptionnels que comme on s'y attendrait de la part d'êtres divins.

L'épopée s'ouvre sur une explication de l'arbre généalogique du narrateur. Vyâsa est le fils de la nymphe Satyavatî, qui fut séduite par le rishi Parasara. En remerciement de ses faveurs, le sage la délivra de l'odeur de poisson qu'elle avait héritée de sa mère, une apsaras condamnée à devenir un poisson; de plus, elle recouvra la virginité.

Vyâsa fut élevé en secret et, en temps voulu, Satyavatî fut aperçue par le roi Santanu, qui s'éprit d'elle. Santanu était théoriquement l'époux de Gangâ, qui était devenue une mortelle pour enfanter les Vasu. Elle avait tué tous ses enfants sauf Bhîshma, qui était donc l'héritier présomptif de Santanu, puis avait abandonné son mari. Le roi était devenu un vieillard, mais, dès qu'il eut vu Satyavatî, il n'eut plus de repos qu'il ne l'ait épousée. Le père de Satyavatî n'accepta de donner son consentement à cette union que si les enfants de Satyavatî héritaient du trône. Voyant par quels tourments passait son père, Bhîshma renonça à ses droits et jura qu'il ne se marierait jamais et n'aurait jamais d'enfants.

Santanu et Satyavatî se marièrent donc et, au temps convenable, eurent deux fils. Mais Santanu mourut avant que ces fils n'eussent atteint leur vingtième année. L'aîné, Chitrangada, monta sur le trône; il ne tarda pas à se lancer dans des aventures militaires fort imprudentes et fut tué par un roi gandharva qui, lui aussi, s'appelait Chitrangada. Le cadet, Vichitravirya, prit alors la succession et se maria avec Ambikâ et Ambalikâ, deux jeunes filles que lui avait trouvées Bhîshma. Toutefois, Vichitravirya, qui était phtisique, ne tarda pas à mourir sans héritier.

Il existait une coutume ancestrale, en vertu de laquelle, si un homme mourait sans enfants, il incombait à son plus proche parent mâle de faire en sorte que la veuve en ait un, destiné à être considéré comme l'enfant du défunt; ceci parce que, comme nous l'avons déjà vu, un homme qui n'avait pas de fils ne pouvait pas être admis chez les Pitri. Satyavatî demanda à Bhîshma de remplir cet office, mais il était tenu de refuser, car il avait juré de ne jamais avoir d'enfants. Satyavatî songea alors à son premier-né, Vyâsa, et le convoqua au palais. Vyasâ accepta et Satyavatî prévint les veuves, avec beaucoup de tact, qu'elles devaient s'attendre à recevoir, ce soir-là, la visite du demi-frère de leur mari. Toutes deux comprirent qu'il s'agissait du beau Bhîshma et furent horrifiées quand elles virent, à sa place, arriver un ermite

Krishna montre aux princes assemblés comment on peut toucher au but (le poisson) en dirigeant une flèche sur le reflet de l'animal dans la vasque. Arjuna s'avance pour s'y essayer. Peinture de Jaïpur, XVIII^e siècle.

peu attirant. Dans sa frayeur, Ambikâ ferma les yeux et le fils qu'elle conçut, Dhritarâshtra, naquit aveugle; la réaction d'Ambalikâ fut de pâlir à la vue de Vyâsa: son fils naquit pâle ("pandu"). Comme aucun de ces essais n'était vraiment couronné de succès, Satyavatî insista pour qu'Ambikâ essaie à nouveau. Mais Ambikâ s'y refusa, et donna sa servante pour l'expérience; il en résulta un troisième fils, nommé Vidura, qui n'était autre qu'une incarnation de Dharma.

Le trois garçons furent élevés par Bhîshma qui servit de régent durant leur minorité. Quand il fut temps, pour Pandu, d'entrer en fonctions, il épousa deux femmes. La première était Kuntî ou Prithâ, fille d'une nymphe et d'un brâhmane et sœur de Vasudeva, le père de Krishna. Grâce à une faveur du sage Durvasas, Kuntî pouvait concevoir cinq enfants d'un dieu de son choix. Elle avait déjà fait usage de cette possibilité: en adorant Sûrya, elle avait conçu un fils de ce dieu. Elle cacha toutefois la naissance de ce Karna et le jeta dans la rivière Asva, d'où il passa dans la Jumnâ (Yami), puis dans le Gange (Gangâ). Gangâ fit en sorte que Râdhâ et son mari Adhirata, qui devait un jour être le cocher de Dhritarâshtra, trouvent l'enfant et s'occupent de lui. La seconde femme de Pandu fut Mâdrî, sœur du roi de Madras.

Mais Pandu avait commis un crime grave entre tous: le brahmanicide. Un jour, à la chasse, il avait pris un rishi de cette caste et sa femme pour un couple de daims,

et les avait tués. De son dernier souffle, le rishi l'avait condamné à être incapable de s'unir à ses femmes et avait prédit qu'il mourrait dans les bras de l'une d'elles. Kuntî eut toutefois recours au privilège qu'elle tenait de Durvasas, et mit trois autres enfants au monde. En adorant Dharma, elle eut Yudhishthira; de Vâyu, elle eut Bhîma; d'Indra enfin, elle eut Arjuna. Elle autorisa Mâdrî à profiter de la cinquième possibilité à laquelle elle avait droit; Mâdrî adora les Açvin et eut des jumeaux, Nakula et Sahadeva, qui étaient donc les petits-fils de Sûrya. Un jour, Pandu se promenait en forêt avec Mâdrî. Les beautés de la nature lui tournèrent la tête, et il saisit sa femme dans ses bras, oubliant la malédiction du rishi; à l'instant, il tomba raide mort.

Dhritarâshtra, l'aveugle, agit désormais comme régent des cinq fils de son frère, appelés les Pândava. Eux et ses propres cent fils, appelés Kaurava à cause de Kuru, l'ancêtre commun des deux branches de la famille, furent élevés ensemble sous la direction de Bhîshma. Tuteur des Pândava, Dhritarâshtra fut très bon pour eux, mais ses fils, et en particulier l'aîné, Duryodhana, furent rapidement jaloux de leurs cousins, surtout quand Dhritarâshtra eut fait savoir officiellement que l'héritier présomptif serait Yudhishthira. Avec l'âge, la rivalité entre les Pândava et les Kaurava ne fit que s'accentuer. Un brâhmane nommé Drona vint à la cour et, après avoir montré de quoi il était capable, fut nommé instructeur militaire des jeunes gens. Arjuna manifesta aussitôt un grand talent dans le maniement des armes.

Un tournoi fut organisé pour marquer la fin de leur formation. Lors des exercices de tir par lesquels il commença, les Pândava, et en particulier Arjuna, se montrèrent supérieurs. Il y eut ensuite un combat singulier à la massue, entre Duryodhana et Bhîma; mais Drona dut les séparer, car la lutte était en train de cesser d'être un jeu. L'un des spectateurs sortit alors du rang et défia Arjuna en combat singulier. C'était Karna, dont Kuntî seule savait qu'il était son fils et celui de Sûrya. C'était un kshatriya, mais il s'était déguisé en brâhmane et avait appris l'art militaire auprès de Paraçurâma, l'avatâra de Vishnu qui avait eu pour destination d'humilier les kshatriya. En découvrant cette supercherie, Paraçurâma avait condamné Karna à mourir finalement pour avoir mal utilisé une arme. Comme nous l'avons vu, le père adoptif de Karna était un cocher; son défi fut donc d'abord refusé, car un prince ne pouvait se battre qu'avec un prince. Mais Duryodhana, furieux des succès publics d'Arjuna, décida de donner à Karna l'occasion de le battre. Il persuada donc Dhritarâshtra de donner à Karna le royaume d'Anga. Alors son cocher de père s'avança et félicita son fils, qui le reconnut publiquement en lui donnant l'accolade. Là-dessus, Bhîma adressa à Karna des insultes concernant ses origines et, comme Karna savait d'instinct qu'il était le fils du dieu Sûrya, il fut blessé au vif. Une bataille générale s'ensuivit, et l'assemblée se disloqua dans le désordre, mais non pas avant que Duryodhana ait pris la défense de Karna, faisant remarquer que le lignage des héros est toujours inconnu (entendons: qu'ils peuvent parfois être des dieux, et que leurs actions peuvent les anoblir), sur quoi il jeta un défi général à se mesurer avec Karna.

Désormais, la formation des princes était achevée, et Drona fut en droit de leur demander, en paiement, de travailler pour lui. Ayant une vieille rancune contre Drupada, roi des Panchala, qui l'avait jadis insulté, Drona demanda à ses élèves de lui amener Drupada dans les chaînes. Les Kaurava ne réussirent pas à battre Drupada, mais, avec le soutien de ses frères, Arjuna le fit prisonnier. Triomphant, Drona lui réclama comme rançon la moitié de son royaume et Drupada fut bien obligé d'accepter. Il rentra chez lui, plein de haine pour Drona, mais d'admiration pour son vainqueur. Il demanda à Brahmâ, qui les lui accorda, un fils qui tuerait Drona et une fille qui épouserait Arjuna. Ce furent respectivement Dhrishtadyumna et Draupadî.

Entre temps, la rivalité se poursuivit entre les Pândava et les Kaurava; elle atteignit son paroxysme quand Yudhishthira fut en âge de régner sur Hâstinapura. Duryodhana, qui était toujours le favori de Dhritarâshtra, persuada son père de lui laisser le trône et de donner son accord pour un complot destiné à tuer les Pândava en mettant le feu à leur maison. Mais les Pândava furent avertis à temps par leur oncle Vidura (troisième fils de Vyâsa et incarnation de Dharma), et se réfugièrent dans la forêt avec leur mère, Kuntî, et ils y vécurent déguisés en brâhmanes. Duryodhana était persuadé qu'ils avaient péri.

Un jour, dans leur forêt, les Pândava entendirent dire qu'un concours de tir à l'arc devait se tenir avec pour enjeu la main de Draupadî. Drupada, son père, croyait qu'Arjuna avait péri avec les autres Pândava, mais désirait toujours qu'elle épousât un bon archer. Les Pândava décidèrent d'assister à cette importante réunion et virent des centaines de princes, venus de près et de loin, y compris Duryodhana lui-même, se soumettre à cette épreuve, qui consistait à tirer cinq flèches à travers un anneau. L'un après l'autre, les princes s'avancèrent, et, l'un après l'autre, échouèrent. Pour finir, Karna, qui était devenu entre temps roi d'Anga, s'avança, et parut sur le point de vaincre; mais Draupadî intervint, et dit qu'elle n'épouserait jamais le fils d'un cocher. Cette fois non plus, Karna ne put pas prouver ce qu'il savait pourtant: qu'il était en réalité le fils de Sûrya; il dut se retirer.

Alors, à la stupéfaction générale, un brâhmane négligé de sa personne, donc ermite, sortit des rangs des spectateurs et, sans hésitation, tira cinq flèches de suite à travers l'anneau. Draupadî et son père le reconnurent vainqueur, mais les princes humiliés se rebellèrent et, comme lors du tournoi, l'assemblée se disloqua dans la confusion. L'ermite vainqueur révéla sa véritable identité, à la grande joie de Drupada; quant aux autres Pândava, qui rejetèrent aussi leur déguisement, ils se mêlèrent à la foule en désordre et contraignirent à la fuite les princes fous de colère.

Arjuna retourna ensuite auprès de sa mère, dans la forêt, et lui annonça qu'il avait remporté un grand prix; avant de savoir de quoi il s'agissait, Kuntî lui dit qu'il devait le partager avec ses frères. Arjuna ne pouvait pas désobéir à l'ordre de sa mère, et elle ne pouvait pas se dédire. Ainsi, Draupadî devint la femme commune des

cinq frères, et il fut décidé qu'elle passerait tour à tour deux journées avec chacun d'entre eux.

Au cours de la mêlée qui avait eu lieu à la cour de Drupada, Karna et Duryodhana avaient reconnu Arjuna et Bhîma, et, à leur retour, en parlèrent chez eux. Karna désirait se débarrasser des Pândava au moyen d'une lutte ouverte, tandis que Duryodhana conseillait de tramer un complot. Drona rejeta toutefois l'un et l'autre plans et suggéra un compromis: on reconnaîtrait en partie les droits des Pândava et le royaume serait partagé en deux. L'avis de Drona prima, et les Pândava acceptèrent l'invitation. La paix semblait revenue.

Dans leur moitié de royaume, les Pândava construisirent une nouvelle ville, Indraprastha, et un palais merveilleux où les planchers de cristal étaient aussi limpides que de l'eau, puis invitèrent les Kaurava à le visiter. Duryodhana, à qui l'on montrait le palais, prit un bassin pour un plancher de cristal et tomba dans l'eau. Draupadî rit et, dans son humiliation, Duryodhana rentra en méditant à nouveau l'anéantissement des Pândava et de Draupadî. Sa colère fut encore accrue quand Yudhishthira offrit le sacrifice du cheval, qui est un symbole de puissance universelle.

Duryodhana proposa à Yudhishthira de se mesurer avec lui à un jeu de hasard; l'autre ayant accepté, il s'assura le concours de son oncle Çakuni, très habile pour tricher aux dés. Yudhishthira perdit régulièrement et les plaisanteries de Duryodhana le poussèrent à engager tout ce qu'il possédait. Il perdit le royaume des Pândava, tous ses biens personnels et finalement lui-même, ses frères et Draupadî. Alors Duryodhana fit venir son frère Duhçâsana pour humilier Draupadî face à la cour assemblée. Après l'avoir appelée son esclave, Duhçâsana la traîna par les cheveux, puis entreprit de la dévêtir. Draupadî implora les dieux de la délivrer; dans sa colère, elle ressemblait à la déesse Durgâ; elle s'écria qu'elle ne se coifferait plus tant que ses cheveux n'auraient pas été oints du sang de Duryodhana et de Duhçâsana. A cet instant, le roi Dhritarâshtra entendit le glapissement d'un chacal et le braiment d'un âne et il sut que les jours des Kaurava étaient comptés. Dans sa

La bataille de Kurukshêtra. Cette épreuve de force entre le Bien et le Mal est l'événement central du Mahâbhârata, l'action épique à laquelle les dieux, et les héros qu'ils avaient suscités sur terre, se préparaient depuis longtemps, et vers laquelle leur dharma les poussait inexorablement. Tapisserie de Chamba, XVIII^e siècle.

terreur, il implora la pitié de Draupadî et lui offrit de lui accorder tout ce qu'elle demanderait. Aussitôt, elle demanda, et reçut, la liberté pour elle et ses cinq maris.

Mais Duryodhana, trouvant parfaitement ridicules les scrupules de son père, et craignant les Pândava s'ils recouvraient la liberté, leur lança un dernier défi, faisant, une fois encore, appel aux jeux de hasard et plus spécialement aux dés. Cette fois, le perdant devait se retirer dans la forêt avec ses gens pour douze années et passer la treizième dans une ville, sans être reconnu; s'il était reconnu durant cette treizième année, il devrait passer à nouveau douze ans dans la forêt. Yudhishthira, qui ne voulait pas devoir sa liberté à la magnanimité d'un Kauvara, releva le défi et perdit.

Pendant leurs années de bannissement dans la forêt, les Pândava connurent des aventures nombreuses, à l'occasion desquelles ils conclurent des alliances et se lièrent avec Krishna, dont la sœur épousa Arjuna. Ils réussirent à passer la dernière de leurs treize années d'exil dans une ville sans y être reconnus, puis Krishna partit les représenter auprès de Duryodhana, demandant la paix et un partage du royaume. Duryodhana, qui, lui aussi, avait conclu entre-temps des alliances et fortifié ses armées, prit l'offre de paix pour un signe de faiblesse et refusa toute concession. Il attaqua même Krishna qui dut se battre contre les Kaurava et s'enfuir.

La guerre fut déclarée. Les deux camps se prétendirent des alliés de Krishna, car il était apparenté à l'un et à l'autre. Il offrit aux antagonistes le choix entre lui-même sans armes, et une grande armée. Arjuna choisit son beau-frère sans armes, et Duryodhana choisit l'armée. De son côté, Kuntî tenta d'empêcher son fils aîné, Karna de se battre aux côtés de Duryodhana contre ses cinq autres fils, les Pândava. Mais Karna déclara que la nouvelle de sa véritable filiation était arrivée trop tard et qu'il devait allégeance à Duryodhana par gratitude, puisqu'il lui devait à la fois son royaume et sa dignité sur le plan humain. Il promit néanmoins de ne combattre qu'Arjuna. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de Kurukshetra.

Rien n'était certain, ni d'un côté, ni de l'autre. Bhîshma et Drona, qui s'étaient joints à Karna, combattaient aux côtés de Duryodhana et de Dhritarâshtra, car, tout en estimant que cette cause était injuste, ils devaient allégeance à ces hommes, à cause de leur dharma (devoir).

Bhîshma, succombant aux flèches d'Arjuna, disserte sur les devoirs des rois à l'intention de Yudhishthira. Peinture Râjpût, fin du XVII^e siècle.

D'autre part, Arjuna, qui songeait à ce qui devait se passer, trouvait bien déplaisante l'idée d'avoir à combattre son tuteur et à verser le sang de centaines d'inconnus. Mais, dans le poème fameux intitulé la *Bhagavadgîtâ*, Krishna révéla peu à peu sa véritable identité, celle d'incarnation de Vishnu, le Seigneur, et lui expliqua la nécessité de suivre son dharma, même si cela lui déplaisait. Le devoir du soldat est tout simplement de se battre et les sentiments personnels n'ont rien à y voir.

Les forces pândava étaient commandées par Dhrishtadyumna, frère de Draupadî, qui était destiné à tuer Drona. Les troupes kaurava étaient sous les ordres de Bhîshma, fils de Gangâ, qui était un simple mortel par suite d'une malédiction. La bataille commença, mais ne fut pas décisive, car Bhîshma était invincible. C'est pourquoi Yudhishthira et les Pândava se rendirent dans le camp kaurava et allèrent parler à Bhîshma, car ils savaient qu'avant l'engagement, il avait exprimé de la sympathie pour leur cause; ils lui demandèrent comment faire pour triompher de lui. Bhîshma leur révéla qu'il ne pouvait être vaincu ni par un dieu, ni par un homme, ni par un animal, et précisa qu'il n'acceptait pas de se battre contre une femme ou un eunuque; il laissa cependant entendre qu'il accepterait éventuellement un défi d'Arjuna ou de Krishna. Or ce dernier avait fait vœu de ne pas se battre et il se contentait de servir de cocher à Arjuna; c'est donc à Arjuna qu'incombait la tâche de tuer Bhîshma. Tandis que, sur le champ de bataille, un eunuque jetait un défi à Bhîshma, provoquant l'hilarité du héros, Arjuna tira une volée de flèches qui lui fit mordre la poussière. Il fut ramené au camp des Pândava où, après avoir prédit leur victoire et enseigné en détail à Yudhishthira l'art de gouverner, il mourut de ses blessures.

Alors Drona prit le commandement des forces kaurava et se battit six autres jours. Le cinquième jour, il tua Drupada, son vieil ennemi. Le sixième, les Pândava répandirent une rumeur selon laquelle Asvathaman, fils de Drona, était mort. Or Asvathaman était la source de la faiblesse de Drona: il avait été prophétisé qu'aucun mal ne pourrait lui être fait tant que Drona serait en vie. Drona ne voulut d'abord pas ajouter foi à ces rumeurs, bien que l'un après l'autre les Pândava criassent qu'Asvathaman était mort. Drona dit qu'il n'y croirait que si la chose était confirmée par Yudhishthira, car ce fils de Dharma était incapable de proférer un mensonge. Alors Bhîma tua un éléphant nommé Asvathaman et Yudhishthira, quand Drona lui demanda si Asvathaman était mort, fut en mesure de répondre "oui", en ajoutant de façon inaudible qu'il pensait à l'éléphant de ce nom. Alors Drona abandonna la lutte, et Dhrishtadyumna, frère de Draupadî, accomplit son destin en le tuant.

Karna devint le troisième général des troupes kaurava. Fils de Sûrya, il pouvait tuer tous les Pândava, mais il se rappela sa promesse à sa mère, et se contraignit. Le second jour, Arjuna se trouva à portée de Karna, et la bataille se résuma dès lors à un combat singulier entre ces deux héros. L'un et l'autre possédaient des armes divines. Arjuna s'était rendu dans l'Himâlaya et en était revenu avec des armes données par Indra, Varuna, Yama, Kubera et Çiva. Quant à Karna, il était né armé et cuirassé; si, plus tard, il avait perdu l'armure d'Indra, il avait reçu en échange un javelot portant une mort certaine à quiconque en était frappé. Des armes de toutes sortes, semblables les unes à des serpents, les autres à des oiseaux, fendirent l'air dans les deux sens et le remplirent de leur sifflement, mais les deux protagonistes n'eurent pas à en souffrir. Pour finir, Karna sortit le javelot d'Indra et le lança contre Arjuna. Il oubliait qu'Indra était le père d'Arjuna et que l'arme avait été en possession d'un serpent auquel Arjuna avait causé du tort. Poussé par la haine du serpent, le javelot vola donc avec une vitesse double de celle qui lui était imprimée par Karna, et il manqua la gorge d'Arjuna. Il toucha au contraire son diadème car, entre temps, Krishna avait abaissé le char d'Arjuna. Alors Karna comprit que la prophétie concernant sa propre mort était en train de se réaliser: il allait mourir pour avoir mal utilisé une arme. Comme il perdait courage, son char commença à s'enfoncer dans le sol, qui s'ouvrit pour l'avaler. Dans un dernier sursaut d'espoir, Karna sauta de son char et fit appel au sens chevaleresque d'Arjuna: l'honneur interdisait à un chevalier monté sur un char d'en frapper un qui se trouvait à pied. Arjuna répondit que Karna ne s'était guère soucié d'honneur en insultant Draupadî et le tua sur-le-champ. A la mort de son fils, Sûrya palît et cette faiblesse du soleil plongea la nature dans la désolation.

Malgré la mort de Karna et la terreur des Kaurava, Duryodhana refusa de s'avouer battu et, profitant d'un sortilège que lui avaient enseigné des démons, et qui lui permettait de vivre sous l'eau, il s'enfuit se cacher au fond d'un lac. Pendant ce temps, les Kaurava se faisaient tuer un par un. Leur nouveau général fut tué par Yudhishthira. Çakuni, le joueur, par le plus jeune des Pândava, Sahadeva. Et ceux des quatre-vingt-dix neuf des frères de Duryodhana encore en vie, par Bhîma. Il ne restait plus que quatre Kaurava: Asvathaman, fils de Drona, Kripa, Kritavarman et Duryodhana.

Ensuite, Yudhishthira découvrit la cachette de Duryodhana. Mais celui-ci refusa de sortir du lac et déclara que Yudhishthira pouvait prendre son royaume, car lui-même entendait se retirer pour méditer. Comme Yudhishthira refusait fermement d'accepter de lui quoi que ce fût qui n'ait pas été conquis sur le champ de bataille,

Duryodhana dut accepter de se mesurer avec chacun des Pândava tour à tour. Il combattit tout d'abord Bhîma à coup de massue, secondé par Balarâma. Après une lutte sans merci, Bhîma lui fit mordre la poussière en lui écrasant la cuisse, celle-la même sur laquelle il avait assis de force Draupadî, ce qui l'avait insultée. Bhîma dansa autour de Duryodhana, lui marchant sur la tête et encourant par là la colère de Yudhishthira, car c'était enfreindre les lois de la chevalerie. Yudhishthira crut même bon de faire appel à Duryodhana pour être leur roi et de lui offrir de tuer Bhîma en punition. Cet incident provoqua une dispute entre Balarâma, qui soutenait les Kaurava, et Krishna, qui soutenait les Pândava. Balarâma fit remarquer que Bhîma avait violé les lois de la guerre non seulement en piétinant la tête de Duryodhana, mais aussi antérieurement, en le frappant au-dessous de la ceinture. Krishna répondit que Duryodhana avait triché au jeu de dés et que Bhîma avait fait vœu d'écraser la cuisse de Duryodhana.

Bien que Balarâma se fût laissé persuader de ne pas se venger, Duryodhana, qui vivait encore, trama une nouvelle trahison. Il permit à Asvathaman, fils de Drona, de venger la mort de son père en tuant les Pândava tandis qu'ils dormiraient. Accompagné de Krita et de Kritavarman, Asvathaman pénétra ce soir-là dans le camp pândava. Ils furent arrêtés par un personnage redoutable, qu'ils combattirent jusqu'au moment où ils comprirent que c'était le dieu Çiva. Mais Asvathaman s'assura le concours du dieu en allumant un feu sacrificiel et en se jetant dessus. Ainsi, Çiva entra dans le corps d'Asvathaman, qui se dirigea vers le camp pândava, puis chercha et tua l'assassin de son père, Dhrishtadyumna, ainsi que tous les autres hommes du camp, y compris les cinq fils de Draupadî (elle en avait eu un de chacun de ses maris). Il les décapita, croyant qu'eux aussi étaient des Pândava, et rapporta leurs têtes à Duryodhana. Or les Pândava avaient dormi dans le camp kaurava cette nuit-là et ils survécurent ainsi; quant à Duryodhana, horrifié par l'idée que des enfants innocents avaient été massacrés, il mourut à la vue de leurs têtes.

Les Pândava rentrèrent à Hâstinapura et se réconcilièrent avec Dhritarâshtra. Yudhishthira monta sur le trône, célébra le sacrifice du cheval et régna dans la sagesse et la paix. Mais Dhritarâshtra ne pouvait pas oublier la perte de ses fils et se querellait constamment avec Bhîma, qui avait tué son préféré. Un jour, il manda Bhîma, sous prétexte de réconciliation. Mais Krishna suspectait ses intentions et plaça devant le roi aveugle une statue de fer; Dhritarâshtra fit semblant de prendre dans ses bras le simulacre qui se trouvait devant lui, puis il l'écrasa contre lui. Ensuite, il se retira dans le bois avec sa femme Gândhârî et Kuntî, mêre des Pândava deux ans plus tard, ils périrent dans un incendie de forêt.

A l'annonce de ce désastre, les Pândava furent saisis de remords et Yudhishthira renonça au trône. Accompagnés de Draupadî, ils entreprirent le long voyage qui les mènerait au Mont Meru, dans l'Himâlaya. C'est dire qu'ils faisaient le pélerinage menant à la mort, car le paradis d'Indra se trouve sur le Mont Meru. Leur seul compagnon était un chien, qui les suivit depuis Hâstinapura. Un par un, les Pândava moururent en route, et Yudhishthira expliqua chaque décès comme la punition d'une faiblesse; Draupadî mourut la première, car elle aimait trop Arjuna. Sahadeva mourut ensuite, parce qu'il était trop fier. La victime suivante fut Nakula, qui était trop vain de son apparence. Arjuna mourut après s'être vanté, à tort, de pouvoir anéantir tous ses ennemis en un seul jour. Enfin, Bhîma s'écroula et, pendant son agonie, Yudhishthira lui expliqua qu'il payait ainsi sa haine envers ses ennemis, haine qui sortait des limites du dharma, ou devoir de sa condition de chevalier, tel que l'avait défini Krishna.

Yudhishthira parvint donc seul aux portes du paradis d'Indra. Son unique compagnon était en effet le chien qui le suivait depuis Hâstinapura. Indra salua le héros et le pria d'entrer. Mais Yudhishthira refusa avant d'être certain que le paradis comportait une place pour ses frères et pour Draupadî, sa fidèle épouse. Indra lui dit que leurs esprits y étaient déjà. Yudhishthira hésita encore: il dit qu'il n'entrerait pas si son chien ne pouvait pas le suivre. Indra refusa, déclarant qu'il n'avait pas de place pour les chiens. Yudhishthira insista, disant que l'animal méritait une récompense et que, tant que ce fidèle compagnon vivrait, il ne l'abandonnerait pas. Alors le chien se métamorphosa et l'on put voir que c'était Dharma, dieu du devoir moral et religieux et père de Yudhishthira. (Dharma est parfois assimilé à Yama, et Yama envoie ses chiens de garde chercher les morts). Alors Yudhishthira passa les portes du ciel. Il fut toutefois saisi d'horreur, car il ne vit pas trace de ses frères ni de sa femme, mais bien Duryodhana siégeant sur un trône, entouré des Kaurava. Une fois de plus, il se détourna, refusant de rester là où se trouvaient ses ennemis.

Il fut alors conduit en enfer, où il assista à toutes sortes d'horreurs, dans ce pays où les feuilles des arbres sont des poignards, où les chemins sont hérissés de couteaux, où règne l'obscurité, et où il trébuchait sur des flaques de sang et des cadavres mutilés dont se nourrissaient de hideux rapaces. Il visita les divers enfers et fut témoin des tortures qui s'y déroulaient, il sentit l'odeur de la chair brûlée et entendit les cris des damnés. Mais, parmi ces cris, il distingua les voix de ses frères et de sa femme et résolut de rester pour les réconforter. Or, à l'instant où il exprima cette décision, il lui fut révélé que toute la scène était un produit de la Mâyâ (illusion), destiné à le mettre à l'épreuve.

Alors Yudhishthira fut conduit au Gange pour s'y baigner, et se débarrasser de son corps mortel. Il devint donc immortel et fut accueillit au Svarga, c'est-à-dire dans la ville céleste d'Indra, où il fut rejoint par Krishna, ses frères et Draupadî. Ceux qui, dans les deux camps, avaient été fidèles au dharma étaient présents: Dhritarâshtra, devenu roi des gandharva, Karna, fils de Sûrya, Pandu et Kuntî, le père et la mère des Pândava, Bhîshma, fils de Gangâ, qui avait rejoint autour du trône d'Indra ses sept frères, les Vasu, enfin Drona. Ils étaient entourés par tous les guerriers tombés sur le champ de bataille et, pour avoir été bons en paroles et en actes, pour avoir patiemment enduré leurs souffrances, ils héritèrent d'un bonheur éternel dans le paradis d'Indra.

La reine Mâyâ, dans sa quarante-cinquième année, rêve d'un éléphant blanc qui pénètre en elle, portant dans sa trompe un lotus blanc. Soixante-quatre brâhmanes convoqués par Çuddhodana pour interpréter ce rêve, déclarerènt qu'il signifiait qu'elle avait conçu un enfant mâle. Bas-relief de style du Gandhâra, II^e siècle de notre ère.

Le bodhisattva Maîtréya. De même que Gautama traversa plus de cinq cents vies comme bodhisattva (homme destiné à devenir un bouddha), de même le bouddha suivant, Maïtréya, qui naîtra cinq mille ans après le départ de Gautama, existe déjà comme bodhisattva, et était présent quand Gautama mit en mouvement la Roue de Loi. Bronze du Népal, XIII^e siècle.

A droite: *Mañjuçrî, patron bouddhique de la sagesse et de la connaissance grammaticale. Son glaive est un symbole d'illumination. Bronze doré du Tibet, XVII^e siècle. Victoria and Albert Museum.*

LA MYTHOLOGIE BOUDDHIQUE

De même que l'enseignement du bouddhisme est un prolongement de la philosophie des Upanishad, de même la mythologie qui se constitua autour de la religion nouvelle s'inspira des traditions du pays où la doctrine fut d'abord prêchée. Cette mythologie cherchait d'une part à prouver l'origine divine du Bouddha historique et, d'autre part, à l'insérer dans le système d'incarnations antérieures auquel les croyants de l'Inde sont accoutumés, en présentant assez d'intérêt pour "concurrencer" le panthéon existant. Comme nous l'avons vu, le bouddhisme, à son tour, provoqua dans l'hindouisme une clarification de la doctrine et une complication encore plus poussée de la mythologie.

Les vies antérieures du Bouddha

Plusieurs récits de ces vies figurent dans les recueils d'histoires appelés *Jâtaka* qui montrent comment, à mesure que son âme passait d'une incarnation à l'autre, il acquérait peu à peu plus de force morale et de personnalité.

Nous le voyons tout d'abord sous l'apparence de Mêgha, jeune brahmane qui, en visitant la ville de Dipavati, adresse la parole à une jeune fille portant sept fleurs de lotus. Il lui demanda à quoi elle les destinait et elle répondit qu'elle désirait les offrir en hommage au Seigneur Dîpankara; elle en avait acheté cinq pour cinq cents pièces de monnaie, et un ami lui avait donné les deux autres. Sa description de Dîpankara intéressa Mêgha, car lui aussi désirait parvenir à l'illumination; il lui offrit cinq cents pièces de monnaie pour les cinq fleurs de lotus. Elle accepta à condition qu'il l'épousât et elle l'assura qu'elle ne serait jamais pour lui un obstacle, mais qu'elle serait sa femme dans chacune de ses exis-

tences. Après avoir contemplé la gloire de Dîpankara, le Bouddha de l'ère précédente, et avoir entendu ses sermons, Mêgha fut confirmé dans sa résolution d'être lui-même, un jour, un bodhisattva. Dîpankara prédit qu'il recevrait un appel.

Dans l'une de ses vies de bodhisattva, il fut un lièvre sage et saint. Un jour, tandis qu'il jeûnait, ce lièvre se dit que si quelqu'un venait mendier, il n'aurait rien à lui donner à manger; il décida donc que s'il venait un mendiant il lui donnerait à manger sa propre chair. Tandis que le lièvre se livrait à ces méditations, le trône de Çakra devint brûlant, et ce dieu (Indra), curieux de savoir quel événement spirituel capital était en train de se produire sur terre, découvrit le lièvre et décida d'éprouver sa résolution. Çakra prit donc l'apparence d'un mendiant et alla voir le lièvre; sans hésiter, celui-ci invita le mendiant à allumer un feu, puis, après s'être secoué pour ne pas faire souffrir la vermine qui grouillait dans sa fourrure, se jeta dans le feu. Çakra gela les flammes, et dit au lièvre qu'il voulait seulement le mettre à l'épreuve. Pour commémorer ce sacrifice, le dieu pressa une montagne et en utilisa le jus pour peindre sur la lune la silhouette d'un lièvre.

Dans une autre vie, le bodhisattva fut Chadanta, un éléphant blanc qui avait six défenses et deux femmes. L'une de ces femmes, qui était jalouse de l'autre, demanda, dans une prière, de renaître comme princesse humaine. Quand elle fut adulte, elle épousa le roi de Bénarès et lui demanda de convoquer tous les chasseurs de son royaume. Cela fait, elle leur donna l'ordre de chasser un éléphant doté de six défenses et de lui rapporter les défenses. L'un de ces chasseurs, Sonuttara, prit Chadanta au piège dans une fosse et le blessa de ses flèches. Chadanta demanda à l'homme pourquoi il désirait le tuer et apprit ainsi l'histoire de la reine de Bénarès. Il comprit alors le sens de son destin et s'y soumit. Il aida Sonuttara à grimper jusqu'à la racine de ses défenses, mais le chasseur constata qu'elles étaient trop dures pour être coupées. Alors Chadanta prit la scie dans sa trompe et coupa lui-même les défenses. Ensuite, il s'effondra dans une mare de sang et rendit l'esprit. En apprenant la chose, la reine mourut également.

Dans l'une de ses nombreuses incarnations en prêtre, le bodhisattva fut membre de la maison du roi Yasapani de Bénarès. Il provoqua l'inimitié d'un personnage corrompu appelé Kalaka, car il avait rendu un jugement juste dans une affaire où Kalaka avait rendu un jugement injuste. Kalaka inspira au roi la peur de la popularité du bodhisattva et lui suggéra de demander à celui-ci quelque chose d'impossible, puis de le mettre à mort pour n'y être point parvenu. Yasapani demanda donc au bodhisattva de lui construire un jardin d'agrément en un seul jour. Durant la nuit, tandis que le bodhisattva se demandait quoi faire, Çakra lui apparut et l'assura que le jardin serait prêt le lendemain matin. Le lendemain, en effet, on dut constater que la promesse de Çakra était remplie, et il en alla de même avec les épreuves suivantes, imposées par un Yasapani de plus en plus alarmé. Çakra créa tour à tour un lac contenant les sept pierres précieuses, un palais assorti au lac et un joyau égalant le palais en splendeur. Pour finir, Yasapani fut convaincu que les dieux soutenaient le bodhisattva et il en fit son ami. Quant à Kalaka, il fut condamné à mort.

Dans une autre vie, le bodhisattva fut le fils d'un roi très riche, Mahâratha; il portait le nom de Mahâsattva. Un jour, lui et ses deux frères se promenaient en forêt et croisèrent une tigresse avec ses petits. La tigresse était d'une maigreur effrayante et trop faible pour tenir sur ses pattes; les trois frères la contemplèrent un instant avec pitié. Pour finir, Mahâsattva se souvint de la futilité de la vie physique et décida de sacrifier sa vie pour nourrir la tigresse. Demandant à ses frères de s'écarter, il se coucha devant elle, et lui dit qu'il désirait obtenir la délivrance et l'illumination, au profit du monde. Mais la tigresse était trop faible pour le tuer; Mahâsattva prit donc un morceau de bambou et se fendit la gorge; voyant le sang, la tigresse s'en nourrit.

De même, lors d'une de ses vies d'ascète, il se sacrifia cette fois pour prêcher la vertu de patience. Un jour, un roi, qui avait été un ennemi du bodhisattva durant des vies antérieures, vint se distraire avec ses épouses dans la forêt ou vivait l'ermite. Le roi s'assoupit et ses femmes s'ennuyèrent; elles allèrent donc à l'ermitage du bodhisattva, où beaucoup, y compris les dieux, venaient écouter sa parole. Elles aussi furent transportées par son enseignement, et c'est à peine si elles entendirent le roi entrer dans l'ermitage, où il les cherchait. Lc roi se mit à tempêter contre elles et contre l'ermite, mais le bodhisattva lui conseilla d'être patient. Le roi rétorqua qu'il allait lui donner une occasion de mettre son message en pratique, et tira son épée. Le bodhisattva fut coupé en morceaux et endura son sort sans se plaindre.

La naissance du Bouddha

Mâyâ, femme du roi Çuddhodana de Kapilasvatu, rêva une nuit qu'un éléphant blanc pénétrait dans son sein. Elle conçut et son ventre devint aussi transparent qu'un flacon de cristal. Elle éprouva un besoin irrésistible de se retirer dans la forêt pour y méditer et là, tandis qu'elle était assise sous un vatique, elle enfanta par le flanc. L'enfant naquit pleinement conscient; on aurait dit un jeune soleil. Il sauta à terre et, à l'endroit où il toucha le sol, surgit un lotus. Il regarda dans les directions des quatre points cardinaux, puis entre eux, puis vers le haut et le bas, et vit des dieux et des hommes qui confessaient sa supériorité. Il fit sept pas vers le nord, et un lotus poussa aussitôt à chaque endroit où il avait posé le pied. Sa naissance fut saluée par Asita, un sage de l'Himâlaya, qui le compara à Skanda, fils d'Agni. Des astrologues prédirent qu'il deviendrait soit un grand empereur, soit un bouddha, après avoir renoncé à la vie. Il fut nommé Siddhârtha au cours d'une grande cérémonie à laquelle assistèrent quatre-vingt mille de ses parents et cent huit brâhmanes et on lui attribua cent marraines. Mâyâ mourut, pleine de joie, deux jours après sa naissance, laissant à sa sœur Mahaprajâpatî, autre épouse de Çuddhodana, la garde l'enfant.

Son enfance

Siddhârtha fut soigneusement préparé à ce que son père

espérait devoir être une destinée de grand roi. Il étudiait avec profit, mais ne s'intéressait pas à la préparation militaire. Ses amis d'enfance furent son cousin Devadatta et son demi-frère Ânanda. Ânanda devint son ami intime, mais Devadatta fut son rival, car les deux garçons avaient des caractères opposés. Devadatta ne pardonna jamais à Siddhârtha d'avoir ramené à la vie, en le soignant, un oiseau qu'il avait abattu par plaisir; les anciens avaient approuvé Siddhârtha.

Durant toute son enfance, Çuddhodana prit soin d'éviter à son fils le contact du monde extérieur. En effet, se rappelant la prédiction des astrologues, lors de sa naissance, il souhaitait par-dessus tout l'empêcher de renoncer à la vie. Il lui construisit trois palais et y disposa toutes les sortes de plaisirs et de distractions, tout en interdisant leur entrée aux soucis du monde.

Son mariage

Quand Siddhârtha fut en âge de se marier, on choisit pour lui Yaçodharâ, fille de Dandapâni. Mais ce dernier exigeait, avant d'accorder la main de sa fille, que le prétendant fît montre de son savoir militaire. Siddhârhta dut donc concourir en tournoi avec Devadatta et Sundarnand. Le premier événement de la journée ne fut toutefois pas le début du tournoi. Devadatta, en arrivant dans l'arène, tua en effet un éléphant blanc. Survenant, Sundarnand découvrit qui avait tué l'éléphant. Il le jeta aux portes de la ville. Siddhârtha arriva le dernier, souleva l'éléphant avec son orteil et le lança à plus de trois kilomètres, par-delà sept murailles et sept fossés. Alors commença le tournoi, qui comportait des épreuves physiques et intellectuelles. Siddhârtha fut le vainqueur à la course de chevaux, à la course de chars, en musique, en récitation, en mathématiques et en élocution. Lui et Devadatta furent à égalité en tir à l'arc et en lutte. Enfin, pour l'épreuve d'escrime, Devadatta fut vainqueur. Il s'attendait à être proclamé vainqueur de l'ensemble du tournoi à cause de cette victoire, et il n'en fut que plus déçu quand Yaçodharâ passa devant lui et remit la guirlande à Siddhârtha; en effet, Yaçodharâ avait été sa femme dans ses vies antérieures et elle avait promis de ne jamais se départir de ce rôle.

Selon une autre version du mythe, cinq cents princesses furent réunies afin que Siddhârtha pût faire son choix. Son père lui donna des bijoux pour les leur distribuer selon ses préférences. Siddhârtha donna un bijou à chacune, et, au moment où il venait de donner le dernier, Yaçodharâ apparut. N'ayant plus de bijoux, Siddhârtha lui donna l'anneau qui portait son sceau, geste qui marqua leurs fiançailles.

Siddhârtha et sa jeune femme connurent une vie idyllique, bien que Çuddhodana (qui, avec les années, craignait de plus en plus que son fils fût mis au courant de la maladie et de la mort) l'eût confiné aux étages supérieurs du palais. Mais ses appartements étaient si beaux et si lumineux que leur splendeur égalait celle du paradis d'Indra. Çuddhodhana veillait à ce qu'ils fussent toujours pleins de femmes charmantes et voluptueuses, afin que Siddhârtha pût se livrer sans restriction à tous les plaisirs des sens. Ainsi, le bodhisattva menait une vie insouciante et ne songeait jamais au monde extérieur; en effet, la condition préliminaire de l'illumination est toujours la connaissance des sens.

Les quatre signes

Avant longtemps, cependant, les Deva décidèrent qu'il était temps pour le bodhisattva de se mettre à la tâche de sa vie; ils remplirent donc l'univers de l'idée qu'il était temps de bouger. Siddhârtha prit conscience d'un vague désir de sortir du palais et de voir la ville; il persuada son père de l'y autoriser, accompagné d'un écuyer, Chandaka. Le roi prit des précautions compliquées; il fit nettoyer et décorer les rues et ordonna qu'aucun vieillard ou malade ne se trouvât sur l'itinéraire du char. Les deva en avaient disposé autrement. Pour la première sortie de Siddhârtha l'un d'eux prit l'apparence d'un vieillard faible et voûté et se tint sur le chemin. Siddhârtha fut stupéfait quand il vit ce personnage, car personne ne lui avait jamais parlé de la vieillesse; il fut plus surpris encore quand, sur ses instances, Chandaka lui expliqua que tous les hommes étaient sujets à sénescence. Siddhârtha fit trois autres promenades en char dans la ville, et, chaque fois, l'un des dieux se trouva là pour lui enseigner la véritable nature de la vie; il était d'autant plus ouvert à ces leçons du fait de son ignorance passée. C'est ainsi qu'il vit tour à tour un malade désemparé, un mort que l'on emportait sur une civière, puis un moine, qui se dominait parfaitement. Le prince apprit ainsi que tout ce qui naît doit mourir; que la maladie frappe tous les hommes; que lui-même mourrait un jour; et que le renoncement était la condition de la paix de l'esprit, de l'honneur et du salut, autant pour celui qui se retire du monde que pour les autres. Ces révélations confirmèrent Siddhârtha dans ce qu'il pressentait vaguement et il commença à dire que lui aussi se retirerait du monde.

Peu après cela, Yaçodharâ donna le jour à un fils, Râhula. Chaque Bouddha doit avoir un fils avant de renoncer au monde; la naissance de Râhula fut donc pour Siddhârtha le signe que le moment de partir était venu. Il informa son père de ses intentions, mais Çuddhodana fut horrifié et l'enferma dans le palais. Il dilapida ses biens pour combler son fils, afin d'accroître encore son confort et ses plaisirs. Cela ne changea en rien la résolution de Siddhârtha. Le soir où il décida de s'évader, il y avait eu une grande fête dans le palais; les Deva firent en sorte que tout le monde boive trop, puis s'endorme soudain, au milieu des plaisirs.

Siddhârtha était seul à veiller. Il vit avec dégoût cette masse d'hommes et de femmes vautrés dans des attitudes dépourvues de dignité, la bouche grand ouverte et débraillés. Il se rendit dans la chambre de Yaçodharâ et resta un moment à contempler sa femme et son fils qui dormaient. Puis il partit.

Page suivante, à gauche: *Le Bouddha, assis en méditation. Après son illumination, il resta quatre autres semaines assis sous le pipal. La cinquième semaine, Mâra envoya un violent orage, dans l'espoir de le distraire, mais Mucilinda, roi des nâga, se lova sous le Bouddha et le suréleva par rapport au sol qui se détrempait. Puis il étala ses sept têtes et forma un dais pour le tenir au sec. Grès du Bayon, XI^e siècle.*

A droite: *Çakra (Indra) ordonne l'échange des enfants dans le sein de Dêvânandâ et de Trisalâ. Illustration tirée d'un manuscrit du XV^e siècle du Kalpasûtra, livre saint des Jaïna. Victoria and Albert Museum.*

Le prince Siddhârtha se promène dans son char (à gauche), *et prend conscience de la souffrance et du malheur de la plus grande partie de l'humanité. Quand il parvient à l'illumination* (à droite), *la face du Bouddha atteste la sérénité procurée par un détachement absolu, tandis que les forces du mal battent en retraite et que les humains et les animaux contemplent la scène, émerveillés. Les feuilles de l'arbre de la bodhi forment une guirlande au-dessus du Bouddha. Bas-reliefs de style du Gandhâra, II^e siècle de notre ère.*

La quête de l'Illumination

Les Deva appuyèrent Siddhârtha dans sa ferme résolution. Comme il approchait des lourdes portes du palais, leurs serrures s'ouvrirent d'elles-mêmes; les dieux avaient endormi les gardes en les berçant et étouffèrent le bruit des pas de Kanthaka, cheval de Siddhârtha. Il échappa donc à la vigilance de son père et quitta le palais, accompagné du seul Chandaka. Ils atteignirent rapidement la rivière Anoma (illustre), et Siddhârtha donna l'ordre à Chandaka de rentrer au palais. Il ôta tous ses bijoux, coupa ses longs cheveux noirs et les donna à son fidèle écuyer, en lui disant de transmettre un message à Kapilavastu: de deux choses l'une, ou bien Siddhârtha ferait disparaître la vieillesse et la mort et rentrerait bientôt à Kapilavastu, ou bien, s'il n'en avait pas le pouvoir, il irait au-devant de sa propre fin et ne se ferait plus jamais voir. Les larmes aux yeux, Chandaka baisa les pieds de son maître, et Kanthaka les lécha. Puis, conduisant le cheval, l'écuyer rentra, de mauvais gré, vers la capitale. Au bout de quelques pas, toutefois, le fidèle animal mourut. Quand Chandaka arriva avec le message de Siddhârtha, il y eut de grandes lamentations dans Kapilavastu; quant à Yaçodharâ, par fidélité envers son mari, elle se coupa les cheveux et se fit nonne.

Comme Siddhârtha continuait son voyage à la poursuite de la vérité, les Deva intervinrent une fois de plus. L'un d'eux lui apparut en chasseur et ils échangèrent leurs vêtements. Un autre lui apparut en barbier et lui rasa la tête, de sorte que Siddhârtha eut désormais l'air d'un simple moine. Au bout de quelques jours, il se joignit aux trois cents élèves d'Ârâda Kâlâma, un grand sage qui enseignait à Vaïçâlî. Il acheva ses études auprès de Kâlâma, mais n'était toujours pas satisfait. Il assista ensuite aux cours de philosophie de Rudraka, mais cela n'alla pas mieux, et Siddhârtha décida que la connaissance ne pouvait apporter l'illumination. Lui et cinq autres étudiants quittèrent Rudraka et se mirent à pratiquer l'ascèse. Ils continuèrent quelque temps sous la direction de Siddhârtha, avec tant d'ardeur qu'ils furent bientôt tous des squelettes ambulants. Cette fois encore, Siddhârtha fut déçu et il décida que l'ascèse n'était, pas plus que la connaissance, la voie de l'illumination, car elle affaiblit le corps au point que la prison physique est une entrave pour l'esprit. Siddhârtha abandonna ses cinq disciples, qui en furent outrés, pour aller se baigner dans une rivière. Dans sa faiblesse, il faillit s'y noyer, mais il fut sauvé par un Deva qui vivait dans un arbre et tendit son bras couvert de bijoux. Alors Siddhârtha se préoccupa de son premier repas. Le plat qu'il mangeait fut pris par un nâga et enlevé dans les régions inférieures, puis ravi à nouveau et emporté au ciel par Çakra (Indra), qui prit l'apparence de Garuda.

Alors Siddhârtha passa sept années à rechercher, en vain, l'illumination. Presque chaque jour, Çuddhodana envoyait des messagers le supplier de rentrer, mais Siddhârtha refusait obstinément de revenir chez lui avant d'avoir fait l'expérience dont il rêvait.

L'Illumination

En dépit de son refus de rentrer, Siddhârtha se mit à se demander si, après tout, l'on pouvait accéder à l'illumination, ou s'il s'était imposé sept ans de privations pour rien. Il avait alors trente-cinq ans. Il traversa vers ce temps-là le pays de Magadha et décida de tout risquer dans une dernière tentative. Près de la ville d'Uruvela, il s'assit en position de lotus, sous un pipal né le même jour que lui, déterminé à ne pas se relever avant d'avoir réussi.

Comme il s'installait en vue de sa grande découverte spirituelle, les dieux se réjouirent au ciel et les oiseaux montèrent à la verticale dans leur joie anticipée. Mais les esprits mauvais furent troublés et leur chef, Mâra, tenta

de distraire Siddhârtha. Tout d'abord, il lui dit que son rival Devadatta avait usurpé le trône; Siddhârtha ignora la nouvelle. Puis il suscita un grand ouragan qui assaillit le bodhisattva par des averses de pluie, de javelots, de glaives, de flèches, de rochers, de collines et de charbon de bois enflammé; mais Siddhârtha fit comme si rien ne se passait. Pour finir, il envoya ses trois filles, Irritation, Soif et Volupté, afin qu'elles le séduisent; mais le bodhisattva leur fit un discours et sa parole les convertit. Ces tentations durèrent toute la nuit, mais Siddhârtha résista sans faiblir.

Après quatre fois sept jours de jeûne et de méditation profonde, il obtint enfin l'Illumination (ou mieux Éveil), et devint le Bouddha. Comme il se levait de son siège, sous l'arbre de la bodhi (c'est ce mot que l'on traduit Éveil ou Illumination), il déclara que Mâra était vaincu, que tout mal était anéanti, et que lui, le Bouddha, était le Seigneur des trois mondes.

La prédication

Le Bouddha devait désormais choisir entre prêcher la vérité à toute l'humanité et chercher uniquement son salut personnel. Brahmâ lui apparut et lui demanda de choisir la première solution; Mâra, qui avait échoué à empêcher la première Illumination, celle du Bouddha lui-même, le pressa de choisir la seconde. Mais le Bouddha décida de rester et d'enseigner. Deux marchands, avec qui il prit son premier repas après l'Éveil, furent ses premiers disciples. Puis le Bouddha voulut aller retrouver ses premiers maîtres.. Il devait traverser le Gange, mais il n'avait pas d'argent pour payer le passeur; celui-ci refusa de le faire traverser en échange de ce qu'il "le fasse lui-même passer de l'autre côté de l'océan de la vie". Le Bouddha n'eut donc plus qu'à prendre son vol et à rejoindre l'autre rive par la voie des airs.

Il trouva ses maîtres morts, mais ses cinq disciples étaient toujours plongés dans leur ascèse, dans le Parc aux gazelles, à Sârnâth, près de Bénarès. Le voyant approcher, ils décidèrent de ne pas se lever pour le saluer, parce qu'il avait renoncé à ses vœux; malgré eux, cependant, ils se levèrent et lui manifestèrent du respect. Ils ne l'appelèrent pourtant pas encore Bouddha et rirent quand il leur expliqua qu'ils devaient lui manifester le respect qui lui était dû. Il eut cependant la patience de leur expliquer les Quatre Saintes Vérités et la Sainte Octuple Voie, produit de l'Éveil. Bien que l'enseignement de la Loi (dharma) lui soit venu par une révélation soudaine, on voit qu'il est le produit des expériences faites au cours de toutes ses vies de bodhisattva. Les Quatre Saintes Vérités sont que la naissance, la vieillesse, la maladie et la mort sont des douleurs, ainsi que de s'attacher aux choses de ce monde; que la chaîne des réincarnations résulte directement de l'attachement à la vie et du désir; que l'extinction du désir est essentielle pour parvenir au détachement: et que la seule façon d'éteindre le désir est de suivre l'Octuple Voie. Celle-ci consiste à avoir la doctrine juste (donc à être exempt de mâyâ ou illusion); une intention juste; une parole juste (vérité, sincérité); une conduite juste (donc pacifique et pure);

Le sermon prononcé dans le Parc aux gazelles, à Kashi, ou Bénarès. Le Bouddha y revint après l'Éveil pour prêcher à ses cinq anciens disciples, qui commencèrent par le mépriser pour avoir renoncé à l'ascétisme, mais furent convertis ensuite.

Le Grand Départ. Étendu sur une couche préparée pour lui sous les vatiques de Malla, à Kuçinagara, et entouré de ses moines et de rois et autres nobles convoqués à son chevet par Ananda, le Bouddha adressa ses dernières paroles à ses disciples, se tourna et mourut, pour entrer aussitôt dans le Nirvâna. Bas-relief de style du Gandhâra.

une vie juste (ne pas causer de tort); un effort juste vers la domination de soi; une pensée juste (appliquer son esprit à l'expérience religieuse); enfin une méditation juste sur les mystères de la vie.

Pour parler de l'exposé du dharma par le Bouddha dans le Parc aux Gazelles, on dit qu'il mit en mouvement la Roue de la Loi. Le Bouddha révélé par cette doctrine est nettement différent de celui qui nous est dépeint comme le neuvième avatâra de Vishnu, car il n'enseigne ni l'ascèse, ni la licence comme voie menant à l'Éveil. Il

est pourtant évident que cette partie de la vie du Bouddha n'est pas la partie mythologique; c'est néanmoins le noyau autour duquel la mythologie spécifiquement bouddhique s'est édifiée.

Les cinq disciples du Bouddha se convertirent dans la joie et beaucoup d'autres après eux. Parmi les prosélytes, relevons cinq cents brigands, sauvés par une conversion de masse, et qui se firent tous mendiants; des milliers d'habitants de Çrâvasti, qui le virent marcher dans les airs en émettant un rayonnement; d'autres devant qui il multiplia son corps; enfin le roi Bimbisâra et sa suite de "douze myriades d'hommes".

Enfin, fidèle à sa promesse, le Bouddha répondit à l'invitation de son fils Râhula et rentra à Kapilavastu. Au début, son retour ne ressembla guère au triomphe qu'attendait Çuddhodana. Avant même d'avoir vu sa famille, le Bouddha alla mendier sa nourriture dans les rues de Kapilavastu; son père fut horrifié à l'idée qu'il humiliait sa famille. Le Bouddha expliqua qu'il n'était plus de la race des rois, mais de la race de ceux qui mendient leur nourriture, et que la dignité d'un être humain dépendait de lui et non de sa naissance. Puis il prêcha le dharma à son père et le convertit. Ensuite, il alla voir sa femme, seule de la famille à ne pas l'avoir salué. Dès qu'ils se furent retrouvés, elle se prosterna et l'adora; ainsi convertie, elle résolut, avec Prajâpati, mère adoptive de Siddhârtha, de fonder un ordre religieux.

Deux conversions plus importantes suivirent. La première fut celle d'Ânanda, à qui le Bouddha parla la veille de son mariage. Ce mariage n'eut jamais lieu, car le Bouddha, en lui remettant un bol de mendiant, le convainquit que la plus somptueuse des fêtes est la vie d'un moine qui a obtenu le nirvâna. Après avoir eu une vision du ciel, plein de déesses, Ânanda devint le disciple le plus enthousiaste du Bouddha. L'autre prosélyte fut son propre fils, Râhula, qui vint demander à son père de lui donner son patrimoine; celui-ci préféra lui remettre un héritage spirituel inaltérable: il lui fit un sermon, et Râhula se fit moine. Pour finir, le Bouddha monta au Ciel des Trente-trois Dieux, afin de convertir sa mère. Il y resta trois mois et accepta des aumônes de la part des dieux, à qui sa présence valut un surcroît de calme spirituel. A son retour, il fut accompagné par Çakra (Indra) et les autres dieux, ainsi que par une armée de brâhmanes; sur terre, il fut salué par tous les rois, qui se prosternèrent très bas pour l'accueillir.

L'opposition au Bouddha

Le grand succès rencontré par sa prédication lui valut de nombreux ennemis dont Devadatta, son rival depuis leur enfance, prit la tête. Sa haine du Bouddha n'avait fait que croître, et il cherchait désormais carrément à l'anéantir, lui et son mouvement. Sa première tactique fut de fomenter un schisme parmi les disciples du Bouddha. Après avoir affaibli le mouvement par l'intérieur, Devadatta écarta l'un de ses plus puissants soutiens, Ajâtaçâtru, fils du roi Bimbisâra (le protecteur du Bouddha). Il conclut un alliance avec ce roi puis, après avoir gagné sa confiance, incita Ajâtaçâtru à tuer son propre père. Ensuite, il conçut un plan compliqué pour se débarrasser du Bouddha lui-même en soudoyant trente-et-un des serviteurs d'Ajâtaçatru.

Ce plan échoua, car, dès que les serviteurs entendirent le Bouddha prêcher, ils adoptèrent sa doctrine sans réserve. Devadatta songea à un deuxième attentat: il fit en sorte qu'un gros rocher dévalât un flanc de montagne, dans l'espoir qu'il écraserait le Bouddha; mais avant de l'avoir atteint, il se fendit en deux et tomba de part et d'autre. Son troisième plan fut d'envoyer un éléphant ivre, Nâlâgiri, écraser le Bouddha tandis qu'il mendiait. Tous les assistants furent terrifiés et s'enfuirent; seul Ânanda resta, malgré sa peur, admirant le Bouddha qui, sans appréhension, avançait toujours. Comme l'éléphant se rapprochait, la puissance spirituelle du Bouddha s'empara de son esprit; le monstre hésita, puis vint devant le Bouddha et posa la tête sur le sol pour l'honorer.

A la suite de cet incident, tous les adeptes de Devadatta se convertirent et lui, de désespoir, tomba malade. Quand il guérit, on crut qu'il se repentait. Il alla rendre visite au Bouddha dans son monastère; pourtant, sa véritable intention éclata au grand jour quand il fut près de la porte, car des flammes jaillirent de terre et le consumèrent.

Son désir de la mort

L'activité du Bouddha se poursuivit quarante-cinq ans, et un jour, Mâra, le Mal personnifié, s'approcha de lui, afin de le tenter à nouveau d'accepter le nirvâna pour lui-même tout en oubliant d'aider les autres à l'obtenir, par sa prédication. Le Bouddha répondit qu'il n'avait plus que trois mois à vivre, et cela surprit beaucoup Mâra, car les bouddha ont le pouvoir de vivre jusqu'à la fin de leur ère. Comme il parlait encore, la terre trembla, et les éclairs d'Indra traversèrent le ciel. Ânanda vint le voir et lui demanda pourquoi l'univers s'émouvait et se remplissait de présages. Le Bouddha lui expliqua qu'il avait renoncé à vivre et se mit dans la posture de la concentration yogique, profitant de ce qui lui restait de vie; seul son pouvoir psychique le garda dans cet état, où il était dégagé des entraves du Devenir.

Quand il sut que la mort était proche, le Bouddha fit son dernier voyage: il se rendit à Kuçinagara; au pays des Mallas. Il atteignit un bosquet de vatiques (sals) qui étaient en fleur bien que ce ne fût pas la saison, et là, il s'étendit pour son dernier repos terrestre. Il reçut la visite de rois, de nobles et de brâhmanes, convoqués par Ânanda et venus de tous les pays avoisinants. Il parla à tous avec bonté et consola Ânanda et ses autres disciples, qui, bien qu'ils possédassent dans une certaine mesure la vertu de détachement, ne pouvaient cacher leur douleur. Il les exhorta à rechercher le salut, puis sombra dans l'inconscience et mourut peu après.

Comme l'âme du Bouddha entrait dans le nirvâna, la terre trembla et fut plongée dans l'obscurité, tandis que les cieux s'éclairaient d'une étrange lueur, où s'entrecroisaient les éclairs. Des vents violents balayèrent le monde, et les fleuves parurent bouillir. Les esprits inférieurs (nâga, yaksha et gandharva) furent saisis d'effroi, mais les dieux, qui comprenaient le sens de ces présages, s'en réjouirent. Le corps reposa six jours et, le septième, fut placé sur un grand bûcher funèbre. Il se révéla très

difficile d'y mettre le feu, mais quand le moment prévu par l'ordre divin fut là, le feu s'alluma de lui-même. Quand il eut fait son œuvre, on put voir que les restes du Bouddha ressemblaient à un monceau de perles. On les divisa en huit parts et huit princes les portèrent dans des royaumes de toutes les parties du monde.

Cosmologie et panthéon du Bouddhisme

Étant exclusivement une philosophie, le bouddhisme était, pour les esprits simples, une "religion" bien difficile à comprendre. Avec le temps, il s'y mêla une partie des croyances traditionnelles. Le bouddhisme populaire est ainsi un curieux mélange de Mahâyâna et d'hindouisme.

L'univers bouddhique s'appelle Chakravâla et se divise en trois plans: le Mont Meru, ce qui est au-dessus, et ce qui est au-dessous. Le plan inférieur contient cent trente-six enfers, chacun réservé à un type particulier de pécheur. Ceux qui calomnient le Bouddha et la Loi sont envoyés dans l'Avîci, le plus inférieur de tous. Les âmes renaissent dans le monde après avoir passé un certain temps dans l'un de ces enfers. Ces périodes sont d'au-moins cinq cents années infernales, dont chaque jour équivaut à cinquante années terrestres. Le plan situé au niveau du Mont Meru contient les mondes des animaux, des esprits (preta, ou êtres consumés par la faim et la soif), des démons et des hommes. Autour du sommet du Mont Meru, il y a le Paradis des Quatre Grands Rois: Dhritarâshtra, gardien de l'est, Virudhaka, gardien du sud, Virûpâksha, gardien de l'ouest et Kubera ou Vaïçravana, gardien du nord. Au-dessus de ce paradis, il y a le Paradis des Trente-trois Dieux, ou Paradis de Çakra (Indra). Au-dessus de ces deux paradis et du sommet de la montagne sainte, il y a vingt-quatre autres cieux, posés l'un sur l'autre. Ils sont éclairés par leur propre rayonnement et habités par ceux qui jouissent des plaisirs des sens. Les vingt autres cieux sont les Chyana Loka (régions de la méditation abstraite) et les Arûpa Loka (mondes sans forme), réservés aux hommes supérieurs, comme les bouddha et les arhat (ou "saints").

Une bonne partie du panthéon hindou a également été adaptée aux besoins du bouddhisme populaire, bien que les fonctions des dieux soient généralement entièrement différentes. Indra (Çakra) reste le roi des dieux et Yama, appelé ici Dharmarâja, préside aux enfers. Mais Çiva et Pârvatî, qui portent généralement les noms de Mahâkâla et Mahâkalî, sont réduits au rôle de portiers de Bouddha, tandis que Kubera, appelé Jambhala, est son garde du corps. Les déesses du panthéon bouddhique font penser aux çâkti du Çivaïsme, bien que, par la cruauté, elles valent souvent largement Durgâ et Kâlî. La plus vénérée de ces déesses est Târâ, qui est jaune, rouge ou bleue quand elle menace, et blanche ou verte quand elle est aimante et douce. Comme autres déesses terrifiantes, citons Kurukullâ et Cundâ; selon l'état d'esprit de celui qui la contemple, cette dernière se présente soit avec des armes, soit avec les attributs de la charité divine. Hârîtî, épouse de Kubera, allaite cinq cents démons, et son trait principal est sa fécondité que rien ne fatigue. Ushas, déesse de l'aube, a ici sa contrepartie en Mârîchî, mais cette dernière diffère d'elle en ceci qu'elle est effrayante; comme Çiva, elle porte un troisième œil sur le front; elle possède trois faces hideuses et dix bras menaçants. Parmi les déesses plus bienveillantes, citons Sarasvatî, déesse de l'enseignement, et la principale de toutes, Prajñâ, celle de la connaissance. Les dieux sont plus terrifiants encore que Çiva. Yamântaka accompagne Manjucrî, époux de Sarasvatî, et, comme Çiva, possède un collier de crânes, plusieurs têtes et de nombreux bras. Traïlokyavijaya a quatre têtes, quatre bras menaçants et foule Çiva aux pieds.

Les ruines de l'antique Sârnâth, près de Bénarès. C'est là, dans le Parc aux gazelles, que le Bouddha donna son premier sermon.

A gauche: *Triçalâ rêvant. Au-dessus d'elle, on voit les seize images qu'elle vit en rêve et qui, ensemble, lui prédirent la naissance d'un fils qui serait un grand homme: un empereur ou un tîrthankara.*

MYTHOLOGIE JAÏNA

Mahâvîra, le grand docteur du jaïnisme pour l'ère actuelle, fut contemporain du Bouddha et appartenait comme lui à la caste des kshatriya. Mais il différait du Bouddha en ceci que ses parents étaient déjà des Jaïna, qui adoraient le Seigneur Pârçva, dont l'illumination ressemble à celle du Bouddha, mais dont le message est différent du sien; ce message, en effet, était centré sur la résistance à l'instinct de tuer. Les parents de Mahâvîra furent donc heureux de la vocation de leur fils et l'encouragèrent. Des miracles annoncèrent sa naissance, qui se place à Bénarès. Triçalâ, sa mère, également appelée Priyakarini, eut une série de seize rêves qui lui annoncèrent la naissance d'un fils et sa future grandeur. Elle vit ainsi successivement un éléphant blanc, un taureau blanc, un lion blanc, Çrî ou Lakshmî, des fleurs de mandara parfumées, la lune éclairant l'univers de rayons d'argent, le soleil radieux, un poisson en train de sauter (symbole de bonheur), une cruche d'or, un lac plein de fleurs de lotus, l'océan de lait, un palais céleste, un vase aussi haut que le Meru et rempli de pierres précieuses, un feu alimenté par du beurre sacrificiel, un trône de rubis et de diamant, enfin un roi céleste régnant sur terre. Ces rêves furent interprétés comme présageant la naissance d'un grand empereur ou d'un tîrthankara, être supérieur à un dieu, qui passe quelque temps sur terre pour enseigner, puis dont l'âme est libérée par la possession des cinq sortes de connaissance.

Peu après, les dieux firent passer l'enfant, avant même sa naissance, du sein de Dévânandâ, la femme d'un brâhmane, à celui de Triçalâ, et Vardhamâna naquit au temps convenable. L'enfant était d'une beauté rare et il se fortifia autant dans son corps que dans son esprit. Tout jeune encore, il mâta un éléphant pris de folie en le saisissant par la trompe, en grimpant jusqu'à la tête et en s'installant à cheval sur son dos. Une autre fois, un dieu qui voulait éprouver son courage le souleva dans les airs; il arracha les chevaux à ce dieu et le frappa jusqu'à ce que l'autre le lâche.

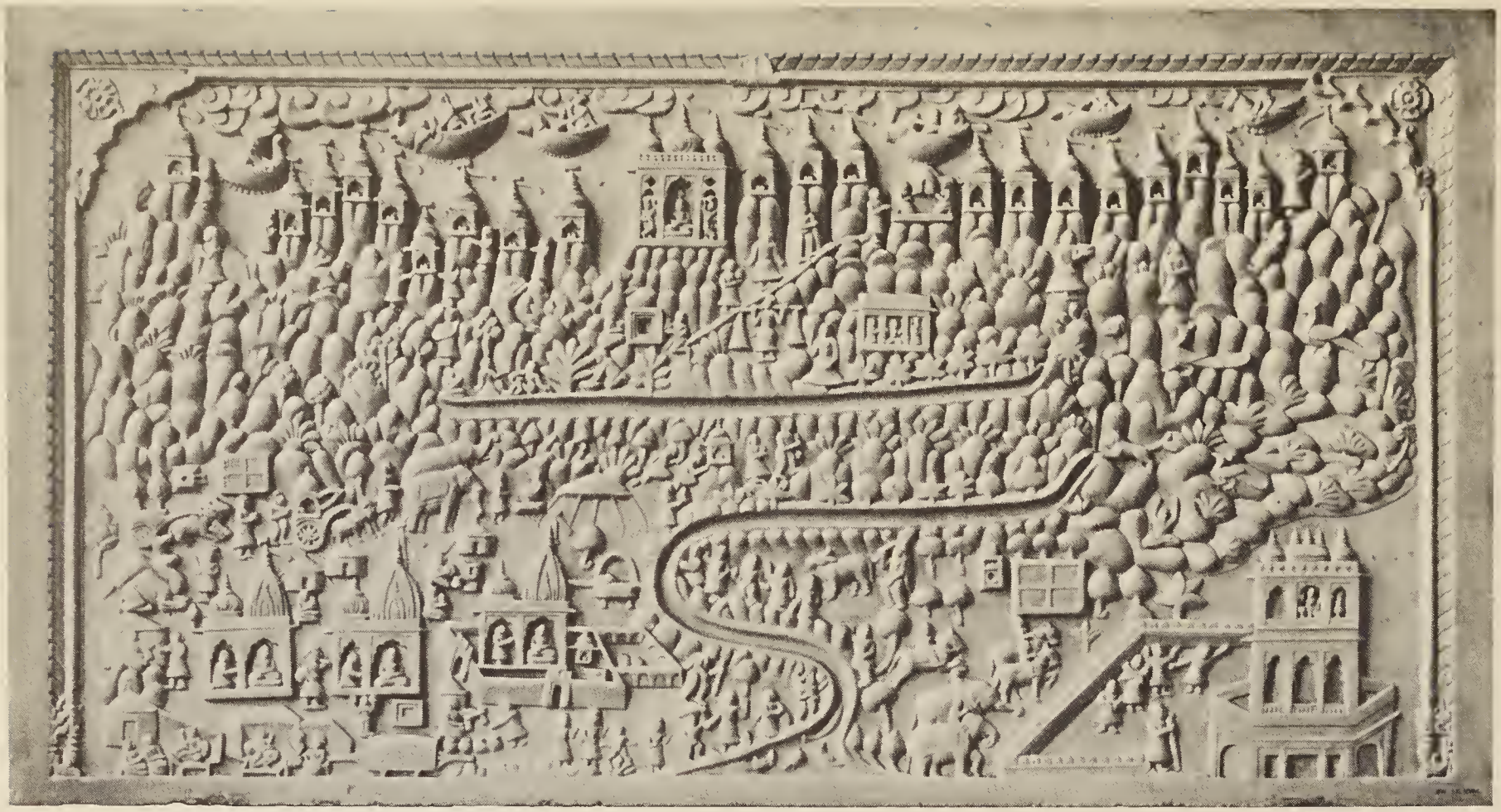
Vardhamâna obtint l'illumination tandis qu'il était assis sous un "arbre Açoka", après deux jours et demi de jeûne. Tous les dieux s'étaient réunis pour assister à cet événement capital, et, au moment de l'illumination de Vardhamâna, ils le soulèverent et, dans un palanquin, le portèrent dans un parc, où ils l'installèrent sur un trône à cinq degrés, et le reconnurent *mahâvîra*. Il se dévêtit alors entièrement, et, au lieu de raser sa tête, s'arracha les cheveux, car il était au-dessus de la douleur physique. Quand il se débarrassa de ses vêtements, ils furent recueillis par le dieu Vaïçravana (Kubera); une secte, les Digambara ("vêtus d'air"), croit que Mahâvîra ne porta plus de vêtements ensuite, mais les Çvetâmbara croient qu'Indra lui offrit alors une robe blanche, car, contrairement à tous les autres biens personnels, les robes blanches n'empêchent pas la libération de l'âme en l'enfermant dans le cycle des vies terrestres.

La vie de Mahâvîra fut une vie de vertu sans précédent; il suffit de rappeler qu'il était insensible à la douleur physique et détaché de tous les soucis du monde. Après son illumination, il distribua tous ses biens et ne posséda plus que la robe offerte par Indra. Un brâhmane, Somadatta, lui rappela qu'il n'avait rien reçu quand Mahâvîra avait distribué ses richesses; aussi le saint homme lui donna-t-il la moitié de sa robe. Somadatta ne pouvait utiliser le vêtement sans l'autre moitié, mais il hésita à la demander, et se résolut à la voler. Le moment qu'il choisit fut celui où Mahâvîra se livrait à des macérations, assis sous un buisson épineux; mais Somadatta se blessa en enlevant subrepticement la robe. Mahâvîra ne constata sa disparition qu'en sortant de sa profonde méditation; il n'eut pas un mot de reproche, et se contenta de tirer de l'aventure un exemple pour sa prédication. Une autre fois, tandis qu'il méditait, des bergers lui plantèrent des clous dans les oreilles et lui écorchèrent les pieds; mais Mahâvîra resta indifférent à une douleur aussi vive. Une autre fois, alors qu'il méditait dans un champ, un paysan lui demanda de garder ses bœufs. Mahâvîra ne fit pas attention à cet homme, qui s'en alla, puis revint pour constater que son troupeau s'était dispersé; quant à Mahâvîra, il était toujours assis là, et ne répondit rien à ses remontrances. Le fermier partit à la recherche de ses bêtes, et revint bredouille, mais constata que les bœufs étaient à nouveau dans le champ. Il supposa aussitôt que Mahâvîra essayait de lui soustraire ces animaux, et se mit à lui tordre le cou. Mais Mahâvîra ne bougea toujours pas, et il serait mort si Indra n'était intervenu pour le sauver. Désormais, Indra servit de garde du corps à Mahâvîra, et sauva ainsi l'humanité des conséquences d'un tel sacrilège.

Quand Mahâvîra sentit qu'il était sur le point de mourir, il passa sept jours à prêcher à tous les souverains du monde, qui s'étaient assemblés pour écouter sa sainte parole. Ils furent instruits de la savante métaphysique du jaïnisme et surtout de l'interdiction absolue de tuer, qui amène à la croyance que la vie la plus vertueuse est celle que l'on passe immobile et à jeûner, car c'est ainsi que l'on ne court aucun risque d'attenter à la vie, même involontairement, en avalant un insecte ou en l'écrasant. Le septième jour de sa prédication, Mahâvîra monta sur un trône de diamant, que baignait une lumière surnaturelle. Il mourut sans que ses disciples assemblés s'en aperçussent, car tous s'étaient endormis. Quand le grand Mahâvîra s'éteignit, toutes les lumières de l'univers s'éteignirent; c'est pourquoi, en se réveillant, ses disciples illuminèrent la ville avec des torches. Cretains croient que Mahâvîra mourut entouré de quelques fidèles seulement, mais eux aussi disent que sa mort se passa à leur insu.

Par sa mort, Mahâvîra devint un Siddha, une âme libérée, à la perfection totale, à la fois omnisciente et détachée du karman (cycle des naissances). En outre, il fut déclaré tîrthankara (homme sorti du samsâra, échappé à la roue de la vie); c'est la plus sublime sorte de siddha, ceux qui ont acquis les cinq sortes de connaissance, et qui ont enseigné sur terre. Chaque tîrthankara doit être passé par les quatre stades à travers lesquels une âme se libère. Les sadhu (ascètes) sont au premier de ces stades; ensuite viennent les upâdhyâya (docteurs); ensuite les âchârya (supérieurs d'ordres monastiques); enfin les arhat, âmes libérées qui, tout en étant omniscientes, restent attachées à la condition mortelle.

Mahavira sur son trône, avec, au-dessus et au-dessous de lui, des objets de bon augure. Au-dessus: un miroir, un trône, un vase et une aiguière: au-dessous: des poissons, un çrivatsa (qui passe pour représenter une boucle de la poitrine de Vishnu) et un svastika. Miniatures du Kalpasutra, *XV^e siècle.*



Représentation symbolique d'un lieu saint jaina. Panneau de marbre ciselé, XIX^e siècle.

Le cycle universel

Les Jaïna conçoivent le temps comme une roue qui tourne sans fin. Sa course ascendante, Utsarpini, est sous l'influence d'un bon serpent, tandis que sa course descendante, Avasarpini, est sous l'influence d'un mauvais serpent. L'Utsarpini consiste en six ères toujours meilleures, tandis que l'Avasarpini est faite de six périodes toujours pires, un peu à la manière des mahâyuga de l'hindouisme. Toutefois, l'Avasarpini aboutit non pas à une destruction, mais au début d'un autre Utsarpini.

Chaque Avasarpini et chaque Utsarpini produisent vingt-quatre tîrthankara, dont l'un fut Mahâvîra. Les tîrthankara ne peuvent pas intercéder en faveur des fidèles, car il n'y a pas de dieu suprême; ces hommes sont utiles à l'humanité en tant qu'objets de méditation. Actuellement, le monde est vers la fin d'une avasarpini. Parmi les tîrthankara qu'elle a produits, plusieurs semblent en rapport avec la mythologie hindoue. C'est ainsi que le premier, Rishabhadeva, parvint au nirvâna sur le Mont Kaïlâsa, séjour de Çiva; le septième, Chandraprabha, naquit àprès que sa mère ait bu la lune; le onzième naquit de parents qui s'appelaient tous deux Vishnu, et obtint le nirvâna sur le Mont Kaïlâsa; enfin le vingt deuxième, Neminâtha, naquit à Dvârkâ et fut le cousin de Krishna. Les autres saints personnages du jaïnisme semblent également, du fait des noms qu'ils portent, être en rapport avec l'hindouisme. Il y a douze Chakravartin, neuf Narayâna ou Vâsudeva, neuf Pratinarayana ou Prativâsudeva, neuf Balabhrada et, endessous d'eux, neuf Narada, onze Rudra et vingt-quatre Kamadeva. Les dieux et démons du jaïnisme sont, pour une large part, d'inspiration hindoue, mais il y a entre eux une différence notable: si les démons peuvent, le cas échéant, parvenir au salut grâce à leurs efforts, les dieux se situent sur un plan différent et ne peuvent parvenir à la libération sans devenir d'abord des êtres humains.

Le monde selon le jaïnisme

L'univers est symbolisé par un homme sans tête, divisé en trois parties: le tronc, la taille et les jambes. La jambe droite contient sept enfers, où des dieux inférieurs torturent les âmes; chacun se spécialise dans un supplice particulier. La jambe gauche, Pâtâla, contient dix sortes de divinités secondaires et deux groupes de démons, chaque société habitant une essence différente d'arbres. Les démons Vyantara noirs comprennent: les Piçacha, les Bhuta, les Yaksha, les Gandharva et les Mahoraga. Les démons Vyantara blancs comprennent les Râkshasa et les Kimpurusha. Le plus redoutable des deux groupes de démons est celui des Vava Vyantara, qui se divise en Anapanni, Panapanni, Isivayi, Bhutavayi, Kandiye, Mahâkandiye, Kohanda et Pahanga.

Le centre de l'univers est notre monde, qui consiste en huit continents circulaires (anneaux), séparés par huit océans de même forme. Au milieu se dresse le Mont Meru.

La région supérieure contient, en bas, Kalpa, divisé en six cieux. Au-dessus, le Kalpathitha est divisé en quatorze régions. Des dieux de rangs divers habitent tous ces cieux; Indra est leur roi, et le système des castes les divise autant que la géographie. Certains des dieux prennent plaisir à écouter les sermons des sages, mais tous ne sont pas religieux. Au-dessus des cieux de Kalpathitha, il y a la demeure des Siddha, Siddhaçila.

Santinatha, le seizième tîrttankara, dont la naissance, à la cour d'Hâstinapura, apporta la paix aux pays et la cessation d'une peste. Il était haut de quarante portées d'arc et son symbole est le daim. Sculpture sur pierre, XII^e siècle. Victoria and Albert Museum.

Bibliographie sommaire

Ouvrages généraux. Hindouisme:

GROUSSET (R.): *Les philosophies indiennes*, Desclée de Brouwer et Cie, 1931.

MASSON-OURSEL (P.), WILLMAN-GRABOVSKA (H. de) et STERN (Ph.): *L'Inde antique et la civilisation de l'Inde ancienne*, La Renaissance du Livre, 1933.

RÉGNIER (R.): *L'Inde et les pays indianisés*, Bloud et Gay, 1963

RENOU (L.) et FILLIOZAT (J.): *L'Inde classique*, t. I, Payot, 1947; t. II, Ecole Française d'Extrême-Orient, 1950.

RENOU (L.): *La civilisation de l'Inde ancienne*, Flammarion, 1950.

RENOU (L.): *L'hindouisme*, P.U.F. (Coll. Que Sais-Je?), 1950.

ZIMMER (H.): *Mythes et symboles dans la religion de l'Inde*, Payot, 1951.

GONDA (J.): *Les Religions de l'Inde. Védisme et hindouisme ancien*, Payot, 1962.

Bouddhisme et jaïnisme:

BACOT (J.): *Le Bouddha*, P.U.F., 1947.

FOUCHER (A.): *La vie du Bouddha*, Payot, 1949.

LAMOTTE (E.): *Histoire du bouddhisme indien: des origines à l'époque Saka*, Louvain, 1958.

« Présence du bouddhisme », nº spécial de *France-Asie*, Saïgon, février-juin 1959.

BAREAU (A.): *Bouddha*, Seghers.

GUERINOT (A.): *La religion djaïna*, Paul Geuthner, 1926.

La tradition et la vie:

BIARDEAU (M.): *Inde*, Éd. du Seuil, 1959.

FILLIOZAT (J.): *Inde. Nation et tradition*, Horizons de France, 1961.

AUBOYER (J.): *La vie quotidienne dans l'Inde ancienne*, Hachette, 1961.

Traductions de textes classiques:

HENRY (V.): *Atharvaveda*, traduction et commentaire, J. Maisonneuve, 1872-1896.

RENOU (L.): *Hymnes spéculatifs du Véda*, Gallimard, 1956.

Collection E. Senart, Éditions Les Belles Lettres.

Collection « Les Upanishad », Adrien-Maisonneuve.

Collection « Sources orientales », Éditions du Seuil.

Cette bibliographie est empruntée à l'ouvrage de R. Régnier, attachée au Musée Guimet.

Origine des illustrations

Les éditeurs remercient tous ceux qui leur ont donné la permission de reproduire des photographies.

Planches en couleur: Freer Gallery of Art, Washington: 53; Photothèque Paul Hamlyn: 26, 30, 31, 35, 49, 56, 57, 74, 75, 98, 127, 130; Leonard von Matt: 34, 131; Indrajit Nalawala: 82, 83; Paul Popper: 6; Josephine Powell: 106, 107; Staatliche Museen à Berlin: 99; Wim Swaan: 27, 52, 103.

Illustrations en noir et blanc: Paul Almasy: 13 *dr.*; Arch. Survey of India: 12 *haut*, 22, 36, 119, 134; Université hindoue de Benares: 14 *g.*, 50 *haut*, 60 *haut*, 63 *haut*, 66 *bas*, 72, 112 *haut*; Musée des Beaux-Arts, Boston: gardes, 45, 66 *haut*, 92 *dr.*, 94 *haut dr.*, 100; Boudot-Lamotte: 12 *bas*, 16, 43, 59 *haut*, 79; Denis Brihat-Rapho: 50 *bas*; British Museum: 12 (*svastika*), 37, 38 *dr.*, 64, 69, 94 *bas g.*, 126 *haut*, 133 *dr.*; Bulloz: 58; J. Allan Cash: 10, 40, 47, 85, 136; Galerie du District, Communauté bohémienne, Prague: 24; Max-Pol Fouchet: 80, 90 *haut*, 115; Freer Gallery of Art, Washington: 132 *dr.*, 133 *g.*, 134 *bas*, 137; Giraudon: 14 *dr.*, 19, 21 *g.*, 86 *bas*, 94 *haut g.*, 108. Musée Guimet: 65, 97; Photothèque Paul Hamlyn: 21 *dr.*, 32, 42, 45, 59 *bas*, 90 *bas g.*, 73, 77, 78, 86 *haut*, 104, 111, 113, 138; R. Lakshmi: 62, 70, 112 *bas*, 114, 120, 139 *haut*; Musée d'Etat de Lucknow: 71; Musée du Gouvernement de Madras: 92 *g.*; Marburg Bildarchiv: 67, 129; Leonard von Matt: 25, 28, 38 *g.*, 105, 110, 116, 117; Victoria & Albert Museum: 13 *g.*, 55, 61, 63 *bas*, 84, 90 *dr.*, 94 *bas dr.*, 102, 118, 122, 124, 126 *g.*, 132 *g.*, 139 *haut*; Vienna Bildarchiv: 89.

Index *(les chiffres en italiques se rapportent aux illustrations).*

Aditi 20, 51, 69, 80, 94
Âditya 15, 20, 33, 118
Agni: védique 15, 17, 18, *19*, 19, 20, 21, 28, 32
hindou 38, 46, 60, 76, *79*, 79, 87, 96, 101, 110
amrita (soma) 15, 16, 28, 48, 76, 101, 112, 113, 117
Aryens 12
Açvin 20, 21, 22, 80, 95
Açvinî 21

Balarâma 61, 62, *63*, 64, 68, 69, 70, 71, 72, 108, 125
Bali *22*, 48, 51, 76
Bali (demi-frère de Sugriva) 58, *105*, 108, 115
Bhagavad Gita 71, 124
Bharata 54, 55, *58*, 102, 104, 105
Bhîma *70*, 70, 80, 114, 121, 122, 124, 125
Bhîshma 33, 54, 110, 120, 121, 123, *124*, 125
Bodhisattva 127, 128
Bouddha 39, 126-135, *129*, 132
Bouddha (neuvième avatâra) *28*, 72
Bouddhisme 39, 72, 126-135
Brahmâ 20, 24, 25, *25*, 28, 29, *33*, *38*, 38, 41, *42*, 42, 45, 46, 48, 50, 58, 81, *86*, 87, 89, 93, 96, 101, 110, 114, 115, 117

Çaranyû 18, 20, 32, 80, 88, 95
Çesha *25*, 25, 44, 46, 61, 71, 97
Chandra 20, 46, 48
Çiçupâla 48, 69, *70*, 70, 115
Çitalâ *97*, 97
Çiva *12*, 13, 23, *25*, *33*, *44*, 51, 77, 78, 79, 81, *86*, 87, 88, 91, *93*, 94, 96, 100, 101, 110, 113, 115, 116, 125
Ardhanârîçvara *16*
Bhairava *37*, 42, *43*, 43
Bhûteçvara *29*, 43
hindou 39, 42-46
Lingodbhava *38*, 41
Seigneur des animaux *12*
Mahâdeva *26*, 42
Nataraja *29*
Natesa 42

Daitya 33, 76, 96, 114-115
Daksha 41, 44, 46, 81, 96, 118
Déesses de la Fertilité: vallée de l'Indus *12*
Bengale *13*, *26*
Devi (Mahâdevi) 44, 62, *90*, 91-94, 97
dharma (bouddhisme) 133, 134
Dharma (dieu) 24, 25, 88, 125
Diti 96
Dravidiens 12, 13, 38
Dyaus 15, 16, 18, 21, 95

Enfer bouddhique 135

Gandharva 20, 25, 33, 80, 117
Ganeça *12*, 29, *100*, 100, 101, 116
Ganga 54, 57, 89, *108*, 108, 109-110, 120
Gange (fleuve) 25, 29, 43, 44, 47, 86, 88, 110, 120
Garuda 24, 25, 80, *99*, 101-102, 113

Hanumant 58, 60, 80, *102*, 102, 104, 105, 115
Harappâ *12*, 13
Hiranyakaçipu *50*, 50, 51, *112*, 113

Indra: védique *15*, 15, 16, 17, 18, 20, 28, 42
hindou 46, 58, 64, 66, 70, *72*, 73-77, 79, 81, *86*, 87, 96, 102, 104, 110, 113, 115, 116, 125
jaïn 137
Indus (civilisation) 13, 14

Jâmbavant 69, 105, 108
Jumna (fleuve) 62, 67, 100, 120

Kailâsa (mont) 44, 109, 116
Kâlî 91, 93, 94, *95*
Kalkin (dixième avatâra) *25*, 25, *72*, 72
Kalpasutra *129*, *136*
Kâma 29, 44, *86*, 87, 88, 91, 96, *99*, 117
Kapilavastu 128, 132, 134
Karna 80, 120, 121, 122, 123, 125
Kârttikeya *29*, 44, 84-88, *84*, 91, 101, 110, 115
Kaçyapa 51, 80, 96, 97, 101, 115, 118
Kaurava 54, 71, 121-125
Krishna (huitième avatâra) 47, 48, 55, 61-72, *63*, *64*, *66*, 79, 96, 105, 108, *120*, 123, 124, 125
Kshatriya 15, 28, 51
Kubera 58, 76, *84*, 84, 87, 115, 117
Kumbhakarna 59, 108, *113*, 117
Kuntî 80, 120, 121, 122, 123, 125
Kûrma (second avatâra) 48

Lakshmana 54, 55, 58, 60, 76, 104
Lakshmî 46, 47, 48, 72, 81, 89, *90*, 90-91

Mahâbhârata 33, 39, 42, 46, 48, 54, 71, 79, 100, 119-125
Manasâ 97
Mandara (mont) 48, 109, 112, 113
Marut 17, 23, 28, 33, 79, 96, 118
Matsya (premier avatâra) 48
Mohenjodaro *11*, *12*, 13

Nâga 33, *105*, 108, 113, *114*, 114, 117
Nâgî *114*
Nârada 78, 80, 96, 108, 116, 118
Narasimha (quatrième avatâra) *50*, 50

Paraçurâma (sixième avatâra) 51-54, *55*, 101, 121
Pârvatî *29*, 43, *44*, 44, 46, 81, *86*, 87, 88, 91, *92*, 92, 96, 100, 101, 116
Phallique (culte) 13, 42, 43
Prithivî 15, 16, 18, *25*, *33*, 95, 96

Râmacandra (septième avatâra) 54-60, *55*, *58*, *60*, 102, 104, 105, 108, 115, 117
Râmâyana 54, 79
Ratî *86*, 88, 96
Ratri 22
Râvana *53*, 54, 55, 58, 76, 77, 104, 105, 108, 114, 115-117
Ribbhu 18, 118
Rig Veda 17, 40
Rudra 17, 22, 23, 29, *37*, 39, 42, 79

Sarasvati 20, 44, 46, 81, *83*, *89*, 89, 90, 117
Sarasvati (Bouddhisme) 135
Sâvitrî *77*, 78
Savitri (déesse) 20
Savitri (fils d'Aditi) 20
Seigneur des animaux *12*, 23, 39, 46
Shashthî 97
Sitâ 55, 58, 59, 60, *62*, 91, 104
Soma: védique *19*, 19, 20
hindou 81
Sugrîva 58, 80, *105*, 108, 117
Sûrya: védique 15, 18, 20, 21
hindou 38, *75*, 79, 80, 88, 95
Svarga (paradis d'Indra) *gardes*, 17, 22, 33, 58, 73, 110, 125

Triade féminine 94
Tvashtri 16, 17, 18, 33, 88

Uchchaïhçravas 48, 73, 87, 101
Upanishad 39
Ushas 15, 21, *21*, 22, 23, 95

Vâmana (cinquième avatâra) *50*, 51
Varâha (troisième avatâra) *33*, 48, 49
Varuna: védique *14*, 14, 15, 16, 17, 20, 23, 28, 32, 33, 111
hindou 76, 78, 79
Vayû: védique 15, 17, 18, 28
hindou 76, 80, 81, 87, 102
Vishnu: védique 20, *22*, 23
hindou *25*, *28*, *37*, 39, 44, 48-49, *49*, 51, 76, 77, *86*, 89, 91, 101, 110, *111*, 112, 113, 115, 116
avatâra de Vishnu: *voir aux rubriques*: Matsya, Kûrma, Varâha, Narasimha, Vâmana, Paraçurâma, Râmacandra (Râma); Krishna, Bouddha, Kalkin
Viçvakarman 17, 58, 68, 80, 88, 95
Vivasvant 20, 32, 80, 95

Yama (fils de Vivasvant) 20, 32, 33, 37, 80
hindou 46, 77, 78, *77*, 95, 135
Yudhishthira 37, 70, 121, 122, 124, 125

COLLECTION
LES GRANDES MYTHOLOGIES

MYTHOLOGIE INDIENNE
par Veronica Ions

MYTHOLOGIE OCÉANIENNE
par Roslyn Poignant

En préparation

MYTHOLOGIE ÉGYPTIENNE
par Veronica Ions

MYTHOLOGIE AFRICAINE
par Geoffrey Parrinder